S. 579. 2.

693.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesoeuvresdeth01lamo

Coypel inv. et fecit.

LA TRAGÉDIE.

LES ŒUVRES DE THÉATRE

Colleg. Paris. DE Soc. Jesu.

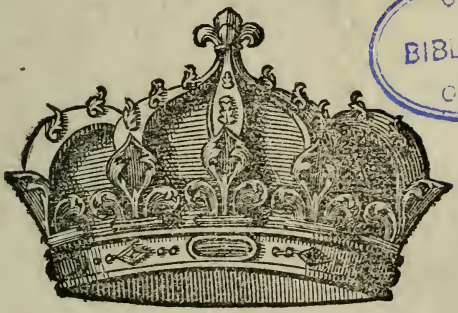
M. DE LA MOTTE,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Avec plusieurs Discours sur la Tragédie.

TOME PREMIER.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis



A PARIS,

Chez GREGOIRE DUPUIS, ruë saint Jacques,
à la Couronne d'Or.

M. DCCXXX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

428944

CSP

PL
1993
.L46A19
1930
v.1

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

ON ne ſçauroit ſi peu réuſſir qu'on n'excite beaucoup d'envie ; & l'accüeil que le Public a fait à mes différents Ouvrages, m'a valu des adverſaires plus animez & plus opiniâtres que la foibleſſe de mes talens ne m'eût permis de le prévoir. Non contens de me reprocher des fautes d'Ecrivain, ils ont encore voulu ſonder mon cœur ; & ils ont cherché à me convaincre d'une préſomption que je trouverois plus ridicule qu'ils ne s'efforcent de la rendre odieuſe.

Comme j'ai travaillé dans pluſieurs genres, & que j'ai fait des réflexions ſur ces genres, à meſure que je m'y ſuis eſſaïé, ils en ont conclu de concert que je prétendois, ſur toutes les matieres d'eſprit, me donner en même-tems pour légiſlateur & pour modele, imputation groſſiere & plus digne de riſée que de créance.

Voici aujourd'hui des réflexions sur la Tragedie ; je me promets encore d'en donner sur la Comédie, sur l'Opera &c. tout cela, sans doute, ne paroît pas un bon moïen de leur imposer silence. Il faut donc répondre une bonne fois à une accusation si grave, & en abandonnant au Public le jugement des Ouvrages, l'instruire naïvement des vrais motifs qui me les ont fait faire. Il ne lui importe pas de le sçavoir ; mais il m'importe beaucoup de ne lui paroître pas digne de son mépris par un orgüeil extravagant.

Les circonstances m'ont déterminé successivement à plusieurs genres ; & quelquefois par lassitude d'une même carriere, je m'en suis ouvert de nouvelles, où je ne me proposois d'autre prix que mon propre amusement. Mais dans tout ce que j'ai tenté, qu'on ne croïe pas que mon ambition, encore moins mon esperance, ait jamais été de surpasser, ni même d'égaler les grands Maîtres ; il m'a toujours paru assez honorable de pouvoir marcher après eux dans l'ordre des Ecrivains, qui pour n'être pas excellents, ne sont pas pourtant sans mérite : car en vérité c'est une exagération trop poëtique que le sentiment de M. Despreaux en matiere de Poësie & d'Eloquence ;

Et sur ce Mont sacré
Qui ne monte au sommet, tombe au plus bas degré.

M. Despreaux auroit-il voulu dire de lui-même qu'il étoit au sommet; & ne le voulant pas dire, en auroit-il laissé conclure qu'il étoit donc au plus bas degré? il faut que les hommes aiment bien les excès, puisque celui-ci est presque passé en proverbe.

Il en est de la Poësie & de l'Eloquence, comme de la Peinture & de tous les autres objets de l'esprit & de l'Art humain : les génies supérieurs, qui même ne sont pas entr'eux du même ordre, les portent à un degré de perfection où les autres ne peuvent atteindre : mais des génies moins étendus & moins heureux, ne laissent pas d'avoir encore leurs ressources & leurs graces particulieres : ils demeurent, je ne dirai pas médiocres, puisqu'on attache à ce mot une raison de rebut, je dis qu'ils demeurent bons, malgré l'excellence des premiers; & s'ils n'ont pas de part à l'admiration, du moins ne sont-ils pas exclus de l'estime.

Voici, ce me semble, une preuve de ma pensée. Le plus grand génie, dans quelque genre que ce soit, n'est pas toujours égal à lui-même : or dira-t-on qu'il rampe, quand il

n'eſt pas dans ſon plus grand eſſor; & ſi l'on avoüe qu'il eſt encore bon dans les endroits où il étonne moins, pourquoi ne le dira-t-on pas des Auteurs, qui n'ateignent, pour ainſi-dire, qu'à ces ſecondes beautez? falloit-il ſiffler Eſchine, parce qu'il y avoit un Demoſthene? & ne lira-t-on ni Ovide ni Lucain, parce qu'il y a un Virgile? Je ne me tiendrai donc pas avili de n'être ni Quinaut, ni la Fontaine, ni Corneille, ni Racine, pourvû qu'on puiſſe reconnoître du moins que je ſuis de leur Echole: en ne penſant pas plus avantageuſement de moi, je ne fais ſans doute que me rendre juſtice: mais j'en avertis les plus grands génies, il leur ſiéroit bien encore de n'être pas ſi sûrs de leur ſupériorité; il n'y a pas de comparaiſon entre ces deux mépriſes, de ſe croire meilleur ou moins bon que l'on n'eſt: la premiere excite l'indignation du Public: mais il fait toujours de la ſeconde un nouveau mérite à l'Auteur.

A l'égard des réflexions que j'ai faites ſur les genres où je me ſuis exercé, il s'en faut bien encore que j'aïe prétendu par-là m'ériger en légiſlateur. Sans aſpirer à des titres ſi faſtueux, il eſt naturel de bien conſiderer la carriere où l'on veut courir, pour y meſurer plus ſurement ſes forces. Il faut étudier l'ob-

jet qu'on ſe propoſe, chercher dans les choſes & dans le raport qu'elles ont avec la nature de nôtre eſprit leurs convenances particulieres, en un mot, ſe faire un art & des principes qui puiſſent éclairer nôtre travail.

La plûpart de ceux qui ont excellé dans quelque genre, y ont été entrainez par abondance de talent & de goût; ils en ont atteint la perfection par inſtinct, je veux dire par un jugement confus & preſque de ſimple ſentiment, plûtôt que par des réflexions préciſes & aprofondies. Il eſt vrai qu'en cela ils nous ont donné mieux que des regles, puiſqu'ils nous ont procuré le plaiſir qui doit être le but des regles : mais il eſt vrai auſſi qu'ils ne nous ont pas aſſez éclairez ſur la cauſe de notre plaiſir, qui une fois bien connuë, nous aideroit à inventer à notre tour de ſemblables beautez, non pas en les comparant ſervilement aux leurs, mais en les puiſant dans la même ſource, bien certains qu'une même cauſe doit produire les mêmes effets.

Ces Ecrivains, tout excellents qu'ils ſont, n'auroient pû nous éclairer ſur leurs propres beautez, ils ſentoient & ne raiſonnoient gueres : mais d'où vient le ſilence de ceux qui l'auroient pû? diroit-on qu'ils n'ont voulu refléchir que pour eux; qu'ils ont craint

peut-être qu'en nous donnant des leçons trop utiles & trop fécondes, ils ne trouvaſſent trop-tôt des rivaux dans leurs diſciples, & qu'ils ont voulu, pour ainſi dire, que leur art fût un ſecret entr'eux & les Muſes. Les hommes quelquefois ſont ſi follement avides de gloire qu'il ne leur ſuffiroit pas d'être inventeurs, ils voudroient encore être uniques: mais non, ſans leur attribuer un motif ſi odieux, j'aime mieux croire que l'exécution a emporté tout leur loiſir, & qu'il ne leur en eſt pas reſté pour les réflexions.

Quoiqu'il en ſoit, je n'ai pas voulu me livrer en aveugle à la Poëſie. J'ai refléchi ſur tout ſelon ma portée; j'ai voulu même écrire & ranger ce que je penſois, dès que j'ai cru penſer quelque choſe de raiſonnable: car ſi l'on y prend garde, on n'a jamais bien achevé de penſer ſi l'on n'eſt parvenu à s'expliquer bien nettement. On eſt confus pour ſoi, tant qu'on l'eſt pour les autres.

C'eſt donc pour m'inſtruire moi-même que j'ai écrit; & ſans me flater d'avoir toujours bien rencontré, c'eſt aſſez qu'il y ait quelquefois de la vérité & de l'ordre dans mes idées, pour avoir dû les ſoumettre au Public, afin d'aprendre de lui-même en quoi j'aurois tort ou raiſon.

Me voilà naïvement tel que je ſuis ; & ſi l'on me fait la juſtice de m'en croire, je ne crains plus qu'on m'impute à un orgüeil inſenſé ni mes différents genres de Poëſie, ni mes eſſais de raiſonnement : car je le ſens bien, ce n'eſt qu'eſſai ; & je ne doute pas que ſi des eſprits ſupérieurs vouloient creuſer les matieres que j'ai traitées, on n'y découvrît toute une autre profondeur.

Si l'on s'en étoit tenu à m'accuſer de vanité, je crois franchement qu'on auroit eu raiſon : car je diſtingue la vanité de l'orgüeil. J'entens par orgüeil, une haute opinion de ſon propre mérite & de ſa ſupériorité ſur les autres. j'entens par vanité, l'envie d'occuper les hommes de ſoi & de ſes talens, & la préference de cette opinion étrangere à la réalité même du mérite. L'orgüeilleux inſulte aux autres hommes, puiſqu'il ſe met au-deſſus d'eux : le vain au contraire les flate en quelque ſorte, puiſqu'il les regarde comme ſes Juges, & qu'il n'ambitione que leurs ſuffrages.

Je dis donc qu'on auroit eu raiſon de m'accuſer de vanité ; & je ſoutiens que tout homme qui donne au Public des Ouvrages de bel eſprit, en eſt convaincu par le fait même : car quel motif pourroit avoir un Auteur,

quand il imprime des Ouvrages purement ingénieux, ſi ce n'eſt de faire avoüer à ſes lecteurs qu'il a de l'eſprit & des talens. Si ſon but n'eût été que de s'amuſer, il ne produiroit pas l'Ouvrage au grand jour; & il n'iroit pas ſubir l'examen de mille gens qui ne penſoient point à lui. Dès qu'il le fait, on peut dire qu'il prend qualité lui-même, qu'il ſe donne pour homme de talent, & qu'il demande au Public qu'il ait à le reconnoître pour tel.

Il n'en eſt pas de même de ceux qui engagez dans quelque profeſſion néceſſaire à la ſocieté, travaillent pour s'acquiter de leur miniſtere. Quelque eſprit, quelque talent qu'ils déploïent, on ne ſçauroit les convaincre de vanité, puiſqu'ils peuvent en cela ne ſonger qu'à remplir leur devoir & non pas à devenir célébres: mais ceux, qui, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, ſont comme hors d'œuvre dans la République, & qui n'ont d'autre affaire que de préſenter au loiſir des autres des Ouvrages d'imagination, ceux-là n'ont aſſurement d'autre but que les aplaudiſſemens & les loüanges; & c'eſt ce but, dès qu'il n'eſt pas ſubordonné au devoir, que j'apelle la vanité.

Ce n'eſt donc pas un reproche à faire à un

Poëte que la vanité ; cela s'en va ſans dire ; & il faut bien nous la pardonner, ſi l'on veut tirer de nous quelque choſe. Au fond elle n'eſt pas ſi mauvaiſe, humainement parlant ; elle ſoutient bien des veilles, elle enfante bien des travaux, & en attendant que nous devenions plus ſolides dans nos motifs, il n'y faut pas regarder de ſi près, de peur d'y perdre ce qu'elle nous vaut tous les jours ou d'utile ou d'agréable.

Je ne nie pas que les Poëtes ne joignent d'ordinaire beaucoup d'orgüeil à leur vanité. Ils ont une eſtime demeſurée de leur Art ; & poſant d'abord en principe, que le chef d'œuvre de l'eſprit leur apartient, ils ne ſont plus en peine que de ſçavoir à quel genre de Poëſie il faut le fixer. Les uns ſoutiennent que c'eſt au Poëme épique ; les autres à la Tragédie ; d'autres à la Comédie, &c ; & au milieu des raiſons ſpécieuſes dont ils apuient leur ſentiment, chacun a encore ſa raiſon ſecrete & demonſtrative, c'eſt qu'il a travaillé dans le genre dont il prend les interêts ; & ſe flatant d'y avoir pleinement réüſſi, il veut prouver indirectement qu'il a fait le chef d'œuvre dont il eſt queſtion.

En vérité ces prétentions font pitié. Tous ces Ouvrages demandent ſans doute beau-

coup de talent : mais quand on ſonge à quel prix on les cultive & on les perfectionne ; quand on conſidere qu'il faut tourner tout ſon eſprit de ce côté-là, qu'il faut ſe réſoudre à ignorer la plûpart des autres choſes, quand on veut exceller dans une ſeule, le moïen de s'enorgüeillir des progrès qu'on y peut faire ! Nous ſentons toujours nôtre impuiſſance de tant de côtez, que ſi nous étions raiſonnables, nous ſerions encore modeſtes au milieu des plus grands ſuccès.

On voit à préſent dans quel eſprit je donne mes réflexions ſur la Tragédie ; & je n'ai qu'à rendre compte de la maniere dont je m'y prends.

J'ai choiſi mes Piéces pour l'occaſion de mes penſées. Il étoit naturel que je ſongeaſſe à défendre contre de fauſſes critiques ce que je puis avoir fait d'heureux : mais j'avoüe auſſi mes fautes, même celles qu'on n'a pas repriſes, dès que je les reconnois, ou ſeulement que je les ſoupçonne. Je n'affecte en cela ni modeſtie, ni fierté. Je ne me propoſe que d'être vrai. Qui avoüe une faute la répare ; & qui ne l'avoüe pas, la renouvelle autant de fois qu'il la ſoutient.

D'ailleurs comme je m'étens ſur toutes les Parties de l'Art, & que dans ces différentes

Parties je cherche d'où naiſſent les beautez & les défauts, j'apuïe toujours mes conjectures par des exemples; & je ne les prens preſque jamais que de Corneille & de Racine, auſſi-bien pour avertir de ce qu'il faut éviter, que de ce qui doit ſervir de modele.

A l'égard de mes juſtifications perſonelles, j'ai crû que loin de produire un mauvais effet, elles ôteroient de l'Ouvrage la ſechereſſe d'une Diſſertation purement dogmatique. Toutes choſes égales, il y a plus de plaiſir à entendre un Auteur parler en ſon nom, & avec quelque interêt, qu'à ſuivre un arrangement méthodique de principes & de conſéquences: il ſemble qu'on ſoit en compagnie, & que l'on converſe, quand un Auteur nous parle de lui-même, qu'il nous rend compte de ſes mouvemens & de ſes idées, comme pour nous en faire juges, on diſpute en quelque ſorte avec lui, au lieu qu'on n'a qu'un livre devant les yeux, quand ſous prétexte de modeſtie, l'Ecrivain nous expoſe ſes raiſonnemens, ſans y prendre part. Il peut bien communiquer autant de lumieres: mais il excitera moins de ſentiment. Ne ſeroit-ce pas en partie pour cela que Charon fait beaucoup moins de plaiſir que Montagne, quoiqu'ils aïent traité tous les deux les mêmes matie-

res, & à peu près du même ſtile ? & n'eſt-ce pas auſſi pourquoi bien des gens ſe plaiſent plus à lire des Mémoires perſonels qu'une Hiſtoire indirecte ?

Si j'ai choiſi preſque tous mes exemples dans Corneille & dans Racine, deux raiſons m'ont déterminé à cette conduite.

L'une, que quand on ne remarque que les fautes des Auteurs Subalternes, on ne fait pas aſſez ſentir combien il eſt aiſé d'y tomber, au lieu qu'on eſt tout autrement en garde quand on voit que les plus grands génies n'en ſont pas exempts ; ajoutez qu'on n'eſt point ſurpris des défauts des premiers, puiſqu'on doit naturellement s'y attendre, au lieu que ceux des ſeconds nous cauſent une ſurpriſe doublement intereſſante, & par la ſeule curioſité, & parce qu'elle dédommage notre amour propre trop humilié de leur perfection.

La ſeconde raiſon : c'eſt qu'il falloit puiſer mes exemples dans des Ouvrages très-préſens au Public, & qui me diſpenſaſſent d'un détail ennuïeux, pour mettre le Lecteur au fait. Je ne ſerois jamais parvenu à me faire entendre, ſi par égard pour les grands Maîtres, je n'avois fait mes aplications qu'à des Auteurs ignorez. Il auroit fallu quelquefois

détailler toute une Tragédie, pour faire sentir le défaut d'un seul endroit ; encore le peu d'interêt qu'on y auroit pris, m'auroit-il tenu lieu d'obscurité : mais le Public voit tous les jours les Piéces de Corneille & de Racine. Un seul nom peint un caractere ; un fait en rapelle plusieurs autres ; & je me ferai mieux entendre à demi mot, en parlant d'eux, que je ne ferois par de longues expositions sur des Auteurs moins connus ou déja tombez dans l'oubli.

Oserai-je dire encore un mot sur le respect dû aux grands génies ? il y a là comme dans les meilleures choses un excès à craindre : il ne faut pas pousser l'admiration pour eux, jusqu'à n'oser porter les yeux sur leurs défauts : car ils ne sont pas grands d'une perfection absoluë, mais seulement d'une perfection relative, qui consiste dans le grand nombre des beautez, & dans la rareté des défauts, par raport à d'autres Ecrivains. La surprise de leurs beautez fréquentes nous porte d'abord à les croire infaillibles : mais si nous allions jusques-là, ils deviendroient aussi propres à nous corrompre le goût qu'à le former, puisque nous les imiterions avec autant de confiance où ils se trompent, que dans les endroits où ils sont le plus heureux.

Il faut donc, en les admirant même, conſerver toujours la liberté de ſon jugement, & ſonger que tout lecteur eſt leur juge naturel: car enfin, pourquoi ſont-ils grands, & quel eſt leur titre, ſi ce n'eſt le plaiſir qu'ils nous font? or ſi c'eſt notre plaiſir qui décide des beaux endroits, pourquoi n'écouterons-nous pas nos répugnances ſur les autres? J'avoüe qu'alors il faut ſe défier de ſoi-même, & ne pas prononcer légerement: mais dès que l'on découvre la raiſon de ce qui bleſſe, il faut oſer la dire avec modeſtie; & ne pas croire que ce ſoit manquer de reſpect au plus grand homme, que de remarquer qu'il a failli.

Je n'ai pas cité les Auteurs vivans, non pas qu'il n'y eût eu de grandes beautez à relever, & que je n'euſſe été ravi de leur en faire honneur: mais il y auroit eu auſſi des défauts à reprendre; & peut-être la plûpart m'auroient trouvé trop meſuré dans les loüanges, & trop exageré dans les critiques. Tel même ne m'auroit pas pardonné d'avoir été moins loüé qu'un autre. La ſenſibilité poëtique eſt bien délicate. Il eſt difficile de parler des vivans à leur gré, au lieu que les morts ſont dévoüez à notre inſtruction, ſans aucun inconvénient à leur égard, plus de crainte des cenſures, plus de délicateſſe ſur

les préferences; & c'eſt un grand ſoulagement pour un critique de n'avoir que la vérité, & non plus les perſonnes à ménager.

Quoique ce ne ſoit ici que des Diſcours ſéparez, faits chacun à l'occaſion d'une ſeule Tragédie, je n'ai pas laiſſé de ménager aux matieres à peu près le même arrengement que je leur aurois donné dans un traité plus régulier.

Dans le premier, je m'arrête au choix de l'action, à l'amour qu'on trouve trop dominant dans nos Tragédies, aux bornes de l'invention, aux grandes regles des unitez qu'il me ſemble qu'on a jugées juſqu'ici trop fondamentales, & enfin à ce qui conſtitue le vrai mérite de la verſification.

Dans le ſecond, après avoir parlé de la ſimplicité & de la multiplicité des incidens, je deſcends aux différentes Parties de la Tragédie; à l'expoſition, aux ſituations, aux caracteres, & à tout ce qui y touche de plus près.

Dans le troiſiéme, j'entre encore dans des détails plus particuliers. J'y parle de l'artifice de la conduite, des confidens, des monologues; & j'y examine les conditions d'un bon dialogue par raport au Poëme dramatique.

Dans le quatriéme enfin, après quelques

remarques sur l'Oedipe, j'établis que la versification n'est pas nécessaire à la Tragédie; & qu'il y auroit à gagner pour le Public d'en dispenser ceux qui avec une belle imagination, n'auroient ni l'habitude, ni le talent des vers; à quoi j'ajoûte un nouveau discours sur les vers mêmes, & sur le degré de Poësie qui convient à la Tragédie.

Je conclus tout cela par une Ode en prose, où avec toute l'audace Poëtique dont je suis capable; & sans dissimuler les avantages des vers, je prétens montrer que tous les genres sont du ressort de la libre éloquence, & qu'elle suffit par elle-même aux fictions les plus hardies, & à toutes les imitations qu'on n'ose tenter qu'en vers.

Ainsi, sans m'assujetir scrupuleusement à la marche didactique, j'ai tâché d'en retenir l'avantage essentiel, qui est de passer du général au particulier, & d'ajoûter aux idées la force & la grace de l'enchainement.

Je demande ici aux Lecteurs une grace que la plûpart ne m'accorderont pas, tant elle leur coûte, c'est de ne me condamner décisivement sur rien qu'ils n'aïent tout lû. Si je leur laisse quelque difficulté en un endroit, j'espere la lever en un autre. Un Auteur ne peut pas dire tout à la fois; & cependant

pendant on le juge ſouvent d'abord, comme s'il avoit tout dit, après quoi on a peine à revenir de ſes préventions, quelque éclairciſſement qui ſurvienne.

Au reſte, mes réflexions, en les ſupoſant même judicieuſes, ne ſeroient encore qu'un foible ſecours pour ceux qui voudroient ſe donner à la Tragédie. Il eſt pour eux une échole plus ſure où je les renvoïe, c'eſt le théatre même; c'eſt-là qu'il faut étudier ce qui plaît & ce qui doit plaire; & comme l'Art, pour parler poëtiquement, eſt le fils de l'expérience, chacun auſſi ne parvient à ſe rendre l'Art propre en quelque façon, qu'à proportion de ſon expérience particuliere.

Les repréſentations des Tragédies, ont pour former de bons diſciples trois grands avantages ſur les traitez.

Le premier : elles mettent ſous les yeux ce que les autres ne préſentent qu'à l'eſprit; & elles convainquent par ſentiment de ce qu'ils ne font que perſuader par raiſon.

Le ſecond, les réflexions que nous faiſons nous-mêmes ſont tout autrement profondes & durables que celles qu'on nous fait faire : comme elles ſont notre ouvrage, elles nous

ſont auſſi plus cheres; & de cela même elles nous demeurent plus préſentes.

Le troiſiéme, les exemples ſont multipliez au Théatre, au lieu qu'ils ſont néceſſairement rares dans les traitez: dans les cas à peu près égaux, on remarque des différences fines qu'une diſſertation confond ſous des vûës générales; & enfin des réflexions mille fois renouvelées ſans contention d'eſprit, & même avec agrément, il ſe forme en nous des principes habituels, qui s'apliquent d'eux-mêmes à nos idées, & qui nous les font rejetter ou adopter avec autant de promptitude que de confiance. A génie égal, n'attendez pas les mêmes ſuccès d'un homme, qui ſans ſortir de ſon cabinet, ne ſe ſeroit formé que ſur la lecture des Tragédies, & des traitez faits ſur cette matiere; que d'un autre, qui aſſidu au Théatre, y auroit étudié & ſenti par lui-même toutes les impreſſions que l'Art y peut produire.

Il y a des Poëtes dramatiques engagez dans des Societez qui ne leur permettent pas l'étude du Théatre: ils n'ont, pour s'éclairer, que des Arts poëtiques, & la lecture des Piéces célébres: ils peuvent bien avec ce ſecours faire des Ouvrages, où l'on connoîtra de l'in-

vention, de la force & tous les talens néceſſaires : mais fuſſent-ils pour le fonds du génie des Corneilles & des Racines, comme je le crois de quelques-uns, les connoiſſeurs ſentiront toujours à certains défauts, & même à des régularitez ſuperſtitieuſes qu'il leur manque l'expérience de la repréſentation. C'eſt-là qu'ils auroient apris qu'il y a encore des ſources d'ennui dans un arrangement raiſonnable ; qu'on peut avoir de quoi ſe juſtifier, ſans avoir aſſez de quoi plaire ; & qu'en un mot il y a pour l'effet total d'un Ouvrage, mille petites attentions à faire, qui toutes priſes enſemble, ne ſont pas moins importantes que les grandes regles.

Veut-on un moment ſe faire une juſte idée de la force des regles & de celle de l'uſage ? il ne faut que penſer à cette politeſſe délicate qui regne entre les gens d'un certain ordre. Jettez dans le monde un homme qui n'y ſeroit préparé que par de belles leçons de ſçavoir vivre, n'y ſeroit-il pas tout-à-fait étranger, en comparaiſon de celui, qui ſans autre étude l'aura frequenté long-tems ? l'habitude ne lui fera-t-elle pas diſcerner d'un coup d'œil mille convenances, que le premier n'apercevra qu'après avoir eſſuïé plus d'une fois le ridicule de s'y méprendre ?

il en eſt ainſi de tout ; & on ne prend jamais bien ſes meſures que ſur le terrain même.

Je crois donc que l'étude du Théatre, par la repréſentation même des Piéces, eſt le moïen le plus propre pour mettre un Auteur en état de bien faire : mais quand un Ouvrage eſt fait, il s'agit d'un auſſi bon moïen de le perfectionner ; c'eſt à mon ſens de l'eſſaïer ſur beaucoup d'Auditeurs, avant que de l'expoſer au Public, & de conſulter de bonne foi l'impreſſion qu'il fait ſur eux, pour en aprendre à peu près au juſte en quoi, & à quel point on a réuſſi.

Car j'oſerai n'être pas du ſentiment d'Horace, qui veut qu'on laiſſe repoſer ſon Ouvrage pendant un nombre d'années, pour y revenir enſuite avec une nouvelle attention. Peu d'Ecrivains, ſans doute, ont éprouvé cette méthode ; l'amour de la gloire qui fait écrire eſt trop impatient pour ſe réſoudre à de ſi longs délais : mais je doute encore que ceux qui l'auroient ſuivie s'en fuſſent bien trouvé, ſur tout pour les Ouvrages de génie.

En perdant trop long-tems notre Ouvrage de vûë, nous perdrions auſſi le goût & le feu qui nous le faiſoit entreprendre ; & ce ſeroit à recommencer pour faire renaître en nous l'interêt que nous y prenions en le tra-

vaillant : le mal eſt que cette vivacité, cette chaleur ne ſont pas à notre ordre : nous pouvons bien apeller de froides réflexions, mais non pas ce ſentiment néceſſaire pour échauffer notre imagination, ſans laquelle le jugement n'a rien à faire en matiere de bel eſprit.

Il faut, pour bien corriger un Ouvrage, profiter du tems où l'eſprit eſt encore en mouvement ſur tout ce qu'on y peint & ce qu'on y traite, & où, pour ainſi dire, il tient encore le fil de toutes ſes démarches. Ce tems-là paſſé, on n'eſt plus le même homme à cet égard ; & je crains fort qu'on ne ſentît deux mains dans un Ouvrage retouché ainſi après de longues années ; j'entens néanmoins, par retouché, des changemens conſidérables ; car j'avoüe que de petites corrections ne ſeroient pas ſenſibles. Le Logicien, & le Grammairien ne ſe refroidiſſent pas comme le Poëte.

Il y a donc peu de tems à perdre. Quand l'Auteur d'une Tragédie s'eſt contenté lui-même, qu'il ne trouve plus en s'examinant, ni de reproches à ſe faire, ni de conſeils à ſe donner, qu'il aille eſſaïer ſa Piéce ſur des oreilles choiſies ; qu'il la liſe ſans emphaſe & ſans froideur, en homme qui la ſent, mais

qui ne s'efforce pas de la faire valoir; par l'emphaſe, il ôteroit à ſes auditeurs le courage de l'avertir de ſes mépriſes; par la froideur, il leur en ôteroit le moïen, en laiſſant languir leur attention & leur interêt; qu'il liſe donc d'un ton ſenſible, mais moderé, & qui ne marque pas l'yvreſſe de l'amour propre; qu'il demande à ſes auditeurs des avis ſinceres; qu'il ſe prête aux premieres critiques de ſi bonne grace qu'il les enhardiſſe à de nouvelles; qu'il rabate beaucoup des loüanges; & qu'il ne s'en fie là-deſſus qu'au ton & à l'air, & non pas aux paroles; qu'il ne compte pour beau que ce qui frape preſque tous les eſprits; qu'il regarde comme des défauts certains ce que reprend le plus grand nombre; qu'enſuite, tandis qu'il eſt en haleine, il revoïe ſon Ouvrage ſelon ces nouveaux éclairciſſemens, avec cette ſeule attention qu'il ne doit ſuivre les avis particuliers qu'autant qu'il les ſent; & qu'il doit déferer aux avis généraux contre ſon ſentiment même. J'oſerai le dire ſur la foi de ma propre expérience, ce concours de lumieres étrangeres lui peut valoir plus en dix jours que dix années de ſes propres réflexions.

PREMIER DISCOURS SUR LA TRAGÉDIE, A L'OCCASION DES MACHABÉES.

CEs Discours, comme je l'ai dit, n'ont pas pour but mon apologie ; c'est seulement une occasion que je saisis, pour faire sur la Tragédie des réflexions qui m'instruisent moi-même, & qui en même-tems puissent être de quelque utilité pour les Auteurs dramatiques, & de quelque agrément pour les Lecteurs. J'irai même sans scrupule jusqu'à la digression, pour peu que quelque avantage m'y détermine.

J'ai passé mes plus belles années sans oser entreprendre une Tragédie. J'étois effraïé avec raison du grand nombre de talens qu'exige un pareil Ouvrage; de l'invention pour se faire une fable, pour arranger & combiner une action de maniere qu'intéressante dès le commencement, elle marche toujours par les obstacles mêmes, & qu'elle ajoûte de Scene en Scene à l'émotion qui ne peut gueres se soutenir qu'en croissant; de la fécondité & de la force, pour varier les caracteres & ne les pas démentir; de la sensibilité & du choix, pour entrer dans les passions & les peindre; plus que tout, cette soupleſſe d'esprit qui vous fait être en quelque façon cinq ou six personnes à la fois, prêtes à penser & à agir différemment selon les situations & les interêts. Il faut se répondre, du moins à quelque degré de tous ces talens pour tenter une Tragédie; & malgré la confiance si naturelle aux Poëtes, je n'osois m'en croire assez pour entrer dans la carriere.

En vain avois-je fait une espece d'aprentissage dans mes Operas, je ne me fiois pas à ces avances : ils ne me paroissoient que des Tragédies tronquées, où d'ordinaire la galanterie étoufe le grand, & qui, à l'égard

du ſtile, doivent être pour l'avantage de la Muſique bien plus près du Madrigal que du Pathetique ſoutenu de la Tragédie.

D'ailleurs je m'en ſuis tenu le plus ſouvent à des Ouvrages d'une courte étenduë, qui ne demandent pour l'invention qu'un premier effort de génie, dont l'imagination embraſſe aiſément les parties différentes, où l'on s'anime par l'eſperance de voir bien-tôt la fin du travail, & qui par le plaiſir de les avoir achevez, ſans qu'il en ait couté beaucoup, redonnent à la faveur de quelque repos, & du courage & de la force pour ſonger à d'autres. C'eſt ainſi que ſe multiplient juſqu'à remplir des volumes, de petites Piéces, qui pour le grand nombre, ont demandé du tems, mais dont chacune n'a couté que de foibles efforts.

Quelquefois j'étois frapé au Théatre des Tableaux des grands Maîtres : ils échaufoient mon émulation ; & je formois déja quelque projet de marcher ſur leurs traces : la chaleur qu'ils me communiquoient me donnoit quelques momens d'entouſiaſme ; & je me ſentois grand de mon admiration pour eux : ſi j'apercevois quelque faute ou quelque foibleſſe ; car où n'y en a-t-il point, je ne deſeſperois pas de les éviter, & j'en ou-

bliois presque, que ce ne seroit rien, si je n'atteignois d'ailleurs à leurs beautez : enfin je les étudiois attentivement, & je me faisois des principes de leurs exemples : tout cela soutenoit mon courage, tant que j'avois le plaisir de les entendre : mais à peine revenu de cette yvresse, je sentois de nouveau toute mon insuffisance : j'avois beau réver à quelque plan, rien ne s'arrangeoit à mon gré : ou je retombois dans des desseins rebatus, ou les circonstances me manquoient pour remplir mon action : par tout de la ressemblance ou du vuide ; & enfin découragé, humilié de mes vains efforts, il en falloit revenir à mes petits Ouvrages, bien résolu d'attendre pour chausser le Cothurne qu'une action Théatrale me frapât par sa singularité & par sa grandeur, & que j'y pusse trouver tous mes avantages pour un heureux arrangement.

Du choix de l'action.

Enfin je sentis un jour dans le sacrifice de la mere des Machabées, les conditions que je cherchois ; la nouveauté de l'action au Théatre. Car qu'y a-t-il qui ressemble à la situation d'une mere si tendre, & cependant aussi vive pour exhorter son Fils à la mort, qu'elle auroit pû l'être naturellement pour le sauver ; la grandeur de l'action, car qu'y

a-t-il de plus grand, que de vaincre les plus forts inſtincts de la nature, & de ſacrifier un bien qu'on voudroit, s'il étoit poſſible, racheter de ſa propre vie. A cela ſe joignit pour me déterminer, le bonheur d'imaginer des circonſtances propres à étendre l'action, en la rendant en même-tems plus grande & plus pathetique.

Un Auteur attentif à prendre ſes avantages ne ſauroit être trop ſoigneux de la nouveauté, ni trop en garde pour ne s'y pas méprendre. L'Hiſtoire eſt pleine de traits frapans, qui invitent d'abord à les mettre ſur la Scene: mais quand on y regarde de près, la plûpart ſe reſſemblent les uns aux autres, du moins par ce qu'il y a de dominant; & quand on choiſit ainſi un ſujet ſur une premiere aparence, on court riſque de retomber dans des deſſeins ordinaires, & de n'avoir qu'à repeter ſous de nouveaux noms des périls, des paſſions & des interêts déja maniez.

De là par reminiſcence, ou même par bon eſprit on va redire des choſes que les mêmes circonſtances ont fait dire à d'autres, au lieu qu'en s'aſſurant mieux de la nouveauté de ſa matiere, on s'ouvriroit par là une ſource féconde de nouvelles penſées & de nouveaux

ſentimens. Il faut ſouvent moins d'eſprit pour ſoutenir par des choſes neuves un fonds original qui les indique de lui-même, qu'il n'en faudroit pour déguiſer ſeulement une matiere uſée.

Pour la grandeur d'une action, voici les idées que je m'en ſuis faites. Je penſe qu'elle doit ſe meſurer à l'importance des ſacrifices & à la force des motifs qui engagent à les faire. On croiroit d'abord que le courage ſeroit d'autant plus digne d'admiration, qu'il ſe reſoud à un plus grand mal pour un plus petit avantage : mais il n'en eſt pas ainſi. Nous voulons de l'ordre & de la raiſon par tout, quand nous ſommes hors d'interêt ; & le courage ne nous paroitroit qu'aveuglement & folie, s'il n'étoit apuïé ſur des raiſons proportionnées à ce qu'il ſouffre ou à ce qu'il oſe.

Ainſi les Héros qui s'immolent pour leur Patrie, ſont ſûrs de nôtre admiration, parce que, au jugement de la raiſon, le bonheur de tout un Peuple eſt préferable à celui d'un ſeul homme, & que rien n'eſt plus grand que de pouvoir porter ce jugement contre ſoi-même, & agir en conſéquence ; ainſi le courage des ambitieux nous impoſe, parce que, au jugement de l'orgüeil humain, l'é-

clat du commandement n'eſt pas trop acheté par les plus grands périls. Nous allons même juſqu'à trouver de la grandeur dans ce que la vengeance fait entreprendre, parce que d'un côté le préjugé attachant l'honneur à ne pas ſouffrir d'outrages, & de l'autre, la raiſon faiſant préferer l'honneur à la vie, nous jugeons qu'il eſt d'une ame forte d'écouter au péril de ſes jours un juſte reſſentiment. Les vengeances ſans danger & ſans juſtice aparente, ne nous laiſſent voir que la baſſeſſe & la perfidie.

Si quelquefois les Amans obtiennent nos ſuffrages par ce qu'ils tentent d'héroïque pour une Maîtreſſe; c'eſt quand ils regardent & que nous regardons avec eux leurs entrepriſes comme des devoirs. Ils ſe ſentent liez par la foi des ſermens; ils ſe reprocheroient en oſant moins, une eſpece de parjure; & ils nous paroiſſent alors autant animez par la vertu, que par la paſſion même; ils deviennent des héros par leur objet: ſi au contraire ils ne ſont entraînez que par l'yvreſſe de la paſſion, ils ne nous paroiſſent alors que des furieux, plus dignes de nos larmes que de notre eſtime; & loin qu'ils nous élevent le courage, ils ne nous attendriſſent que parce que nous ſommes foibles comme eux.

Selon ces idées, où trouveroit-on plus de grandeur que dans l'action de la Mere des Machabées? elle surmonte les sentimens les plus naturels; elle immole plus que sa propre vie, en exhortant son Fils à mépriser la sienne; elle se met au-dessus des pensées des hommes, ce que les plus grands Héros ne sauroient faire indépendamment de la religion: mais aussi quels motifs la soutiennent! elle agit en présence du seul témoin qui sonde les cœurs, & sur les promesses d'un Maître aussi fidele que puissant; elle est déchirée par la mort de ses enfans; mais elle les enfante à l'éternité par son courage. Point de sacrifice plus douloureux, mais point aussi de plus raisonnable, ni par conséquent de si propre à enlever toute notre admiration.

Cette action cependant, toute grande qu'elle est, ne suffiroit pas à l'étenduë d'une Tragédie; elle ressemble à la plûpart des faits qui frapent dans l'Histoire: on est tellement séduit par l'émotion qu'ils causent, qu'on y croit voir d'abord des Tragédies presque toutes faites; on ne prend pas garde qu'ils ne donnent souvent que la matiere d'une belle Scene; c'en est assez à un Peintre pour un Tableau, au lieu que le Poëte a besoin d'imaginer des circonstances qui mul-

tiplient, pour ainſi dire, une action trop ſimple, qui mettent le même caractere & la même vertu à diverſes épreuves, & toujours dans l'eſprit du fait principal, de maniere qu'il entretienne continument par la variété même, la paſſion qu'il s'eſt propoſée d'exciter dans les cœurs.

C'eſt dans cette vûë que j'ai imaginé l'amour d'Antigone & de Miſaël. Ce nouveau danger du Fils eſt une occaſion à la Mere de faire éclater ſon zele, tantôt dans ſes inquiétudes, tantôt dans ſes eſpérances & dans ſa joïe, & de renouveler ſon ſacrifice autant de fois qu'elle aprehende que ſon Fils ne ſuccombe.

De l'Amour.

Mais quoi, pourroit-on dire ici, les Poëtes n'ont-ils de reſſource que l'amour, pour étendre une action théatrale? nous n'avons preſque point de Tragédie qui marche par d'autres reſſorts; & les étrangers ne nous épargnent pas là-deſſus le reproche d'uniformité. J'avoüe que nous mettons quelquefois de l'amour dans les ſujets qui y réſiſtent le plus; & il y a aparence que nous ne nous corrigerons pas aiſément de ce défaut. La raiſon s'en offre d'elle-même.

Un Poëte veut réüſſir; & pour réüſſir, il faut plaire. Les femmes forment une grande

partie de ſes ſpectateurs ; & c'eſt cette partie même qui attire l'autre. Qu'on ne voïe point de femmes à un Spectacle, on n'y verra bien-tôt plus d'hommes : elles ſeroient les maîtreſſes, ſi elles pouvoient s'entendre de faire durer la Phœdre de Pradon, & de faire tomber celle de Racine, comme ſi leur préſence devenoit le plus grand interêt d'une Piéce : or pour les émouvoir, quelle paſſion plus puiſſante que l'amour ? leur cœur n'eſt bien exercé que de ce côté-là ; & leur vie déſocupée ajoûte encore à leur penchant. Quelle part veut-on qu'elles prennent dans les fureurs d'une conſpiration, ou dans les raiſonnemens politiques d'un ambitieux ? voulez-vous exciter leur pitié ? peignez les malheurs d'une Amante, voilà ceux qu'elles craignent ; voulez-vous flater leur orgüeil ? établiſſez-les ſouveraines des plus grands hommes ; rendez-les le mobile & le centre de tout ; qu'à la honte de l'Héroïſme, Titus diſe de Berenice qu'il ne doit ſes vertus qu'à l'envie de lui plaire ; que Ceſar diſe de Cleopatre, qu'il n'a conquis l'Univers que pour la mériter ; voilà leur ambition & leur triomphe ; hors de là vous ne leur expoſeriez que des ſentimens étrangers, & indifférens pour elles.

Ainſi comme les Poëtes ne ſont pas Philoſophes

losophes au point de préferer la perfection au succès, ils songeront toujours à s'apuïer de cette sorte d'interêt qui doit toucher la plus belle partie de leurs Spectateurs, & sans laquelle ils savent bien qu'ils n'en auroient gueres d'autres.

Ajoutez que l'amour qui, à parler en général, est presque la seule passion qui puisse intereſſer les femmes, ne laisse pas d'être encore d'un grand effet sur les hommes. Combien qui n'ont jamais senti de grands mouvemens d'ambition ni de vengeance! A peine quelques-uns se sont-ils sauvez de l'amour. Les jeunes aiment peut-être actuellement, avec quel plaisir se reconnoissent-ils dans les sentimens que l'Acteur étale? les viellards ont aimé, quel goût pour eux que d'être rapelez à leurs plus belles années par la peinture de ce qui les occupoit davantage? ce seul souvenir est pour eux une seconde jeunesse; enfin tout avertit les Poëtes de se tourner du côté de l'amour qui, dès qu'il est bien peint, leur est un garant presque assuré de tous les suffrages.

D'ailleurs independamment du goût d'un sexe ou d'une nation particuliere, l'amour peut entrer dans la plûpart des évenemens, sans en bleſſer la vraisemblance: c'est une

paſſion trop naturelle & trop générale, pour être abſolument étrangere en quelque endroit. Notre défaut n'eſt donc pas tant de mettre toujours l'amour ſur la Scene, que de n'y pas ménager la varieté qu'il faudroit. Nous peignons bien en général des hommes qui aiment, mais non pas tels & tels hommes; & à cet égard nous ne voïons ſous divers noms dans un grand nombre de Piéces, & quelquefois dans une ſeule, que le même perſonage en des ſituations différentes. Une adreſſe dont naîtroit la diverſité ſeroit de combiner l'amour avec d'autres paſſions & d'autres interêts avec différents caracteres nationaux ou particuliers, de maniere que ſelon les cas il en reſultât dans les perſonages des mouvemens & des déterminations ſingulieres qui ne fuſſent pas l'effet ſeul de l'amour, mais de pluſieurs autres cauſes réunies avec lui, de maniere enfin qu'on ne vît pas des Amans en général, mais tels & tels hommes amoureux.

Il me ſemble qu'en cette partie, Corneille eſt bien ſupérieur à Racine. Celui-ci plus attentif au ſuccès a toujours pris la route la plus sûre pour réüſſir, ſans s'embaraſſer que ce fût la même, au lieu que l'autre plus fidele au caractere de ſes ſujets, s'eſt laiſſé conduire au vrai & aux convenances, aux riſques d'en plaire moins.

On ne peut donc me reprocher l'amour de Misaël & d'Antigone considéré en lui-même : on pourroit me dire seulement que je n'avois pas droit de l'ajouter à un fait de l'Histoire Sainte.

De l'Invention.

Il est vrai que le droit des Poëtes a ses limites, en matiere d'invention ; & quoiqu'il soit évident que si l'on veut avoir des Tragédies, il faut nous permettre d'inventer beaucoup, puisque l'Histoire ne nous fournit pas des Poëmes tout arrangez ; il faut avoüer aussi que le bon sens prescrit là-dessus certaines regles qu'on ne sauroit violer sans se rendre digne de censure.

Ces regles consistent à mesurer le plus ou le moins d'invention, au plus & au moins de la celebrité des faits. On pourroit même pour l'avantage de la Piéce changer absolument des actions & des caracteres obscurs ; la raison en est que le spectateur n'aportant à la représentation aucune idée déterminée, ni pour l'action, ni pour les personages, il est prêt de prendre pour vrai ce qu'il plaira au Poëte de lui exposer. Qu'on nous donne un tableau pour le portrait d'un homme que nous ne connoissons pas, nous supposons la ressemblance, & nous ne prononçons plus que

ſur ſes traits: mais il n'en eſt pas ainſi des actions & des caracteres célébres. La plûpart des Spectateurs connoiſſent les originaux, & ils veulent les retrouver; il ne ſeroit pas même permis au Poëte de les embellir aux dépens de ce qui les diſtingue; & la perfection de ſon Art eſt de peindre en beau, ſans en reſſembler moins.

Mais dans les ſujets mêmes les plus connus, il eſt encore permis d'inventer beaucoup, pourvû qu'on laiſſe dans leur entier les faits & les caracteres principaux, & que le reſte n'en ſoit que des préparations & des accompagnemens vraiſemblables.

Ne diſſimulons rien. Les faits des Livres Saints demandent infiniment plus de reſpect; & à la rigueur, j'avourai de bonne foi que nous n'y devrions pas toucher. Il y a ſans doute quelque choſe d'irreligieux à mêler ainſi nos imaginations avec ces monumens ſacrez; & le vraiſemblable, qui en toute autre matiere s'allie ſi raiſonnablement avec le vrai, ne ſuffit pas ici pour nous excuſer de témérité. Les faits de l'Ecriture, non-ſeulement ſont certains, ils ſont encore choiſis pour nôtre inſtruction; ce qu'elle nous en fait, ne nous étoit pas néceſſaire; & ce n'eſt point à nos vaines fictions de ſupléer à

un silence si respectable. Je me serois bien gardé de prendre le premier une pareille licence; mais j'en avois devant moi de grands exemples; & quand on est bien tenté de quelque chose, on se contente d'exemples, au défaut de bonnes raisons.

J'ai usé du moins d'une grande circonspection dans les changemens que j'ai faits. On croit communément que le jeune Machabée n'étoit pas encore dans un âge susceptible d'amour: mais on se trompe, puisque le texte dit expressément qu'il étoit dans l'adolescence. J'ai cru par cette nouvelle tentation où je l'expose, conserver l'esprit de l'Ecriture, qui le fait resister aux promesses les plus séduisantes; & j'ai pris garde sur tout que dans le cours de l'action, ni lui, ni sa mere n'hésitassent jamais un moment sur le sacrifice que leur foi demande; c'est ce courage qui m'a été le plus sacré. Je n'ai point perdu de vûë le degré de fermeté où les Livres Saints nous le peignent. J'ai fait enfin tous mes efforts pour représenter continument dans la Mere & dans le Fils, la force & le triomphe de la Religion; & de là, si je ne me trompe, naît dans la Piéce cette unité d'interêt qui est à mon avis la condition la plus essentielle d'une Tragédie.

Des trois unitez & de l'unité d'interêt.

Je hazarderai ici un Paradoxe ; c'eſt qu'entre les premieres regles du Théatre on a preſque oublié la plus importante. On ne traite d'ordinaire que des trois unitez, de lieu, de tems & d'action ; & j'y en ajoûterois une quatriéme, ſans laquelle les trois autres ſont inutiles, & qui toute ſeule pourroit encore produire un grand effet, c'eſt l'unité d'interêt qui eſt la vraïe ſource de l'émotion continue, au lieu que les trois autres conditions exactement remplies, ne ſauveroient pas un Ouvrage de la langueur.

L'unité de lieu.

Loin que l'unité de lieu ſoit eſſentielle, elle prend ordinairement beaucoup ſur la vraiſemblance. Il n'eſt pas naturel que toutes les parties d'une action ſe paſſent dans un même apartement ou dans une même place. Ce n'eſt qu'à la faveur de hazards multipliez & rendus vraiſemblables, à force de préparations, qu'on raſſemble dans le même lieu différents perſonages, pour y faire ou y dire à point nommé, ſelon le beſoin de l'intrigue, des choſes qui devroient être faites ou dites ailleurs. Si l'on y prend garde, on verra que les plus grands Poëtes, malgré toutes les reſſources de l'Art, violent bien des convenan-

ces, pour satisfaire à cette regle prétenduë.

En vain, allegue-t-on, pour en établir la néceſſité, que les Spectateurs qui ne changent point de place, ne ſauroient ſupoſer que les Acteurs en changent: mais quoi, ces Spectateurs, pour ſavoir qu'ils ſont au Théatre, s'en tranſportent-ils moins aiſément dans Athenes ou dans Rome, où agiſſent les Héros qu'on leur repréſente? croit-on que leur imagination reſiſtât beaucoup davantage au changement de lieu d'Acte en Acte? l'expérience répond parfaitement à la queſtion. On change ſouvent de Scene dans les Operas; & c'eſt même une regle de cette ſorte d'Ouvrage. L'action en paroît-elle moins vraie, & l'imagination s'aviſe-t-elle d'en être bleſſée? au contraire, l'illuſion loin d'y perdre n'en devient que plus forte; & cela prouve bien que nous prenons les plis qu'il nous plaît, & que nous nous faiſons des principes de fantaiſie, puiſque nous condamnons à un Théatre ce que nous aprouvons à un autre dans le même genre.

Je diſpenſerois donc en bien des rencontres les Auteurs dramatiques de cette unité forcée, qui coûte ſouvent au Spectateur des parties de l'action qu'il voudroit voir, & auſquelles on ne peut ſupléer que par des recits

toujours moins frapans que l'action même.

L'unité de tems.

L'unité de tems n'eſt pas plus raiſonnable, ſur tout ſi on la pouſſe à la rigueur comme l'unité de lieu : car en ce cas il ne faudroit prendre pour l'action que le tems de la repréſentation même, & cela par les mêmes principes, ſur leſquels on prétend établir l'unité de lieu ; & en effet ſi l'on ne veut pas que le Spectateur, qui ne change pas de place, puiſſe ſupoſer que les Acteurs en changent, pourquoi veut-on qu'il ſupoſe plus aiſément que les perſonages aïent paſſé hors de ſa préſence cinq ou ſix heures ou une nuit entiere, quand il ne s'eſt écoulé pour lui que quelques momens ? mais comme il n'y a pas d'aparence que des intrigues compliquées comme nous les voulons, pour exciter notre attention & notre curioſité, ſe nouent & ſe dénouent en une ou deux heures, on a donné à l'unité de tems plus d'étenduë qu'à celle de lieu ; & pour la commodité des Poëtes, on leur a accordé juſqu'à vingt-quatre heures ; mais il y a encore bien des ſujets qu'on ne ſauroit reduire à ce terme, ſans leur faire violence.

Eh quel reproche feroit-on au goût d'une nation, qui aimeroit mieux une étenduë de

tems vraiſemblable & proportionnée à la nature des ſujets, que cette précipitation d'évenemens qui n'a aucun air de vérité ? qu'un Acteur ait reçû un affront dans le premier Acte, & qu'il vînt dire en commençant l'autre, que deux ou trois jours ſe ſont paſſez depuis ſon injure, mais qu'il les a bien emploïez à préparer ſa vengeance ; qu'une bataille ſe donnât entre deux Actes, & qu'on n'en pût ſavoir le ſuccès que le lendemain ; je ſais qu'on courreroit de grands riſques à prendre de pareilles libertez ; mais je ſais auſſi que ce ne ſeroient pas des défauts bien réels. Quelques réflexions ou quelque habitude plieroient facilement l'eſprit à ces ſupoſitions ; & l'on ouvriroit peut-être par-là une carriere plus vaſte aux ſentimens, en délivrant le Poëte du joug des préparations qui occupent d'ordinaire une grande partie des Piéces.

Mais qu'eſt-il beſoin de rien conjecturer là-deſſus ! nous ſommes déja faits à ces ſupoſitions. Cette unité de tems ſi recommandée dans les Tragédies, n'eſt-elle pas encore violée dans les Opéras, ſans qu'on s'en plaigne ? l'action d'Alceſte & celle d'Armide s'étendent ſans doute bien au-delà des vingt-quatre heures ; & cependant cette licence n'émouſ-

ſe pas le moins du monde l'interêt qu'on prend aux perſonages. Le cœur n'eſt point eſclave des regles que l'eſprit a imaginées ſans ſon aveu ; & il ne lui coûte rien de ſe faire toutes les illuſions néceſſaires à ſon plaiſir.

Dirai-je plus ? je ne ſerois pas étonné qu'un Peuple ſenſé, mais moins ami des regles, s'accommodât de voir l'Hiſtoire de Coriolan diſtribuée en pluſieurs Actes.

Dans le premier : ce Senateur accuſé par les Tribuns, défendu par les Conſuls & par les Citoïens qu'il a ſauvez, & enfin condamné par le Peuple à un exil perpétuel.

Dans le ſecond : le deſeſpoir de ſa famille, & la douleur ſombre & effraïante avec laquelle il s'en ſépare.

Dans le troiſiéme : l'audace magnanime qu'il a de ſe préſenter au Général des Volſques qu'il a vaincu tant de fois, & de lui abandonner ſa vie, s'il ne veut ſe prêter à ſa vengeance. Le reſpect que ce Général lui-même a pour un ſi grand homme, avec qui il ſe fait honneur de partager le commandement des armées.

Dans le quatriéme : ce Héros aux portes de Rome qu'il aſſiége, & qu'il a réduite à la derniere extremité ; les députations des Con-

ſuls & des Prêtres; & enfin les prieres & les larmes d'une mere qui obtient grace pour Rome, d'un fils qui ſent bien, en la lui accordant, que les Volſques vont le punir de ſa clémence comme d'une trahiſon.

Cette hiſtoire qu'un Lecteur ne ſauroit interrompre dès qu'il l'a commencée, ſe feroit ſuivre de même à la repréſentation; & le Spectacle mettroit ſous les yeux d'une maniere frapante, ce que la tirannie des regles nous réduit à mettre en recit comme des parties eſſentielles de l'action.

Qu'on ne s'imagine pas aux réflexions que je fais ſur ces regles, que je les juge abſolument inutiles. Je conviens qu'elles forment un Art; & leur premiere utilité, c'eſt que la contrainte qu'elles impoſent, détourne de la carriere des eſprits médiocres qui ne craindroient pas d'y entrer, ſi elle étoit plus libre. C'eſt proprement la pierre de touche du talent néceſſaire. Un Auteur eſſaïe là ſon génie & ſes reſſources; & s'il n'a pas la force de vaincre les obſtacles de l'arrangement, il y a aparence qu'il manqueroit auſſi d'invention pour le fond des choſes. En ſecond lieu, ces regles obſervées ſont par elles-mêmes une grande partie de notre plaiſir. Les Ouvrages nous plaiſent comme raiſonnables:

mais ils nous plaisent du moins autant comme difficiles; & de là sont nez les vers qui n'ajoûtent de mérite aux pensées que la difficulté de les exprimer avec justesse, malgré la gêne des regles.

L'unité sévere de tems & de lieu, n'ajoûte que ce même mérite aux évenemens qu'on a l'art d'y reduire. La vraisemblance conservée, malgré des limites si étroites, ne produit pas une autre sorte de plaisir, que celui que fait la raison, à qui la versification n'a rien fait perdre. Je ne prétens donc pas anéantir ces regles, je veux dire seulement qu'il ne faudroit pas s'y attacher avec assez de superstition, pour ne les pas sacrifier dans le besoin à des beautez plus essentielles.

L'unité d'action.

L'unité d'action est sans doute plus fondamentale, & on pourroit penser d'abord qu'elle n'est pas différente de l'unité d'interêt. Je crois cependant que ce n'est pas la même chose.

Si plusieurs personages sont diversement intereſſez dans le même évenement; & s'ils sont tous dignes que j'entre dans leurs passions, il y a alors unité d'action & non pas unité d'interêt, parce que souvent en ce cas je perds de vûë les uns, pour suivre les autres,

& que je souhaite & que je crains, pour ainsi dire, de trop de côtez.

Une femme disoit un jour d'une Tragédie qu'elle lui paroissoit belle, & qu'elle n'y trouvoit qu'une chose à reprendre; c'est qu'il y avoit trop de Héros. Cette expression singuliere renfermoit une pensée fort raisonnable; elle entendoit par ce mot de Héros des personages qui attiroient son admiration & sa pitié; & ne sachant pour qui prendre parti, l'émotion qu'elle recevoit de chacun d'eux, n'étoit ni assez distincte, ni assez suivie, pour l'attacher autant qu'elle l'eût voulu.

Mais en quoi consiste l'art de cette unité dont je parle? c'est, si je ne me trompe, à savoir dès le commencement d'une Piéce, indiquer à l'esprit & au cœur, l'objet principal dont on veut occuper l'un & émouvoir l'autre. Comme, par exemple, dans ma Tragédie, la tentation où j'expose Misaël est la force de la Religion qui doit en triompher.

Ensuite à n'emploïer de personages que ceux qui augmentent ce danger ou qui le partagent avec le Héros; à occuper toujours le Spectateur de ce seul interêt, de maniere qu'il soit présent dans chaque Scene, & qu'on ne s'y permette aucun discours, qui sous prétexte d'ornement, puisse distraire l'esprit

de cet objet; & enfin à marcher ainſi juſqu'au dénoument où il faut ménager le plus haut point du péril, & le plus grand effort de la vertu qui le ſurmonte. Tout cela ſoutenu d'une variété de circonſtances, qui en ſervant à l'unité, ne la laiſſent pas dégenerer en repétition & en ennui. Je ne doute point que ce ne ſoit là le plus grand Art d'une Tragédie; & qu'à beautez d'ailleurs égales, celles où ces conditions ſeroient le mieux obſervées, ne l'emportaſſent de beaucoup ſur les autres.

Quelquefois un Auteur croiroit ſe dédommager de quelques momens d'interruption ſur l'interêt principal, en y rentrant bien-tôt avec plus de vivacité : mais qu'il ne s'y fie pas. Cette chaleur prétenduë d'un interêt renaiſſant, n'auroit pas tout l'effet qu'il en eſpere, parce que le cœur une fois refroidi, c'eſt à recommencer pour le remettre au point d'émotion où il étoit. Il ne faut pas ainſi le laiſſer & le reprendre, ſi l'on y veut faire des atteintes profondes; au lieu qu'en continuant de le fraper toujours par le même endroit, on le porte d'impreſſion en impreſſion, à toute la ſenſibilité dont il eſt capable.

A l'égard de ma Tragédie en particulier,

je ne dissimulerai pas ce que m'ont reproché les critiques; c'est le caractere d'Antiochus. J'avoüe franchement qu'il est odieux & petit tout ensemble. Il ne s'agit que de savoir s'il n'est pas nécessairement l'un & l'autre.

Le martyre des Machabées, dont il ne m'étoit pas permis d'adoucir les circonstances, est une cruauté inoüie de la part d'Antiochus. Ainsi le voilà odieux par l'essence même du sujet. Tout ce que j'ai pû faire afin que sa cruauté excitât moins d'horreur, c'est de la donner pour un effet de l'orgüeil, & non pas pour un goût à repandre le sang humain. Je me suis apuïé pour cela des larmes qu'il répandit sur la mort d'Onias; & c'est quelque chose d'avoir pû lui conserver un fond d'humanité, malgré toutes ses barbaries. Si l'on me dit que c'étoit à moi de relever d'ailleurs son caractere par quelque grande qualité, je répons encore que l'action ne le comportoit pas; il n'avoit à exercer dans sa persécution ni habileté, ni courage; & ce n'est pourtant que par ces endroits qu'on peut redonner quelque lustre à un méchant homme. Ces ressources m'étant interdites, que me restoit-il pour le rendre moins mépriſable? je ne nie pas qu'un autre n'en eût pû trouver les moïens, je suis bien loin

de penſer que les bornes de mon génie ſoient celles des expédiens ; & je le dis ici avec la plus grande ſincerité ; en cherchant avec ſoin des choſes heureuſes, je ſuis bien plus ſurpris d'en trouver quelquefois, que de ce qu'il m'en échape ſouvent.

De la Verſification.

J'eſſaïerai à préſent de donner quelques idées de la verſification. Comme c'eſt une partie commune & eſſentielle par l'uſage à toutes les Tragédies, il eſt important d'établir là-deſſus quelques principes qui puiſſent regler le jugement qu'on en porte.

Il me ſemble d'abord qu'il faut la regarder ſous deux vûës ; ou comme l'aſſujetiſſement aux conditions qui conſtituent les vers, ou comme les diſcours & les penſées mêmes réduites à ces conditions. Faute de diſtinguer ces deux choſes, on ne s'entend pas quelquefois ; & quand on me dit que la verſification d'une Piéce eſt mauvaiſe, je ne ſais ſi l'on prétend reprocher à l'Auteur des fautes contre les regles des vers, ou des défauts de penſées & de ſtile.

A l'égard de la verſification conſiderée comme l'art de captiver ſon ſens ſous une certaine

certaine contrainte, les regles en ſont courtes & les infractions bien ſenſibles. Le nombre réglé des ſillabes, le repos des hemiſtiches, la régularité des rimes, ajoûtez l'exemption des enjambemens & de la rencontre des mots difficiles à prononcer ; voilà en quoi conſiſte toute l'eſſence de la verſification, art le plus aiſé de tous, ce ſemble, par le petit nombre de loix ; mais cependant le plus tiranique par la violence qu'il fait ſouvent à la raiſon. Dès que ces regles ſont obſervées avec la même exactitude, la verſification, dans le ſens dont il s'agit, eſt également bonne ; & ainſi toutes les pieces d'un même Auteur ſont à peu-près égales de ce côté-là. Il n'y a pas même beaucoup de differences à cet égard entre des Poëtes fort differents d'ailleurs. Ces vers de Pharnace dans Mitridate :

De mes prétentions je pourois vous inſtruire ;
Et je ſais les raiſons que j'aurois à vous dire,
Si vous-même laiſſant les vains déguiſemens,
Vous m'aviez découvert vos ſecrets ſentimens.

Ou ceux de Xiphares dans la premiere Scene :

Ainſi ce Roi qui ſeul a durant quarante ans
Laſſé tout ce que Rome eut de Chefs importans ;
Et qui dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune.

Ces vers, dis-je, ſont égaux entant que verſification, malgré la ſimplicité des uns & l'élégance frapante des autres.

On a deſtiné au Poëme dramatique les vers Alexandrins comme plus voiſins de la proſe; & on l'a fait dans le même eſprit que les Grecs & les Latins avoient choiſi le vers ïambe pour le Theatre. Peut-être s'eſt-on mépris en cela; car il ſemble que les vers libres ſont encore plus près de la proſe par le plus grand éloignement où les rimes y ſont l'une de l'autre & par la plus grande varieté des meſures qui ne frapent pas toujours l'oreille d'une ſeule ſimetrie fort étroite, & toujours exactement répetée.

Quoiqu'il en ſoit, les vers Alexandrins ſont en poſſeſſion de la Tragedie. Corneille n'a tenté en vers libres que l'Agegilas: mais la piece eſt ſi malheureuſe par tant d'endroits, qu'on ne peut pas ſavoir ſi la verſification a contribué à ſa chûte. Peut-être qu'une piece excellente d'ailleurs, auroit mis les vers libres à la mode & que le Spectateur eût attribué à ce nouvel uſage une partie de ſon plaiſir: Car quand une choſe nous plaît beaucoup, nous ne nous embaraſſons pas d'en diſcerner préciſement la véritable cauſe; & nous confondons volontiers avec elle ce qui n'en eſt

que l'accompagnement. Enfin l'habitude eſt priſe, & la nouveauté ſeroit dangereuſe.

Tenons-nous-en donc aux grandes regles. Rimons ſans ſuperſtition & ſans negligence; faiſons ſentir le repos du vers; évitons les articulations difficiles, & n'enjambons point: nous voilà irréprehenſibles entant que verſificateurs; & les autres reproches ne pouront plus tomber que ſur le diſcours même.

De la verſification entant que diſcours.

Il ſe préſente un peu plus de réflexions à faire ſur la verſification entant que diſcours; & je vais tâcher de les mettre dans le plus grand ordre qu'il me ſera poſſible.

Prémierement: elle doit être pure, j'entens que la langue y doit être exactement obſervée pour l'emploi des termes, pour l'alliance des expreſſions, pour la conſtruction des phraſes. La contrainte a ſouvent coûté là-deſſus des fautes aux plus habiles; & l'égard pour la difficulté leur en a fait pardonner quelques-unes. Celles qui ſont échapées le plus ſouvent aux bons écrivains ont bien-tôt paſſé en privileges pour leurs ſucceſſeurs, d'abord ſous le nom de licence & enſuite comme élegance même. La pureté conſiſte aujourd'hui à n'uſer que de ces irrégularitez paſſées en uſage & à n'en gueres haſarder de

nouvelles, ou à le faire si adroitement qu'on ne l'aperçoive presque pas. En ce cas on enrichit la langue des vers; & deux ou trois Auteurs, pour leur commodité, n'auront pas plûtôt adopté ces audaces, que d'exemple en exemple, elles acquiereront non seulement de l'autorité, mais encore de la noblesse & de l'agrément. On aplaudit aujourd'hui à telle hardiesse qui dans sa nouveauté pouvoit à peine obtenir grace.

Secondement: elle doit être claire; & pour cela il faut éviter les transpositions violentes, parce que l'esprit desorienté par le nouvel arrangement des mots a peine à les rétablir dans leur ordre naturel; les équivoques, parce que offrant tout à la fois deux sens à l'esprit, il perd du tems à chercher le véritable; les entassemens d'idées, parce qu'il y a du travail à les rassembler & à en discerner les raports; la profusion des figures & la supression des mots qu'on laisse sous-entendre, parce que l'esprit n'aprétie pas bien ensemble un grand nombre de métaphores & qu'il ne suplée pas toujours ce qu'on suprime. Voici quatre vers de la Berenice de Corneille très-obscurs par quelques-uns de ces défauts.

Domitie, déterminée par l'ambition, doit épouser Titus dans quatre jours, malgré l'a-

mour qu'elle ſent encore pour Domitien frere de l'Empereur. Domitien vient s'en plaindre & lui dit :

Faut-il mourir, Madame ? & ſi proche du terme
Votre illuſtre inconſtance eſt-elle encor ſi ferme,
Que ce reſte de feu que j'avois crû ſi fort
Puiſſe dans quatre jours ſe promettre ma mort ?

Corneille avoit ſes raiſons pour l'emploi & l'arrangement de tous ces mots. Ils lui rendoient nettement les idées qu'il avoit dans l'eſprit. *Votre illuſtre inconſtance* faiſoit entendre que Domitie ne changeoit que pour la grandeur. *Eſt-elle encor ſi ferme ?* il lui demande ſi la réſolution que ſon inconſtance lui fait prendre eſt bien arrêtée. *Et ce reſte de feu que j'avois crû ſi fort ?* il exprime figurément dans ce vers l'affoibliſſement de l'amour de Domitie, & combien Domitien en avoit mieux eſperé. *Puiſſe dans quatre jours ſe promettre ma mort ?* Il laiſſe ſous-entendre le mariage qui ſe doit faire dans quatre jours & qui devoit cauſer la mort de Domitien : mais ces vers tout clairs qu'ils étoient pour Corneille par la préſence de ſes idées, deviennent enigmatiques pour l'auditeur qui dans le cours d'une ſeule phraſe n'a pas le tems de diſtinguer tant & de ſi differents raports.

Troiſiémement : elle doit être noble ; &

cette nobleſſe dépend en même-tems de la penſée & de l'expreſſion.

Quoiqu'à parler exactement, les penſées écrites ne ſoient pas differentes des expreſſions, puiſque les unes étant les ſignes des autres, les expreſſions ne peuvent renfermer que les choſes qu'elles ſignifient. Il eſt pourtant vrai que la penſée peut être noble, ſans que l'expreſſion le ſoit; & voici pourquoi.

Il y a dans une même langue deux ordres differents de tours & d'expreſſions qui caracteriſent les grands & le peuple. Les uns exprimeront au fond la même choſe que les autres, ſans emploïer préciſement les mêmes termes; ainſi outre l'idée principale qu'un tour ou qu'un mot préſente, il reveille encore l'idée acceſſoire de l'éducation & du rang de celui qui parle. La nobleſſe du ſtile conſiſte donc dans la Tragedie où l'on fait parler des Princes & des Rois, à n'uſer que de cette élegance qui leur eſt familiere & même à l'emploïer plus continument qu'ils ne le font dans la nature, parce qu'on les répreſente au theatre dans leur plus grande décence.

Il y a pourtant bien des occaſions où la langue n'eſt qu'une entre les grands & le peuple; & alors ce n'eſt pas pécher contre la nobleſſe que d'emploïer les termes ordinai-

res. Ce vers de Racine :

Madame, j'ai reçû des lettres de l'Armée,

eſt noble, quoique ſimple, parce que ce qu'il exprime ne peut être rendu que de la même façon, qui que ce ſoit qui le diſe. Celui-ci du même :

Pour bien faire, il faudroit que vous la prévinſſiez ;

n'eſt pas aſſez noble, parce qu'on n'y ſent pas autant la néceſſité de ce tour familier, *Pour bien faire*, *il faudroit*, qui n'eſt pas d'une élegance uniforme avec ce qui le précede & ce qui le ſuit. Ces vers de Corneille dans Cinna,

Prens un ſiége, Cinna ; prens ; & ſur toute choſe
Obſerve exactement la loi que je t'impoſe,

ne dérogent point, tout familiers qu'ils ſont, à la majeſté de la Tragedie, parce que le ſujet exige neceſſairement l'expreſſion. Ceux-ci au contraire :

Vous m'avez bien promis des conſeils d'une femme ;
Vous me tenez parole ; & c'en ſont-là, Madame,

ont un air de négligence & de baſſeſſe, parce qu'Auguſte n'y ſoutient pas autant qu'il l'auroit pû tout le ſerieux & toute la décence de ſon état.

Quatriémement : elle doit être convenable ; j'entens qu'elle doit être d'un ton qui réponde à la matiere, aux caracteres des perſonages & aux ſituations ; & de-là naiſſent pluſieurs differences qu'on apelle des differences de ſtile & que je croirois mieux apeller de ſentiment & d'idées ; le Sublime, l'Heroïque, le Pathetique & le Simple.

Par exemple, quelle eſt la matiere génerale des Machabées ? La Religion perſecutée par Antiochus & ſoûtenuë par le zéle intrépide de la mere des Machabées & de ſes enfans : or les hautes idées que les Iſraëlites avoient de Dieu, les figures de leurs Prophetes qui leur étoient devenuës familieres, le grand nombre de miracles où contre le cours ordinaire de la nature les élemens avoient ſubi la loy du Createur, le courage & la confiance de ces genereux Martyrs devant qui tout eſt vil & mépriſable auprès des interêts de Dieu & de la grandeur de ſes promeſſes ; tout cela répand de ſoi-même un ſublime dans le diſcours qui le plus ſouvent ne coûte pas plus qu'une autre convenance, puiſque les materiaux en ſont préparez. Cependant l'imagination étonnée en admire d'autant plus l'Auteur, comme s'il avoit créé les choſes & que la matiere ne les eût pas préſentées.

De-là les éloges outrez, j'oſe le dire, que le public donna à la verſification de mes Machabées qui ne m'a pourtant pas plus coûté que celle de mes autres pieces ; & de-là l'éclat des plus beaux endroits d'Athalie, où l'on croit que Racine s'eſt ſurpaſsé lui-même ; il n'a là pourtant comme dans ſes autres pieces que le mérite de la convenance ; & je crois même qu'il y a mis moins du ſien que dans d'autres morceaux de ſes Tragedies où la matiere l'a moins ſoutenu.

Quelle eſt la matiere de Romulus ? l'établiſſement d'un Empire que le fondateur apuïé ſur des oracles & ſur le ſentiment effrené de ſa propre valeur croit devoir s'étendre ſur tout l'univers : or la convenance du ſtile avec ces idées produit neceſſairement l'héroïque ; & il eſt vrai que cette extravagance d'ambition & de confiance en ſes propres forces ſubjugue toujours l'imagination des hommes. De-là tout l'héroïque de Corneille, ſurtout quand il fait parler les Romains, qui n'eſt encore que le mérite de la convenance.

Quelle eſt la matiere d'Inés ? un mariage ſecret & contre les loix de l'Etat qui empêche un Prince d'obéir à un Pere qu'il aime & dont il eſt aimé, & qui l'engageant dans une revolte, pour ſauver ſon épouſe, en-

traîne la perte de l'un & de l'autre, malgré le pardon qu'on leur accorde. La convenance eſt ici le pathetique, puiſque l'amour conjugal & l'amour paternel ſont l'ame de toute la piece. Ce n'eſt ni le ſublime de la Religion ni l'héroïque de l'ambition. La matiere n'eſt que touchante & demande qu'on s'y propoſe toujours d'aller au cœur: ce n'eſt ni par l'orgueil des ſentimens, ni par le faſte des images qu'on réuſſit à l'attendrir.

Quelle eſt la matiere d'Oedipe? le dévolopement du ſort d'un homme & de ſes avantures, ce qui entraîne des détails & des faits circonſtanciez: or ces faits veulent être expoſez ſans recherche & ſans ornemens; & dans ces endroits le ſimple eſt la véritable convenance: mais ce ſimple ne coûte pas moins & ne fait pas moins de plaiſir, quand le ſujet le demande que des morceaux beaucoup plus ornez. C'eſt par cette raiſon qu'il y a beaucoup de ſimplicité dans Athalie même. La Scene du ſecond Acte entre Athalie & Joas qui eſt peut-être la plus belle de la piece, a cependant l'air le plus proſaïque & le plus familier. Ce ne ſont que des queſtions préciſes de la part d'Athalie & des réponſes naïves de la part de Joas: mais l'interêt que tout ce détail produit eſt ſans comparaiſon

au-dessus de la versification la plus superbe.

Au reste ce que je dis de la matiere dominante des pieces n'empêche pas qu'il ne se trouve dans une seule des occasions de ces differents genres & que par consequent chaque endroit n'y demande sa convenance particuliere.

Je concluds de tout cela qu'on ne loüe, qu'on ne critique juste la versification d'une piece que par le mérite ou le défaut de convenance. C'est une faute d'être fastueux où on ne devroit être que pathétique, d'être orné où il faudroit être simple, & simple où il faudroit être orné. Je puis bien m'être mépris dans tous ces cas : mais je sais, indépendament de mes fautes, qu'il faut toujours se proportioner à sa matiere & avoir le courage de ne briller qu'autant & comme elle le comporte.

La convenance générale & qui renferme toutes celles dont je viens de parler, c'est d'être naturel, je veux dire de ne faire tenir aux personages que des discours tels que la nature les inspireroit à des hommes qui seroient dans l'état & agitez des passions qu'on répresente.

Les Poëtes parmi nous ont été long-tems très-éloignez de ce principe : ils vouloient

être Poëtes partout : amoureux de singularitez & plus flatez d'une bisarrerie difficile que d'une justesse aisée, ils ne songeoient pas à peindre, mais à donner des preuves de subtilité d'esprit, aussi-bien dans une Tragedie que dans un Sonnet ou un Chant-roïal : en un mot on sembloit croire alors que ce n'eût pas été la peine de faire des vers, pour ne parler que comme les autres. De-là les jeux de mots qui regnerent long-tems & les jeux d'esprit dont on s'est corrigé encore plus tard.

C'est dommage que de grands genies soient nez sous un si mauvais goût ; ils en ont subi la tiranie ; & ne pensons pas qu'en leur place nous nous en fussions mieux défendus. Les hommes ne se forment pas tout seuls ; ils naissent disciples de tout ce qui les environne : ce qu'ils entendent admirer dans leur enfance devient l'objet de leur émulation ; ils se plient non seulement à l'imiter, mais encore à le trouver beau ; & ils tournent de ce côté-là toute leur complaisance & tous leurs efforts. De plus comme les Poëtes n'en veulent qu'à l'estime des hommes, il ne leur importe pas d'étudier ce qui doit plaire, il leur suffit de savoir ce qui plaît ; & quand ils auroient une raison superieure, capable de corriger le goût de leur siecle, peut-être n'o-

seroient-ils l'entreprendre, de peur de n'être pas assez-tôt goûtez.

Corneille, Rotrou & Durier ont fait dans le cours de peu d'années ; l'un, le Cid, l'autre, Venceslas, & l'autre, Scevole : toutes Tragedies qui ont perfectionné le Théatre à beaucoup d'égards : mais tous trois ont succombé aux vices de leur tems, pour ce qui regarde le discours : j'ose même avancer qu'il leur a fallu, je ne dis pas plus de raison, mais plus d'imagination & plus de soupleſſe pour briller, en suivant le mauvais goût établi, qu'il ne leur en auroit fallu pour l'éviter.

Qu'on examine leurs Scenes les plus pointilleuses, on verra qu'ils ont eu d'abord dans l'esprit le fonds d'un sens raisonable ; mais qu'ils l'ont dédaigné sous sa forme naturelle comme trop ordinaire, & qu'ils se sont efforcez de le révêtir de figures bisares & d'allusions éloignées, de sorte qu'ils ont pris deux peines pour une ; l'une, de penser sensément, & l'autre de masquer ce qu'ils pensoient de judicieux sous le jeu frivole des figures. Je ne veux qu'une Scene de Venceslas pour exemple de ces défauts de stile que réprouve la nature & dont Racine a corrigé le Théatre, après avoir lui-même païé tribut au mauvais goût dans ses freres ennemis.

Ladiſlas aime éperdument Caſſandre. Il avoit ſuivi d'abord la violence de ſa paſſion juſqu'à attenter à la pudeur de ſa maîtreſſe : mais revenu de ſon égarement, & ramené au reſpect par la vertu de Caſſandre, il veut l'épouſer ; & il vient la preſſer d'y conſentir. Caſſandre n'écoute que le reſſentiment de l'outrage, & elle rejette les inſtances du Prince avec beaucoup de dureté. Ce Prince impute cette dureté à la préference qu'elle fait de ſon rival ; & comme elle ne le déſavouë pas, il s'abandonne à la fureur, & il s'emporte contr'elle au mépris le plus injurieux. Dans la premiere partie de la Scene, il dit à Caſſandre, pour excuſer ſon attentat :

Mais un amour enfant peut manquer de conduite.

Voilà un jeu de mots ridicule & qui ne peut pas tomber dans l'eſprit d'un amant véritablement touché. Il abuſe de ce qu'on peint l'amour comme un enfant : mais ſi l'on pouvoit en abuſer, ce ſeroit plûtôt pour excuſer ſa timidité que ſa violence. Dans la ſeconde partie de la Scene, il dit pour exprimer à Caſſandre la honte qu'il a de l'avoir aimée :

De l'indigne braſier qui conſumoit mon cœur
Il ne me reſte plus que la ſeule rougeur.

Il se joüe encore des mots : il prend le brasier pour l'amour & la rougeur pour la honte, comme s'il y avoit le moindre raport de la rougeur d'un brasier avec un sentiment.

La difference que je trouve entre les jeux de mots & les jeux d'esprit, c'est que dans les uns on abuse de la ressemblance des termes, pour unir ensemble des idées qui n'ont point de raport, ce qui ne peut jamais être qu'un vuide de sens & de raison, au lieu que le vice des jeux d'esprit n'est pas de manquer de sens ; mais seulement de blesser le naturel, & de s'étudier à ranger ses pensées dans une simétrie brillante & difficile qui ne marque ni vraïe passion ni raisonnement serieux. Par exemple dans la Scene que j'ai choisie, Ladislas débute ainsi, en parlant à Cassandre :

Sçachons si mon himen ou mon cercuil est prêt.
Impatient d'attendre, entendons mon arrêt.
Parlez, belle ennemie ; il est tems de résoudre,
Si vous devez lancer ou retenir la foudre.
Il s'agit de me perdre ou de me secourir.
Qu'en avez-vous conclu ? faut-il vivre ou mourir ?
Qui des deux voulez-vous ou mon cœur ou ma cendre ?
Quel des deux aurai-je ou la mort ou Cassandre ?
L'himen à vos beaux jours joindra-t-il mon destin ?
Ou si vôtre refus sera mon assassin ?

Ces entithéses continues & qui sous de nou-

velles figures redisent toujours la même chose, sentent bien plus un Poëte qui réve un Sonnet qu'un amant, qui exprime sa douleur. Au lieu de la naïveté du cœur, on n'y sent que le travail d'un esprit qui fait parade de sa soupleſſe. Souvent les plus beaux endroits de Corneille ne sont pas exempts de ces défauts dont son siécle lui faisoit un mérite : mais je ne crois pas qu'on trouve aisément de quoi le reprocher à Racine.

Ce n'est pas que ces entitheſes, ces oppositions d'idées soient vitieuſes par elles-mêmes, au contraire rien n'est souvent plus naturel ; & nos sentimens aussi-bien que nos penſées, emportent d'ordinaire avec eux ces eſpeces de comparaiſons. L'idée d'un bien qu'on déſire réveille celle d'un malheur qu'on craint ; l'idée d'une vertu se préſente à l'eſprit avec celle du vice oppoſé. Les entitheſes ne sont donc blâmables, & ne deviennent des jeux d'eſprit que par la recherche & la continuité ; en un mot quand l'art & l'effort se font trop sentir. Par exemple, voici trois vers de la même Scene qui me paroiſſent tout-a-fait beaux, & particulierement par l'entitheſe du dernier. Théodore repréſente à Caſſandre qu'il est beau de regner :

Regner ne peut déplaire aux ames genereuſes.

Caſſandre

Caſſandre répond :

Le Trône bien ſouvent porte des malheureuſes
Qui ſous le joug brillant de leur autorité,
Ont beaucoup de ſujets & peu de liberté.

Le ſens eſt admirable ; & la nature offre elle-même l'entitheſe, toute parfaite qu'elle eſt. Caſſandre voit un véritable eſclavage, malgré l'apparence du pouvoir ; & ce ſont ces deux vûës unies qui forment ſon ſentiment & ſa penſée. Au reſte, malgré tous les défauts que j'ai remarquez dans cette Scene, elle demeure toujours très-belle par le fond des paſſions qui y regnent. L'amour effrené de Ladiſlas, le dedain généreux de Caſſandre & la fureur du Prince, où ſe faiſant illuſion à lui-même, il croit ne plus voir qu'avec le dernier mépris ce qu'il adore plus que jamais ; tout cela ſaiſit l'ame & ne laiſſe plus d'attention qu'aux grands mouvemens des Acteurs. On voit mieux, pour ainſi dire, ce qu'ils ſentent qu'on n'entend ce qu'ils diſent ; & comme le naturel eſt dans le fond des choſes, & que ces choſes ſont fort intereſſantes, ils couvrent les biſarreries de l'expreſſion, parce qu'où le cœur eſt une fois ému, l'eſprit n'eſt plus maître d'examiner.

Cela fait voir combien il importe de ſe faire une matiere pathetique & de la bien

arranger. Cette perfection prévaut presqu'à tout au Théatre. Manquez au contraire de ce pathetique, vous ne ferez plus de fautes impunément ; & vos beautez mêmes seront en pure perte.

Mais voici quelque chose d'assez étrange ; c'est que parmi nous le pathetique qui suffit souvent à couvrir de grands défauts, n'empêche pas quelquefois qu'on ne soit blessé des plus petits ; j'entens par ces plus petits, des tours & des expressions aisées à tourner en ridicule, & qui donnent le moindre lieu à certaines allusions ; les lecteurs m'entendent. Il y a toûjours parmi les Spectateurs une jeunesse indiscrete, très-disposée par sa corruption même à saisir ces endroits malheureux ; & alors la situation la plus touchante n'est pas à l'abri d'un rire scandaleux qui, s'il n'entraîne pas les gens sensez, arrête du moins leur plaisir, déconcerte l'Acteur, détruit pour quelque tems l'illusion du spectacle, & aneantit par consequent l'impression qu'elle devroit faire.

A la premiere répresentation des Machabées, quand Antiochus dit ces deux Vers, en faisant arrêter Antigone & Misaël :

Gardes, conduisez-les dans cet appartement
Et qu'ils y soient tous deux gardez séparément.

Ce mot, *ſéparément*, réveilla une idée folle dans quelques têtes ; & le rire qu'elle excita, penſa nuire à la Piéce. C'eſt aux Auteurs à y prendre garde. Qu'il y eût dans une Piéce cinq ou ſix endroits ſuſceptibles d'une pareille plaiſanterie, ou de quelqu'autre ridicule, je parirois hardiment pour ſa chûte ; car, j'en demande pardon à la nation, elle eſt trop aiſée à tirer du ſérieux : il eſt vrai qu'elle ſaiſit le ridicule avec une extrême fineſſe, mais en général, elle n'a ni l'équité ni la force de ne l'aprétier pas plus qu'il ne vaut.

Quelqu'un pourroit dire que je ne me ſuis pas aſſez étendu d'abord ſur la verſification conſiderée comme meſure & comme ſon. J'ai à lui répondre qu'en ne négligeant rien de ce qui la regarde comme diſcours, j'ai dit en même-tems tout le neceſſaire à l'autre égard : car où trouvera-t-on des Vers qui, ne manquant d'aucune des conditions que je demande au diſcours, ſoient d'ailleurs déſagreables à l'oreille ? A peine allegueroit-on quelques occaſions rares, où la rencontre des ſons ne ſeroit pas heureuſe.

A cela près, les Vers auront toujours l'agrément qu'on en doit attendre ; & toute cette

harmonie dont on fait tant d'honneur aux beaux Vers, ne sera jamais que l'assemblage de toutes les convenances du discours, jointes exactement aux règles de la versification.

Fin du premier Discours.

SECOND DISCOURS

A l'occasion de la Tragedie DE ROMULUS.

COmme on m'a fait l'honneur de censurer Romulus, je dirai d'abord un mot de ces Critiques qu'attire d'ordinaire aux Tragedies le succès qu'elles ont au Théatre.

Des Critiques.

L'usage des Critiques est ancien ; & depuis le Cid dont le Cardinal de Richelieu engagea l'Academie Françoise à relever les défauts, il a rarement discontinué. L'Abbé Daubignac ne les épargnoit pas au grand Corneille. Il y en a eu sur presque toutes les Tragedies de Racine, & qui, tant bonnes que mauvaises, sont toutes tombées dans l'oubli. Les Ouvrages critiquez durent, & leur réputation s'affermit & croît tous les jours, parce qu'un mérite dominant en couvre les défauts qui ne s'apercoivent gueres

que quand on les cherche ; & on ne les cherchoit alors que par envie. Les Critiques au contraire disparoissent bien vîte & sans retour, ou faute d'assez de solidité & d'agrément, ou parce que la partialité seule les décredite. Après l'exemple de ces grands Poëtes, un Auteur doit douter de son succès, tant qu'on le laisse en repos ; & ce qu'il peut souhaiter de mieux, c'est que ses Ouvrages fassent assez de bruit, pour réveiller les Critiques ; & qu'ils soient assez bons, pour leur survivre.

Les Critiques ne partent d'ordinaire que de deux sortes d'Auteurs : les unes sont l'aprentissage de jeunes gens qui n'ont encore qu'assez d'esprit, pour présumer d'en avoir beaucoup ; à qui quelques idées superficielles d'un art tiennent lieu de tous ses principes, & qui, plus pressez de décider que de s'instruire, saisissent avidement l'occasion d'un Ouvrage célébre, pour se mettre eux-mêmes sur les rangs & déploïer les premices de leur genie. C'est pour eux une ambition bien vive que la gloire d'être imprimez avec quelqu'esperance d'être lûs ; & le titre d'Auteur, surtout d'Auteur critique, leur paroît d'une grande distinction parmi les hommes. Qu'attendre de ces jeunes imprudens que des cho-

ſes triviales qui ne ſont nouvelles que pour eux, & qu'ils ſont tout étonnez de ſavoir ; que des diſcours du monde, ramaſſez ſans choix, ſans examen & ſans liaiſon, & dont ils ſe croient Auteurs, dès qu'ils les ont revêtus de quelque amplification ! L'air ſeul de ſtile & de phraſes leur tient lieu de raiſonnement & de preuves ; & il faut bien le pardonner à l'yvreſſe d'un âge ſujet à la préſomption, à proportion de ſa vivacité & de ſon ignorance.

Les autres partent d'Ecrivains plus inſtruits & plus ingénieux ; mais qui malheureuſement n'ont pas pour objet la raiſon ni la vérité. Leur but eſt de briller, aux dépens d'un Ouvrage qui vient d'avoir quelqu'éclat, & de ſe donner tout à la fois un air de ſuperiorité ſur l'Auteur qu'ils cenſurent, & ſur le public qui s'en eſt laiſſé ſéduire. Bien déterminez d'abord à trouver des défauts, n'y en eût-il point, ce qui à la verité n'arrive gueres, non ſeulement ils vont relever des fautes réelles, mais ils en vont groſſir les moindres apparences, & n'eſperez pas qu'ils faſſent grace à ce qu'ils ſentiroient eux-mêmes de plus raiſonnable, s'ils ſont aſſez heureux pour pouvoir à force de déguiſemens, l'offrir ſous un aſpect ridicule. Pour cela les infidé-

litez & les sophismes ne leur coûtent rien ; ils n'exposeront pour le fait entier que quelques circonstances qui, séparées de celles qu'ils dissimulent, changent absolument l'espece. En ne présentant qu'en partie le caractere d'un personnage, ils vont condamner des sentimens & des démarches qu'une autre partie du caractere justifie & rend même nécessaires.

Si quelques phrases familieres se trouvent répanduës dans l'Ouvrage, & peut-être à propos, car le familier trouve encore sa place au milieu du grand, ils les rassembleront, à dessein qu'elles fassent ensemble une impression de negligence ; & concluëront hardiment que tout l'Ouvrage est prosaïque ; ou s'ils l'aiment mieux, de quelques expressions audacieuses, raprochées de même, ils insinuëront que toute la Piece est forcée & bisarre.

Il faut pourtant avoüer à leur décharge qu'ils ne sont pas seuls coupables de leur malignité : quelques-uns de ceux qui n'en sont pas séduits ne la leur reprochent que d'un ton qui semble plûtôt les feliciter de genie, que les reprendre d'injustice & de mauvaise foi. On en use avec eux comme avec des enfans malins qu'on ne gronde de leur malignité qu'en les caressant, parce qu'on y trouve de

la vivacité & de l'esprit : les pauvres enfans donnent dans le piege, & s'étudient à de nouvelles malices, pensant n'en devenir que plus jolis.

Il est vrai d'ailleurs que le public, je n'entens pas par-là les gens les plus raisonnables, fait un assez bon accueil aux Critiques, & même par préference, aux plus malins. On diroit que dès qu'il a applaudi avec éclat à quelque Ouvrage dramatique, il apprehende que l'Auteur n'en devienne trop vain : la crainte n'est peut-être pas mal fondée ; & il est bien aise qu'à quelque prix que ce soit, on prenne soin de rabatre un peu de l'orgueil qu'il auroit lui même fait naître.

La raison voudroit cependant que les Critiques ne fussent permises qu'à des gens éclairez & équitables. Dans une Republique bien reglée on ne choisit des Censeurs que de ce caractere. La Republique des Lettres demanderoit une pareille police ; & il est vrai qu'alors les Critiques seroient d'une grande utilité. Des gens éclairez n'établiroient sur un art que des principes certains & bien développez ; ils n'en feroient que des applications justes aux défauts d'un Ouvrage, en faisant sentir préciſément en quoi ils consistent, & en fourniſſant les moïens de les éviter ; équi-

tables d'ailleurs, ils ne reprendroient pas un Ecrivain de maniere à l'aigrir & à l'indigner, mais avec des raisonnemens solides, accompagnez d'égards qui les rendroient plus persuasifs, & qui, en encourageant l'Auteur, l'aideroient à se corriger; car il faudroit être bien mal-adroit, pour ne pas trouver dans un Ouvrage applaudi du public, quelques occasions d'une loüange legitime.

Quel dommage n'est-ce pas que les sages, seuls capables, seuls dignes de critiquer les autres, soient ceux qui s'en mêlent le moins! un sage se contente de juger sainement des Ouvrages des autres, d'en dire simplement son avis, quand on le lui demande, & en se gardant bien de se donner pour regle; & loin qu'il soit curieux d'occuper le public de ses réflexions, la témerité de se donner pour Auteur lui paroît une démarche de vanité & d'orgueil, capable de décrediter toute seule ce qu'il auroit de meilleur à dire. Que nous sommes loin nous autres Poëtes d'une modestie si sensée! gardons-nous bien aussi de nous compter parmi les sages.

Je dois cependant rendre ici justice à un de mes Censeurs. J'ai vû dans le Spectateur François, imprimé depuis quelques années en Hollande, une Critique de tous mes Ou-

vrages, dont l'Auteur me paroît auſſi équitable qu'éclairé, & de qui la modeſtie n'eſt pas douteuſe, puiſqu'approuvé du public, il s'obſtine encore à lui cacher ſon nom. Cet Ecrivain m'examine dans les differens genres où j'ai travaillé; & déclarant d'abord qu'il ne me connoît pas perſonellement, & qu'il n'a par conſequent aucune prévention ni pour ni contre moi; établiſſant enſuite par des idées nettes la perfection propre à chaque genre, il me condamne avec liberté dans les endroits où il croit que je m'en éloigne, content de marquer ſérieuſement la faute, ſans eſſaïer jamais de tourner l'Auteur en ridicule, & ſans induire le lecteur à penſer que ces fautes éparſes dans les Ouvrages, en forment le caractere dominant: mais il ne s'en tient pas à relever ce qu'il juge reprehenſible, il peſe, du moins avec autant d'attention, ce qu'il trouve d'heureux & d'eſtimable. On ſent même qu'il a beaucoup plus de plaiſir à loüer qu'à reprendre: ſes aplaudiſſemens ont plus d'énergie que ſes critiques; & ce penchant généreux lui fait tellement exagerer ce qu'il y a de bon, que je trouve bien plus à rabatre de ſes loüanges que de ſes cenſures. Il me fait cependant un reproche des plus graves; il m'accuſe dans

quelques prologues de mes fables d'une vanité bien marquée, dont, dit-il, j'avois été fort éloigné jusques-là. A l'amour qu'il fait paroître dans tout son livre pour la vertu, il lui sied bien d'avoir été blessé d'un vice si odieux : car j'en conviens de bonne foi, j'ai souscrit d'abord à son reproche : j'ai senti dans ces prologues, quand je les ai rélus, un air de vanité qui ne me laisse pas douter qu'il n'y en ait effectivement ; j'en soupçonne encore dans bien d'autres endroits où j'en ai moins l'air ; & je crains qu'il n'y en ait jusques dans l'aveu que j'en fais, tant j'ai de plaisir à le faire.

Je n'ai pas voulu perdre cette occasion de remercier sincerement mon Critique, & de lui apprendre que depuis ses réflexions sur mes Ouvrages, il a un nouvel ami dont il ne se doutoit peut-être pas. Je ne dissimulerai pas non plus qu'il y a eu une Critique de Romulus digne d'attention par les principes, l'arrangement, le bon stile & l'esprit que l'Auteur y a répandu : mais il sçait bien lui-même que sa Critique ne mérite point de remerciment : il ne s'y est proposé que de relever des défauts ; son objet unique a été de décrier tout l'Ouvrage ; & un pareil dessein corrompt le jugement le plus ferme, non

ſeulement ſur les beautez qu'on ſe cache, mais même ſur le degré des défauts qu'on remarque.

M. B... a éprouvé cet inconvenient, & qui pis eſt, celui de manquer à la ſincerité, quand elle ne s'accorde pas avec la reſolution où l'on eſt de reprendre. Je ne lui repreſenterai qu'une ſeule de ces alterations; & c'eſt le moins qu'un galant homme puiſſe pardonner à un Auteur qu'il a critiqué. Il m'accuſe d'avoir fait Proculus poltron; il prétend le prouver par pluſieurs des Vers que je lui mets à la bouche; & entr'autres, il ſe ſert de celui-ci pour dire que Proculus l'avoue lui-même, en s'excuſant de n'avoir pas tué Romulus, & en tâchant de ſe raffermir:

Je reparerai bien ce moment de ſurpriſe.

Mais pourquoi M. B... ſupprime-t-il les deux Vers qui précedent immediatement celui qu'il cite?

Excuſe, Murena, ce reſpect ſouverain,
Qu'imprime la valeur dans l'ame d'un Romain.

Proculus n'exprime-t-il pas bien par-là que plus on eſt brave, car Romain le veut dire, plus on eſt frapé d'admiration pour la valeur des autres, & que c'eſt par reſpect pour celle

de Romulus qu'il a ſuſpendu ſa vengeance ? Eſt-il un ſentiment plus oppoſé à la poltronerie ! M. B... auroit pû me dire, s'il l'eût voulu, que ce ſentiment eſt trop ſubtil, mais du moins n'auroit-ce plus été le reproche de poltronerie ; & c'eſt de celui-là qu'il ne vouloit rien perdre. Un honnête homme n'eſt-il pas bien ſurpris d'avoir été amené juſqu'à cet air de mauvaiſe foi par l'interêt mal entendu de ſoûtenir une fauſſe Critique ; & n'eſt-ce pas même à la honte qu'il en a qu'il peut meſurer le fond de ſa probité ? je crois que M. B... eſt bien honteux.

A propos de ce Proculus accuſé de poltronerie, malgré ce qu'il dit lui-même, j'ajouterai une reflexion dont je ne trouverois peut-être pas une occaſion ſi naturelle ; c'eſt qu'il ne faut jamais imputer aux perſonages d'une Piéce ni plus ni moins qu'ils ne diſent. Ils n'ont point de ſecret pour le Spectateur ; & ils ne ſont autre choſe que l'aſſemblage des diſcours qu'on leur fait tenir. On peut bien dire qu'un perſonage ſe contredit ou ſe dément, mais jamais qu'il ſe déguiſe, à moins qu'il ne l'avoüe lui-même dans la Piéce, ou que l'Auteur n'ait l'art de le faire entendre par le moyen des autres perſonages. On a raiſon dans le monde de ne pas croire les gens

sur leur parole, parce qu'alors il y a une personne & des discours; ce n'est pas de même au Théatre; ce sont les discours qui constituent la personne; & il n'y a rien à distinguer. Convainquez l'Auteur, s'il y a lieu, de n'avoir pas connu la nature & d'avoir allié des sentimens qui ne s'accordent pas ensemble; mais prenez toujours le personage pour ce qu'on le donne, quelque chimerique qu'il puisse être. On étudie les hommes dans la societé, pour pénetrer dans leur cœur, au-delà de ce qu'ils en découvrent: les hommes qu'on voit au Théatre sont tout dévoilez, & ne sont préciſément que ce qu'ils paroissent.

J'entre à present en matiere sur ma Tragedie en particulier; & qu'on ne s'étonne ni de mes préliminaires, ni de mes digressions, puisque j'ai bien moins en vûë de me justifier personellement, ce qui n'en vaudroit pas la peine, que de proposer sur les differentes parties de l'art, des idées générales que le lecteur puisse rejetter, adopter, ou rectifier, selon que j'y serai plus ou moins heureux.

De la multiplicité d'evenemens.

Les Critiques m'ont reproché la multiplicité d'évenemens; & je regarde ce reproche sous deux aspects. Ou l'on a voulu seulement me convaincre d'avoir violé la loi des

vingt-quatre heures ; ou bien indépendamment de cette regle, on prétend que la multiplicité d'incidens eſt par elle-même un défaut ; tâchons de nous juger nous-mêmes à ces deux égards, en n'écoutant que la nature & la raiſon.

Quel entaſſement d'avantures s'écrie-t-on d'abord ! Tatius entre dans Rome avec ſes troupes ; Romulus défend long-tems le Pont ; les Soldats ſe raſſemblent & viennent à ſon ſecours ; le combat s'échauffe ; Tatius eſt fait priſonnier & conduit dans le Palais de Romulus ; Proculus lui facilite le retour dans ſon Camp, nouvelle bataille ; les Sabines, portant leurs enfans ſur leur ſein, ſe jettent entre les deux Armées ; Tatius propoſe un duel ; on en jure les conditions ; Herſilie accorde les deux Rois ; enfin Romulus offre un ſacrifice dans le bois de Mars, où ſon propre courage & celui de Tatius le ſauvent des aſſaſſins ; & ils reviennent tous deux punir le grand Prêtre, & calmer une révolte.

Cette énumeration faite, le Critique triomphe, & croit avoir laiſſé l'Auteur ſans replique ; mais il n'en demeure pas moins vrai qu'il ne me faut preſque pour tout cela que le tems même de la répreſentation, & qu'à peine ai-je beſoin de ſupoſer une demie heure

re entre quelques Actes. Le premier combat se donne dans Rome, entre le premier & le second Acte; & il ne faut pas abuser de ce que je dis que Romulus lui seul défendit longtems le pont contre les Sabins; le tems se mesure là, à l'effort qu'il avoit à soûtenir; & quelques minutes en ce cas, deviennent un tems considerable. D'ailleurs qui pouvoit empêcher ses Soldats de le joindre aussi-tôt? étoient-ils loin de lui? n'étoient-ils pas gens à se tenir toujours sur leurs gardes? enfin, quoique les Armées se mêlent, ce n'est qu'un commencement de combat, puisque Tatius tombant entre les mains de Romulus, le combat demeure suspendu par l'ordre du vainqueur; une demie-heure y suffisoit de reste.

Mais si on fait attention que les troupes demeurent dans leur poste, on jugera que la retraite de Tatius dans son Camp, que la presence des femmes Romaines au milieu des deux Armées, le défi des deux Rois, que tout cela, dis-je, ne demande que le tems que j'y emploïe.

L'action du quatriéme au cinquiéme Acte n'est que la proclamation de Tatius dans le Senat, & le sacrifice de Romulus dans le bois de Mars; cela ne demande pas absolument

plus d'une heure ; & le reſte ſe paſſe dans le tems même de la repreſentation. On ne trouve les évenemens preſſez que parce qu'on ne fait pas aſſez d'attention au voiſinage des lieux & à l'interruption des actions qu'on imagine, ſans y penſer, d'une plus grande étenduë ; ajoutez que les préparations que j'ai ménagées aux évenemens, ſont bien moins frapantes pour les Spectateurs, que les évenemens mêmes qui, ſuivant le cours ordinaire des choſes, laiſſent l'idée d'un tems plus long que celui où je me ſuis étudié à les réduire.

Il eſt vrai encore que d'une Scene à l'autre, il ſe paſſe des choſes qui demandent qu'on ſupoſe la Scene plus longue ; mais c'eſt un privilege dont les plus grands Poëtes uſent par tout ſans ſcrupule, & qu'il eſt bien raiſonnable de leur accorder, ſi l'on veut qu'ils intereſſent : auſſi là-deſſus le Spectateur eſt-il de bonne compoſition : il ne s'aviſe pas de compter les momens, pourvû qu'on le touche ; & il ſacrifie, ſans y penſer, un peu d'exactitude à ſon plaiſir. Sa curioſité une fois excitée ne veut pas être ſuſpenduë ; & ſa propre impatience lui rend en quelque ſorte la précipitation vraiſemblable. En un mot ce calcul ſévere n'eſt que le prétexte malin de la Critique &, pour ainſi dire, la ſuperſtition de l'art.

On a été sans comparaison mieux fondé à blâmer la maniere dont Romulus se sauve des assassins dans l'instant de son sacrifice; les circonstances que je raconte sont difficiles à imaginer; & elles ont le défaut du Romanesque. Ce n'est pas que je pousse le merveilleux jusqu'à l'impossible; & l'Histoire Romaine nous fournit un fait encore plus incroïable que celui de ma Tragedie.

Siccius Dentatus, Simple Plebeïen & surnommé l'Achile des Romains, s'étoit attiré par cent prodiges de valeur une grande autorité sur le peuple, & par cela même, la jalousie des Decemvirs. Ils résolurent de le perdre; & sous prétexte d'honneur, ils l'envoïerent à une expedition à la tête de cent hommes qu'ils avoient chargez de l'assassiner. Siccius, au raport de Denis d'Halicarnasse, se défendit seul contre tant d'assassins; il en tua quinze; il en blessa trente; & le reste n'osant plus l'attaquer de près, ne put que l'accabler de loin à coups de traits & de pierres. Ne semble-t-il pas que j'aie copié ce fait, en l'attribuant à Romulus, avec la précaution de l'adoucir, pour lui prêter plus de vrai-semblance? & ne pourois-je pas dire que j'ai pû sans excès supposer au Fondateur de Rome autant de force & de courage qu'en fit pa-

roître dans la suite un simple Citoïen. Je ne veux pourtant pas abuser de mes avantages. Je consens encore, malgré cet exemple, qu'on traite de chimerique l'exploit de Romulus ; & je conviens qu'au Théatre, le vrai même n'est bon qu'à titre de vrai-semblable.

Comparaison de la multiplicité & de la simplicité d'incidens.

Il ne s'agit maintenant que d'examiner en général la simplicité & la multiplicité des incidens ; de peser les avantages & les inconveniens de l'un & de l'autre, aussi-bien que le remede qu'il y faut apporter ; de marquer la difference du plaisir qu'elles peuvent faire au Spectateur ; & enfin les ressources qu'elles prouvent dans le Poëte.

L'avantage de la simplicité, c'est de n'avoir besoin que de la plus légere attention du Spectateur. On suit un objet avec d'autant plus de plaisir, qu'on l'embrasse avec moins de peine ; & le cœur entre plus aisement dans la passion, quand l'esprit n'est pas occupé à démêler les circonstances qui la fondent.

L'inconvenient de la simplicité, c'est de ne pas assez exercer l'imagination, toujours avide de nouveaux objets ; & de dégenerer bien-tot en une languissante uniformité. Le

remede à cet inconvenient, c'eſt d'allier la varieté à la ſimplicité, de maniere qu'on multiplie en quelque façon le même objet, en le preſentant ſous diverſes faces.

Au contraire l'avantage de la multiplicité eſt de promener l'eſprit d'objets en objets; de faire renaître ſa curioſité, en la ſatisfaiſant; & d'ajoûter toujours aux émotions du cœur la nouvelle force que leur donne la ſurpriſe. L'inconvenient eſt le danger de la confuſion qui changeroit en étude ce qui ne doit être qu'un divertiſſement, & de ne faire ſur le cœur que des impreſſions legeres, à force d'en vouloir faire de differentes; le remede eſt de diſpoſer les évenemens dans un ordre qui les faſſe naître les uns des autres, & ſurtout de les ſubordonner tellement à un même interêt, qu'ils puiſſent rentrer par-là dans une eſpece de ſimplicité.

Enfin dans l'un & dans l'autre cas l'on ne ſauroit plaire qu'en ſatisfaiſant à la fois à differens beſoins de l'eſprit, ſoit en multipliant par la varieté des aſpects des évenemens trop ſimples, ſoit en uniſſant ſous une même vûë des objets differens.

Ces conditions une fois obſervées, ſi on me demande de laquelle de ces methodes doit réſulter un plus grand plaiſir pour les

Spectateurs, j'avoüe que je panche beaucoup pour la multiplicité d'incidens, par la raiſon que dans un évenement trop ſimple, la varieté ne peut être que fine, & que l'uniformité du fond eſt bien plus frapante que la diverſité des circonſtances : que dans la multiplicité (bien entendu qu'elle ſe raporte toujours à un ſeul interêt) l'eſprit & le cœur ſont émus à tout moment par des tableaux ſenſiblement variez; & qu'ainſi & la curioſité & la paſſion y ſont à la fois & plus ſûrement ſatisfaites.

Berenice, malgré l'abondance la plus délicate de ſentimens, n'a jamais pû faire qu'une impreſſion d'élegie; elle a beſoin d'être un peu oubliée, pour être revuë; & le Cid, malgré ſa multiplicité d'incidens, attache encore, tout répeté qu'il eſt depuis près d'un ſiécle.

Mais auſſi, ſi l'on me demande ce qui prouve le plus de reſſource dans un Auteur, j'avoüe de même que je panche beaucoup pour la ſimplicité. Il faut avoir bien de la force pour ſoûtenir un ſujet trop ſimple par la richeſſe & la beauté des détails.

Berenice eſt un Chef-d'œuvre à cet égard; & il eſt étonnant que M. Racine ait pû faire naître tant de fleurs dans un Champ ſi étroit.

Il faudroit être bien hardi, pour suivre son exemple ; & je ne lui aurois pas conseillé à lui-même de tenter plus d'une fois une entrepriſe ſi difficile. Il vaut mieux prendre ſes avantages d'abord, & emploïer les plus grands efforts d'invention à ſe préparer une matiere abondante, que de s'en fier à des reſſources incertaines, en s'embarquant dans une matiere ſterile.

Quand par l'arrangement de ſa fable, on s'eſt donné pluſieurs objets à peindre, il ne faut qu'une fleur d'eſprit pour chacun : mais quand on veut donner aux choſes plus d'étenduë qu'elles n'en portent naturellement, il eſt bien dangereux qu'on n'ait recours à la ſubtilité ou à l'amplification ; que même avec les plus heureux efforts on ne ſauve pas toujours l'ennui. Eſt-il raiſonnable de ſe donner plus de difficultez à vaincre, qu'il n'y a de ſuccès à eſperer ?

Je remarque ſeulement qu'à proportion de la multiplicité d'incidens, il faut auſſi plus d'adreſſe pour les fonder d'abord ; de maniere que quoi qu'on ne les faſſe pas prévoir, ils ne paroiſſent pourtant, quand ils arrivent, qu'une ſuite naturelle de l'état où l'on ſupoſe d'abord l'action & les perſonages.

Ce début de la Tragedie demande quelques réflexions.

De l'exposition. L'exposition consiste à jetter d'abord les fondemens de la Piece, en exposant les faits de l'avant-Scene qui doivent produire ceux qui vont arriver ; en établissant les interêts & les caracteres des personages qui doivent y avoir part ; & sur tout à déterminer l'esprit & le cœur du côté de l'interêt principal dont on veut les occuper : mais comme la Tragedie est une action, il faut que le Poëte se cache dès le commencement, de maniere qu'on ne s'aperçoive pas qu'il prend ses avantages ; & que c'est lui qui s'arrange, plûtôt que les Acteurs n'agissent.

Beaucoup d'expositions de nos Tragedies ressemblent beaucoup moins à une partie de l'action qu'à ces prologues des anciens, où un Comedien venoit mettre le Spectateur au fait de l'action qu'on alloit lui representer, en lui racontant franchement les avantures passées qui y donnoient lieu, de sorte que le Poëte s'affranchissoit par-là de l'art pénible de mêler, si je puis parler ainsi, les échafaudages avec l'édifice, & de les tourner en ornemens.

Corneille lui-même ne s'est pas fort éle-

vé au-dessus de cet usage dans l'exposition de Rodogune, où, par un Acteur desintereſſé, il fait faire à un autre qui ne l'est pas moins, toute l'Histoire necessaire à l'intelligence de la Tragedie, & qui pis est, une Histoire si longue qu'il a fallu la couper en deux Scenes : on l'interrompt pour laisser parler les deux Princes qui arrivent ; & on la reprend, dès qu'ils sont sortis. Voilà sans doute le plus grand exemple d'une exposition froide. Ne sortons pas du même Auteur, pour trouver aussi le plus parfait modele d'une exposition adroite, qui est elle-même une grande action. C'est celle de la mort de Pompée, où Ptolomée tient conseil sur la conduite qu'il doit tenir après le succès de Pharsale.

C'est ainsi que les plus grands hommes fournissent une instruction complete, aussi-bien par l'exemple des fautes, que par celui de la perfection.

Il y a bien des nuances entre les deux expositions que je viens de citer : mais il faut avoüer que celles de la plûpart de nos Tragedies tiennent beaucoup de la premiere, & qu'on songe rarement à imiter la seconde. Le Poëte se tire ordinairement d'affaire, en faisant faire à un Acteur par un autre, tous les récits dont il a besoin, tantôt avec la

précaution d'instruire un Personage qui n'est pas au fait, tantôt en lui rapelant ce qu'il peut avoir oublié, quelquefois même en lui disant qu'il s'en souvient, comme si c'étoit une raison de le lui redire.

De là deux défauts : celui de la ressemblance & celui de la langueur ; & le Spectateur est tellement habitué à cet usage, qu'il n'est qu'auditeur dans le commencement : il ne compte pas qu'il soit encore tems d'être ému, les regles veulent qu'il attende ; & il abandonne le premier Acte, & quelquefois davantage, aux besoins du Poëte, dans l'esperance qu'il lui ménage par-là de grandes émotions.

Je reviens à dire que toute la Tragedie doit être action, & s'il se peut, la premiere Scene aussi-bien que les autres. Je m'en suis fait un principe ; & selon ma portée, j'y ai toujours été assez fidele. Par exemple, on me permettra de le remarquer ; la premiere Scene de Romulus est une action. C'est le secret d'Hersilie surpris & comme arraché par sa confidente. Les faits dont il falloit instruire le Spectateur n'y sont racontez de la part d'Hersilie, que comme autant de preuves qu'elle n'aime pas Romulus, & de la part de la confidente, que comme des moïens de convaincre

la Princeſſe de la paſſion qu'elle deguiſe. Quand je n'aurois pas eu en vûë de donner par-là les éclairciſſemens neceſſaires à la ſuite, j'aurois toujours fait dire les mêmes choſes par la convenance de l'action particuliere de la Scene. C'eſt par cette methode que le Spectateur eſt d'abord dans l'illuſion ; il n'aperçoit pas le Poëte ſous les perſonages, parce que l'art des préparatifs diſparoît, & qu'il ſe tourne en mouvemens & en paſſion.

Si les Auteurs y veulent penſer, comme j'ai fait, ils manqueront encore moins de reſſource. Le malheur eſt qu'on s'en tient à la marche ordinaire, & que content de faire le mieux qu'il eſt poſſible dans la methode recûë, on ne s'aviſe pas de raiſonner ſur la methode même. C'eſt un bonheur pour moi d'y avoir réflechi, car je ne le compte pas pour un mérite, c'eſt toujours quelque choſe d'étranger à nous qui fait naître nos réflexions ; & rien ne nous en appartient que d'eſſaïer de les mettre à profit.

Puiſque l'expoſition ne ſert qu'à preparer & à former les ſituations, l'ordre veut que nous parlions à preſent de cette partie de la Tragedie. C'eſt de-là que dépend le plus grand effet d'une Piece ; & il y faut d'autant plus d'adreſſe & plus de choix.

Des situations.

Une situation n'eſt autre choſe que l'état des Perſonages d'une Scene à l'égard les uns des autres. En ce premier ſens toutes les Scenes d'une Piece ſont, malgré qu'on en ait, autant de ſituations: mais on n'emploïe ordinairement ce terme que dans un ſens plus reſtraint, & pour exprimer des ſituations ſingulierement intereſſantes. Elles ne peuvent être ſingulieres, que par deux moïens; par celui de la nouveauté, ou par celui de l'importance des interêts. Souvent les Auteurs, ou faute d'invention, ou d'aſſez de délicateſſe pour la gloire, ſe contentent de ſituations déja connües, & à quelques differences près, dont celle des noms eſt quelquefois la plus conſiderable, ils s'aproprient ce que d'autres ont inventé, ſemblables à ces Peintres ſans imagination qui ne font que copier d'après les grands Originaux, les plus beaux airs de tête & les attitudes les mieux choiſies. Ils ne laiſſent pas avec cette reſſource d'uſurper de legers ſuccès, parce que les choſes touchantes font d'abord leur effet: mais à peine les reſſemblances ſont-elles aperçuës, qu'en ceſſant d'eſtimer l'Auteur, on ſe refroidit ſur l'Ouvrage même: car nous ſommes ainſi faits, les idées acceſſoires, quoique étrangeres à la choſe, en augmentent, ou en affoibliſſent le ſentiment.

La nouveauté supposée, qui seroit toujours d'un grand mérite, quand les passions ne seroient pas si vives, il faut encore faire attention à l'importance des interêts. Une situation bien imaginée dans ce genre, est d'un si grand effet, qu'avant que les Personages se parlent, il s'éleve parmi les Spectateurs un murmure d'applaudissemens & une curiosité avide de ce que les Acteurs vont se dire. Je remarquerai, en passant, qu'on ne sçauroit ménager dans une piece plusieurs de ces situations, qu'à la faveur d'un nombre d'incidens qui changent tout à coup la face des choses, & qui mettent ainsi les Personages dans des situations nouvelles & surprenantes. Ce plaisir mérite bien qu'on passe quelque chose à l'Auteur sur les préparations qui lui sont necessaires.

Je ne saurois choisir un exemple plus favorable de tout ce que j'avance ici que celui d'Antiochus dans le cinquiéme Acte de Rodogune. Sur le point de boire dans la coupe nuptiale, il est réduit par ce que lui vient dire Timagene à croire la coupe empoisonnée ou par sa mere ou par sa maîtresse qui sont presentes : le respect & la nature l'empêchent d'arrêter ses soupçons sur sa mere : la tendresse & l'opinion qu'il a conçuë

de Rodogune ne lui permettent pas non plus de l'imaginer criminelle; & il aime mieux s'exposer à la mort que de faire cette injure à l'une ou à l'autre : mais pendant toute la Scene quelle est l'attention du Spectateur aux divers mouvemens du fils, de la mere & de la Princesse! n'est-on pas déchiré avec Antiochus, troublé & allarmé avec Rodogone, surpris avec Cleopatre, mais inquiet, pour les autres, du succès de ses artifices & de sa rage? on ne devine point leurs discours; &, dès qu'ils parlent, on sent qu'ils ne peuvent dire que ce qu'ils se disent; & ce qu'il y a de plus rare, c'est que la surprise se soutient & se renouvelle même à chaque partie de la Scene.

Voilà sans doute la situation la plus merveilleuse du Théatre : mais que faut-il passer à l'Auteur, & que lui en a-t-il couté pour l'amener? il a fallu que Cleopatre proposât à ses deux fils d'assassiner Rodogune dont elle doit du moins les soupçonner amoureux, ce qui ne s'accorde pas trop bien avec la prudence qu'on lui donne d'ailleurs. Il a fallu qu'à son tour Rodogune, malgré son caractere, proposât aux deux Princes d'assassiner Cleopatre, ce que Corneille n'a pû justifier en partie que par une subtilité de raisonne-

ment, dont lui seul étoit capable : mais ce n'est pas assez ; il a fallu que Timagene se rencontrât à propos dans le bois où Seleucus expire, & que ce Prince n'eût de vie précisément que pour dire les Vers énigmatiques qui font tomber un soupçon égal sur Cleopatre & sur Rodogune ; & que la voix lui manquât, quand il alloit prononcer le mot de l'énigme :

Une main qui nous fut bien chere
Vange ainsi le refus d'un coup trop inhumain :
Regnez ; & surtout, mon cher frere,
Gardez-vous de la même main.
C'est....

Voilà des préparatifs bien forcez : mais la situation est si belle, qu'on les a oubliez volontiers à ce prix ; & Corneille même s'en savoit si bon gré que, malgré de si grands défauts, il a toujours crû Rodogune la plus belle de ses Tragedies.

Au reste une situation singuliere est quelquefois un piege pour l'Auteur : car plus elle fait naître par elle-même de curiosité & d'interêts, & plus il court risque de ne la pas soûtenir assez, par la maniere de la traiter. C'est comme le titre d'une Piece qui promet beaucoup, il est dangereux qu'elle ne réponde pas à l'attente du public, qui se fait quelque-

fois des idées vagues de grandeur ou de pathétique auſquelles le ſujet ne permet pas d'atteindre ; & il ne s'agit pas d'examiner s'il a eu raiſon de ſe tant promettre, il faut lui tenir ce qu'il s'eſt promis ; &, juſtement ou non, c'eſt à l'Auteur qu'il s'en prendra de s'être mécompté.

Des Reconnoiſſances.

Entre les ſituations, celles qui peuvent réuſſir à moins de nouveauté, & même de merite, de la part de l'Auteur, ce ſont les reconnoiſſances ; je n'entens pas les reconnoiſſances de ſimple vûë qui n'ont qu'un moment, & qui retombent auſſi-tôt dans le cours des Scenes ordinaires ; celles-là ſont dangereuſes, parce que la premiere ſurpriſe ne ſe ſoutenant pas, on paſſe trop vîte d'un grand mouvement à un moindre qui, dès-là, eſt languiſſant ; j'entens les reconnoiſſances d'éclairciſſement ; où deux perſonnes cheres qui ne ſe ſont point encore vûës, ou qui ſeparées depuis long-tems, ſe croïent mortes, ou du moins fort éloignées l'une de l'autre, s'émeuvent peu à peu par les queſtions qu'elles ſe font, & les détails qu'elles ſe racontent ; & viennent enfin, ſur une circonſtance déciſive, à ſe reconnoître tout à coup. *Ah ma mere ! ah mon fils ! ah mon frere !*

frere! ah ma sœur! ces exclamations seules sont presque sures de nos larmes; & sans s'embarasser si la reconnoissance ressemble à d'autres, ni même si elle est filée avec assez de justesse, on se laisse entraîner à l'émotion des Personages; car plus ils sont émus, moins ils laissent de liberté pour réflechir s'ils ont raison de l'être.

Que les Philosophes ne nous chicannent point sur les pressentimens, sur les instincts que nous emploïons en ces rencontres! qu'ils ne trouvent pas à redire, par exemple, qu'un pere, à la presence d'un fils inconnu, sente une émotion secrete qui devance l'éclaircissement! ils nous démontreront sans doute que ces instincts ne sont pas de la nature, & que c'est le préjugé seul qui les a imaginez: mais laissons-les démontrer ce qu'il leur plaira; allons à nôtre but, & profitons des préjugez du public, pour son propre plaisir. Ce qu'il croit naturel a sur lui les droits de la nature, & fera les mêmes impressions. Il faut avoüer que ces instincts ont quelque chose de flateur pour les hommes; & c'est par ce côté-là qu'ils y tiennent. Nous sommes bien-aises de penser que nos proches sont liez à nous par des nœuds aussi étroits; c'est un apui de plus pour nôtre foiblesse: mais, soit cette raison, soit quelqu'autre, il nous

ſuffit de pouvoir compter par-là ſur l'attendriſſement des Spectateurs, pour n'en pas negliger l'avantage.

Je n'ai qu'un avis à donner ſur les reconnoiſſances : c'eſt qu'il ne faut pas, quand on a porté l'émotion de la Scene au plus haut dégré, & que la reconnoiſſance eſt conſommée, la laiſſer dégenerer en longs diſcours ſur l'état preſent des choſes, à moins qu'ils ne puſſent être auſſi pathétiques, ce qui ne ſauroit gueres arriver.

Il y a trois reconnoiſſances dans Penelope, qui toutes ont le défaut que je conſeille d'éviter. Quand Eumée a reconnu ſon maître, ils raiſonnent enſemble ſur les meſures qu'ils ont à prendre. Quand Uliſſe a reconnu ſon fils, ils en font de même ; & quand Penelope a reconnu Uliſſe, ce ne ſont plus entr'eux que plaintes languiſſantes, en comparaiſon d'un ſi beau moment. Il falloit, ce me ſemble, couper ces trois Scenes, après l'inſtant des reconnoiſſances, & faire ſurvenir quelqu'Acteur qui établît une Scene nouvelle, où le reſte pût trouver ſa place.

On me dira peut-être que ce ſeroit la même choſe, puiſque ainſi le moins intereſſant ſuivroit d'auſſi près le plus intereſſant : mais qu'on y prenne garde ; il y a une grande dif-

ference. Quand le Spectateur se promet d'une Scene un certain genre de plaisir, il le veut pur & sans mélange; au lieu que, s'il survient quelqu'un, il sent bien qu'il doit s'agir d'autre chose. Son imagination n'est plus montée au même objet; & sans qu'il y reflechisse, il a l'équité de n'exiger pas un plaisir aussi vif que celui de la situation précedente: en un mot, il ne faut pas que les larmes qu'une Scene fait couler, se séchent dans la Scene même: mais on n'est pas obligé d'en exciter encore dans la Scene suivante.

J'ajoûte encore que les situations tirent leur force & leur beauté singuliere du caractere des Personages qui y ont part; & cette raison suffit pour engager les Auteurs à ne rien negliger pour l'invention des caracteres, puisqu'ils doivent influer sur tout le reste.

Les caracteres ne sont que l'assemblage des qualitez, des passions & des humeurs qu'on réunit dans un même Personage. Sans parler davantage de la nouveauté que j'exige partout, du moins à quelque dégré, sans quoi ce ne seroit pas la peine d'écrire, les caracteres doivent être naturels, interessans & soutenus. Des caracteres.

Des caractères naturels.

Ils doivent être naturels : ce principe donne l'exclusion aux sentimens trop bizares dont les Spectateurs ne sentiroient pas la semence en eux-mêmes, & dont ils n'auroient aucune experience d'ailleurs. On veut reconnoître l'homme par tout. Le moïen de s'attacher à des portraits chimeriques qui ne ressembleroient à rien de ce qu'on connoît ; ce n'est pas que dans la nature la varieté des sentimens ne soit prodigieuse, & que les plus extraordinaires ne puissent tomber absolument dans quelque tête ; mais ces singularitez trop grandes sont des exceptions, précieuses à la verité pour l'Histoire, mais que la Tragedie ne peut jamais admettre, parce que ne s'attirant pas de creance, elles ne sauroient faire le plaisir propre du Théatre qui est celui de l'imitation.

C'est sur tout ce défaut qui caracterise la Tragedie de Pertharite dont le mauvais succès fit renoncer Corneille au Théatre, jusqu'à ce que les bienfaits & les sollicitations du Surintendant des Finances eussent ranimé son genie. Il attribuë la chûte de sa Piece à l'amour conjugal qui dès-lors, dit-il, n'étoit plus de mode en France : mais je crois qu'il s'en dissimule exprès la véritable cause & qu'il l'eût trouvée, s'il l'eût voulu, dans

la bizarrerie des caracteres & des sentimens.

Rodelinde qui se croit veuve de Perthari-te, est aimée de Grimoald qui vient d'envahir le trône de son époux : elle resiste constamment aux offres que lui fait l'usurpateur d'assurer le trône à son fils, si elle veut se résoudre à l'épouser ; mais enfin, qui le pourroit croire, elle y consent aux conditions qu'il immole lui-même ce fils, au lieu de le couronner, & que par ce meurtre il se rende l'horreur de ses nouveaux sujets dont il étoit devenu l'amour. C'est cette gloire de Grimoald qu'elle ne sauroit souffrir ; & elle brûle de s'en vanger, en la lui faisant perdre : elle consent donc à ce prix d'épouser le prétendu tiran ; & elle jure même de lui tenir sa parole, contente de se déshonorer, pourvû qu'elle le déshonore. Y eut-il jamais un sentiment si bizare ? peut-être n'appartient-il qu'à un grand genie de s'égarer à ce point ; un genie mediocre est trop timide pour aller jusques-là.

Mathan dans Athalie est un scelerat ambitieux qui, pour se vanger de n'avoir pû obtenir la dignité de grand Prêtre, deserte le culte du Dieu, qu'il croit encore, pour une Idole dont il connoît la vanité. Il n'a gagné la faveur d'Athalie que par les flateries les

plus baſſes & les plus noires impoſtures. L'honneur, la verité, le ſang des malheureux, rien ne lui a été ſacré auprès de ſon ambition; & tremblant encore au ſouvenir du Dieu qu'il blaſphême, il voudroit, en renverſant ſon Temple, & à force d'attentats, ſe délivrer, s'il étoit poſſible, de ſes remords.

Ce caractere, tout odieux, tout exceſſif qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être naturel; & il n'y a que trop d'ambitieux qui lui reſſemblent: mais ce qui n'eſt plus dans la nature, c'eſt qu'il ſe peigne lui-même à ſon confident ſous d'auſſi noires couleurs. On ne croira jamais qu'un homme ſi ſuperbe s'aviliſſe à ce point, & ſans neceſſité, aux yeux d'un autre homme; & quand l'Hiſtoire fourniroit quelque exemple d'une pareille conduite, il ne ſuffiroit pas, pour la juſtifier au Théatre, où l'on veut voir des hommes, & non pas des monſtres.

Un autre défaut contre le naturel des caracteres, ce ſeroit d'allier des ſentimens qui ſe contrediſent; par exemple, de la ſenſibilité & de la dureté. On a ſouvent joüé le Perſonage d'Horace de maniere à lui attirer ce reproche. Ce Romain aime tendrement Curiace, le frere de ſa femme, & qui

eſt près d'épouſer ſa ſœur : mais dès qu'il aprend qu'Albe a nommé cet ami, pour combattre pour elle, tandis que Rome le choiſit lui-même, pour défendre ſes interêts, il ſe dépoüille tout-à-coup de tout ſentiment, & va juſqu'à s'enorgueillir de ſa ferocité.

Albe vous a nommé ; je ne vous connois plus.

Si l'on prend ce Vers dans la préciſion rigoureuſe des termes, comme pluſieurs Acteurs l'ont pris, Curiace a raiſon de s'écrier :

Je rends graces au Ciel de n'être pas Romain,
Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

Car l'humanité ne comporte pas ce paſſage rapide d'une amitié véritable à une pleine indifference ; & l'ame la plus forte ne ſe commande pas avec tant d'autorité. M. le Baron a remis le Perſonage dans le naturel, en prononçant avec un reſte d'attendriſſement :

Albe vous a nommé ; je ne vous connois plus.

De ſorte que cela ſignifie ſeulement ; je ne veux plus vous connoître ; je combattrai, comme ſi je ne vous connoiſſois pas. Cette fineſſe eſt ſans doute d'un excellent Acteur ; & nôtre Roſcius m'a dit que Corneil-

le autrefois en avoit été surpris, & l'en avoit felicité ; je doute pourtant encore qu'elle soit dans l'esprit du Poëte, car alors Horace ne seroit plus si different de Curiace ; & il se pourroit bien faire que Corneille auroit eu en vûë un contraste plus sensible, aux dépens d'un peu de naturel : ce qui me le feroit croire, c'est l'étonnement qu'il donne à Curiace de cette fermeté inconnuë aux hommes ; par-là il avertit de l'exception, & il y accoûtume en quelque sorte le Spectateur qui, content de voir dans un des Heros jusqu'où peut aller la vertu qu'il connoît, est réduit à admirer dans l'autre, sur le pied de prodige, un effort de vertu qu'il ne connoît pas.

Quant à ce qui me regarde ; le reproche que les Critiques m'ont fait avec le plus de confiance, c'est la contradiction du caractere de Romulus ; je ne crois pas cependant qu'on me pût faire un reproche moins raisonable. Ils prétendent que Romulus, violent comme je l'établis, ne pouvoit pas perdre une année entiere à tâcher de gagner Herfilie, tandis que ses soldats s'étoient rendus heureux par la force : mais il y a de la grossiereté, ce me semble, à confondre ainsi ce Prince avec ses soldats. Ce n'étoient que des bri-

gans & des esclaves fugitifs qu'il avoit rassemblez, pour se faire un peuple : il lui falloit à lui de grandes qualitez, pour les assujettir à des loix, & les discipliner, comme il l'avoit fait : en un mot ce pouvoit être un Héros, & c'étoient des brigans : on n'en sauroit exiger la même conduite.

Quand les Romains sur le refus que leurs voisins leur firent de s'allier avec eux, entreprirent d'enlever les Sabines, ce ne fut que par la necessité de se donner des successeurs ; & nulle autre passion ne s'en mêlant, l'enlevement même fut le mariage : de gré ou de force les Sabines devinrent Romaines. Ce ne sont pas les mêmes circonstances pour Romulus.

Il se trouve parmi les Sabines la fille d'un Roi que j'ai droit de supoſer la plus belle Princesse du monde, & la plus propre à s'attirer du respect. Est-il contre la nature & contre l'âge de Romulus qu'il conçoive de l'amour pour elle ? & dans ce cas comment se conduira-t-il ? fera-t-il à la Princesse la violence la plus brutale, pour assouvir sa passion ? ou fera-t-il ses efforts, pour s'en faire aimer ? il n'y a pas de milieu. Concevra-t-on, à moins de vouloir faire un monstre de Romulus, qu'il pût hesiter entre

ces deux partis? Il la fait demander à son pere, en la retenant toujours captive, qui est le seul acte de violence qui fût supportable. On ne pourroit donc lui reprocher que les larmes : mais n'est-ce pas l'effet le plus naturel d'un désir violent retenu par des égards necessaires ? Remarquez d'ailleurs que ces larmes sont avant la Piéce ; que cette année d'attente, dont on veut lui faire une foiblesse, a été remplie par des guerres où il n'a songé qu'à mériter Hersilie à force d'exploits & de triomphes ; qu'enfin je le fais débuter par la violence, puisqu'il menace la Princesse de l'épouser malgré elle, & que jusqu'au bout, il demeure inflexible dans ce dessein. La mépriſe des Censeurs est de diviſer le caractere, & de ne faire attention qu'à la violence de Romulus, sans songer à l'amour qui doit la temperer : mais le caractere même consiſte préciſément dans cet assemblage : il faut que l'un marche toujours avec l'autre, & que les effets s'en concilient continuement. La violence demandoit que, malgré toutes sortes de droits, Romulus retînt Hersilie captive, & qu'il ne s'exposât jamais à la perdre par quelque égard que ce fût : mais l'amour demandoit aussi qu'il s'excusât toujours de sa violence, &

qu'il ne negligeât rien, pour se la faire pardonner : ce sont ces deux convenances, que j'ai toujours eu en vûë ; & je me flate de les avoir observées avec assez de succès.

Seconde condition des caracteres : ils doivent être interessans ; & ils ne peuvent l'être que de trois manieres, ou par la vertu parfaite & sans mélange, ou par des qualitez imposantes auxquelles le préjugé attache une idée de grandeur & de vertu ; ou par un assemblage de vertus & de foiblesses reconnuës pour telles. Caracteres interessans.

Les caracteres absolument vertueux sont rares, parce qu'ils ne sont pas susceptibles de varieté : car la vertu est une, & sa marche est uniforme : elle prendra toujours les mêmes partis dans les mêmes circonstances : elle commande également à toutes les passions ; & qui voudroit la peindre dans tous ses Héros à son plus haut degré, changeroit bien de noms & d'évenemens, mais il ne changeroit pas de Personages.

L'homme le plus vertueux que j'aïe vû dans nos Tragedies, en exceptant les hommes animez du zele de la Religion, c'est Regulus. Il prend toujours, sans balancer, le parti les plus héroïque, quoi qu'il lui en puisse

coûter ; & à cette fermeté vertueuſe il ajoûte une modeſtie preſque ignorée au Théatre. La plûpart de nos Héros s'exagerent leur propre importance ; ils ſont toujours leurs premiers panegiriſtes ; & il ſemble qu'ils ne faſſent rien de grand que pour le dire. Regulus eſt un autre homme. Pradon lui a donné le caractere de la vertu, la ſimplicité ; & tout mediocre qu'eſt cet Auteur, tout mépriſé même qu'il eſt par bien des endroits, ſon Héros a réuſſi comme une eſpece de nouveauté. Il eſt vrai que ces caracteres ſi parfaits ne ſont pas ſouvent les plus agreables ; ils nous repréſentent des ames d'un ordre ſuperieur qui nous reſſemblent trop peu, pour nous émouvoir ; & comme ils triomphent trop promptement de leurs paſſions, ils ne nous laiſſent pas aſſez de tems pour les ſentir.

J'ai dit qu'on intereſſoit encore par des qualitez qui, quoique déraiſonnables, font ſur les eſprits une impreſſion de grandeur & de vertu ; & tels ſont dans ma Tragedie les caracteres de Tatius & de Romulus. Romulus pouſſe la valeur juſqu'à la temerité, & la confiance en ſes propres forces juſqu'au fanatiſme. (qu'on me permette ce terme pour exprimer l'excès de la confiance) Les Critiques ont affecté de prendre ce fanatiſme pour fan-

faronade : mais ils se trompent beaucoup. Le fanfaron dit plus qu'il n'a fait, ou qu'il n'entreprendroit de faire, au lieu que le fanatique croit pouvoir encore plus qu'il ne dit: l'un proprement songe à se faire valoir, l'autre se fait valoir sans y penser; ainsi Cesar entre les mains des Corsaires qui pouvoient disposer de sa vie, ose encore se croire maître de la leur; ainsi Alexandre abandonne avec mépris ses soldats lassez de la guerre, & croit avec les estropiez qui lui restent, pouvoir achever ses conquêtes : s'ils le pensoient, rien n'étoit plus déraisonnable ; & c'est pourtant parce qu'ils le pensoient, qu'ils intimidoient,ou regagnoient les esprits. S'ils avoient tenu de pareils discours par prudence, ils ne les auroient pas tenus de cet air & de ce ton qui subjugue l'imagination des hommes ; & c'étoit l'yvresse de la confiance qui mettoit dans toute leur personne cette chaleur necessaire au succès.

Voilà ce que je me suis proposé dans le caractere de Romulus. Je n'ai pas prétendu le faire raisonnable, je n'ai prétendu que le rendre imposant par cette sorte de présomption dont je me moquerai volontiers en Philosophe, mais que je crois d'une grande ressource comme Poëte : ajoûtez que cette pré-

ſomption n'eſt pas ſans prétexte : les eſpérances de Romulus ſont apuïées ſur des oracles : il ſe croit lui-même fils de Mars ; & le feu de la jeuneſſe, auſſi-bien que le ſentiment de ſa propre valeur, augmente encore ſa credulité.

Je fus témoin moi-même à la premiere repréſentation du grand interêt qu'on prit à ce Perſonage. J'avois voulu entendre ma Piece, ſans paroître ; & j'étois placé de maniere que je ne pus diſcerner juſqu'à la fin du cinquiéme Acte ſi les murmures de l'aſſemblée étoient favorables ou contraires : mais quand Tatius vient dire à ſa fille que Romulus vit encore, il partit tout-à-coup un battement de mains général qui m'aſſura ſans équivoque de la joïe du Spectateur ; & ce ne fut pas tout. Quand quelques inſtans après, Romulus parut lui-même, il partit un nouveau battement de mains qui marquoit la crainte qu'on avoit eu que Tatius ne ſe fût trompé, & le plaiſir de ne pouvoir plus douter de la vie de Romulus. Je ne doutai plus moi-même du ſuccès de la Piece ; & j'en concluds alors, comme je le crois toûjours, que ce Héros n'eût point été ſi intereſſant, ſi je l'avois fait plus ſage.

Tatius même que quelques perſonnes trou-

vent plus grand que Romulus, n'a non plus, ſi l'on y prend garde, qu'une grandeur de préjugé. Que devoit-il faire dans les circonſtances où il ſe trouve? il eſt vaincu par le Prince qui tient ſa fille captive; mais en même-tems il eſt traité par le vainqueur avec tout le reſpect poſſible : Ce vainqueur même le ſupplie à genoux de vouloir bien lui accorder la Princeſſe, & de former déſormais une ferme alliance entre les deux peuples. La raiſon ne demandoit-elle pas qu'il cedât à la neceſſité, & qu'il ne deſeſperât pas un homme maître de ſa vie & de l'honneur même de ſa fille? oüi ſans doute cela eût été plus raiſonnable : mais ſon inflexibilité a l'air plus grand. On admire qu'il ne plie pas, ſans ſonger qu'il devroit plier. Avoüons-le à nôtre honte, la vertu meſurée ne nous paſſionne gueres. Nous voulons des excès; & les excès ſont des vices.

Enfin on rend encore un caractere intereſſant par le mélange des vertus & des foibleſſes reconnuës pour telles : je crois même que c'eſt la voïe la plus ſure. On admire moins, mais on eſt plus touché. Les malheurs de nos proches ont plus de droit à nôtre compaſſion que ceux des étrangers. Eh ne peut-on pas dire que ceux en qui nous voïons nos

foibleſſes, nous ſont plus proches que les autres ! je dis plus. Nôtre amour propre eſt flaté, ſans qu'il y penſe, de reconnoître nos défauts unis à de grandes qualitez: ils acquierent par-là un éclat qui nous en conſole ; & loin de nous humilier de nos foibleſſes qu'on imite, nous nous aſſocions avec complaiſance aux vertus qu'on y mêle & que nous n'avons pas.

Nouvel avantage de ces caracteres mêlez : c'eſt le trouble continuel où ils nous entretiennent. Ce n'eſt qu'un long combat de paſſions & de vertus, où tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, ils nous communiquent autant de divers mouvemens ; & c'eſt cette agitation, ce ſont ces ſecouſſes de l'ame qui font préciſement le plaiſir de la Tragedie : ainſi Pirrhus dans Andromaque nous attache-t-il par la violence de ſes paſſions : ſes menaces, ſes prieres, ſon dépit, les illuſions qu'il ſe fait, tout nous attendrit, tout nous émeut ; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que toutes ſes foibleſſes prennent un air de grandeur par la fermeté qu'il témoigne, en bravant toute la Grece, prête à s'armer contre lui : ſes injuſtices diſparoiſſent à la vûë de ſon courage.

A l'égard des caracteres soûtenus, je ne ferai qu'une seule réflexion. On sait bien en général qu'ils ne doivent pas se démentir ; qu'un homme vaillant ne sauroit faire une action de poltronerie, ni un homme sage, une démarche imprudente : mais on ne sait pas de même qu'il faut que toutes les actions d'un Personage répondent au total du caractere ; & qu'il ne suffit pas, pour en justifier une action particuliere, qu'elle soit conforme à une de ses qualitez, si le reste du caractere s'y oppose. On veut excuser tous les jours certaines folies des amans de Théatre par la nature de l'amour : on auroit raison, à ne regarder que cette passion en elle-même ; mais comme elle est unie dans les Personages à d'autres qualitez & à d'autres humeurs habituelles, elle y doit produire des effets differents. L'amour ne raisonnera pas dans le scelerat comme dans le vertueux : il ne fera pas prendre le même parti au vaillant, qu'au timide ; & ainsi du reste. Caracteres soutenus.

Berenice, par exemple, cherche la cause de l'embaras de Titus aux reproches qu'elle vient de lui faire. Titus lui a protesté qu'il l'aime plus que jamais ; & que l'absence ni le tems ne lui sauroient ravir son cœur, ce qui est bien éloigné de la moindre jalousie ; cependant il ajoûte, en s'interrompant, que

Rome.... l'Empire.... & il ſort pour ne point achever ce qui n'eſt déja que trop intelligible. Malgré tout cela, Berenice ne s'arrête pas à la ſeule raiſon qui la doit fraper : que Titus craint de bleſſer les Romains, en épouſant une Reine. Elle va s'imaginer follement que Titus eſt jaloux d'Antiochus qu'elle a vû le matin, & qui lui a déclaré ſon amour : mais toute amoureuſe qu'elle eſt, une pareille idée peut-elle jamais tomber dans la tête d'une perſonne ſage comme on nous la donne ? Antiochus eſt le plus cher ami de Titus, lié depuis pluſieurs années avec elle par cette amitié même, l'unique confident de leur paſſion, & par conſequent les voïant tous les jours l'un & l'autre. Dans ces circonſtances quelle bizarrerie de penſer que Titus puiſſe en être jaloux ? Et qu'on ne diſe pas que c'eſt la déclaration d'amour qui l'inquiete; elle eſt bien ſure que Titus n'en ſait rien, ni par Antiochus, ni par elle : mais l'amour, dit-on, n'eſt-il pas capable de toutes ces extravagances ? oüi dans des têtes déja renverſées, mais non pas dans celles qu'on nous donne pour raiſonnables. Racine n'a pas pris ce mouvement du caractere du Perſonage, il ne ſe l'eſt permis que dans la neceſſité d'allonger un ſujet trop court.

Ce n'eſt point par oubli que je n'ai pas encore parlé des caracteres odieux. J'ai crû les devoir traiter à part, pour éviter la confuſion. Des caracteres odieux.

Il y en a de deux ſortes : les uns totalement odieux, & les autres qui ne le ſont qu'en partie. On ne doit emploïer les premiers que rarement, & ne leur laiſſer que peu de place dans la Piece ; car tout neceſſaires qu'ils ſont, pour augmenter le péril des Perſonages intereſſans, & par là l'émotion des Spectateurs, ils cauſent toujours un ſentiment deſagreable d'indignation & d'horreur que l'art doit épargner le plus qu'il eſt poſſible.

Narciſſe dans Britannicus eſt ſans doute une excellente peinture d'un flateur & d'un traître : mais les vices imitez à ce point choquent plus que l'imitation ne fait de plaiſir. On ne voit point ce Narciſſe, on ne l'entend point ſans peine ; & peut-être eut-il beaucoup de part au malheureux ſuccès qu'eut d'abord Britannicus. Il finit le ſecond Acte par quatre Vers qui font toujours naître dans l'aſſemblée un murmure d'horreur ; & le Comedien même qui joüe ce rôle, les retranche quelquefois, pour s'épargner une honte où il s'imagine avoir part ; tant il eſt vrai que l'imitation ne ſuffit pas, pour plaire ; & qu'il

importe autant de bien choisir les objets, que de les bien peindre.

Au contraire les caracteres qui ne sont odieux qu'en partie, peuvent quelquefois dominer avec succès dans une Piece. Par exemple, Cleopatre dans la Tragedie de Rodogune, & Medée dans celle qui porte son nom.

Cleopatre accoutumée au trône, ne sauroit se résoudre à en descendre; elle trouve de la bassesse à devenir la sujette de son fils; & elle consent à tout perdre, plûtôt qu'à se désaisir de l'autorité. Le préjugé prendra toujours cette ambition intrepide pour le témoignage d'une ame forte; & c'est ce motif, prétendu grand, qui sauve du mépris, si ce n'est de la haine, tous les crimes de Cleopatre.

Pour Medée, elle est infiniment malheureuse. L'ingrat pour qui elle a tout abandonné, la trahit & la répudie: ses malheurs, & les torts qu'on a avec elle, servent en quelque sorte d'excuse à ses crimes qui, quoi qu'elle entreprenne pour sa vengeance, inspirent moins d'indignation que d'épouvante.

Si on concluoit de tout ce que je viens de dire que les Tragedies ne peuvent donc pas être d'un grand fruit pour les mœurs, la

ſincerité m'obligeroit d'en demeurer d'accord. Nous ne nous propoſons pas d'ordinaire d'éclairer l'eſprit ſur le vice & la vertu, en les peignant de leurs vraïes couleurs ; nous ne ſongeons qu'à émouvoir les paſſions par le mélange de l'un & de l'autre. Nous mettons ſouvent les préjugez à la place des vertus. Dans les Perſonages intereſſans, nous faiſons preſque aimer les foibleſſes par l'éclat des vertus que nous y joignons. Dans les Perſonages odieux, nous affoibliſſons l'horreur du crime par de grands motifs qui les relevent ou de grands malheurs qui les excuſent. Tout cela ne va que bien indirectement à l'inſtruction ; & c'eſt ce qui a fait dire à une Dame illuſtre, dans les avis qu'elle donne à ſa fille, qu'on reçoit au Théatre de grandes leçons de vertu, & qu'on en remporte l'impreſſion du vice. Mad. la Marquiſe de Lambert.

Ce n'eſt pas que du moins dans nos dénoûmens, nous n'aïons de grands égards à la morale. Nous prenons garde que ceux de nos Perſonages qui periſſent, l'aïent merité par quelqu'endroit, & que le remords ſoit la punition de quelques foibleſſes, quand ce n'eſt pas un Acte héroïque de vertu, capable d'enlever l'admiration, & qui fait déſi-

rer de leur reſſembler, au prix même qu'il leur en coûte.

Quand nous faiſons triompher le crime, nous laiſſons les coupables dans un état de trouble & de remords qui leur tient lieu de ſuplice, & qui les fait trouver plus malheureux que ceux mêmes qu'ils opriment. Nous ne réuſſirions pas, ſi dans ce dernier état de nos Perſonages, nous bleſſions une juſtice naturelle, & toujours preſente à tous les eſprits. Je pourrois emploïer pour nôtre Apologie, le ſoin que nous avons de nous y conformer : mais, à parler de bonne foi, ce n'eſt pas aſſez. Cet homage paſſager que nous rendons à la raiſon, ne détruit pas l'effet des paſſions que nous avons flatées dans tout le cours de la Tragedie. Nous inſtruiſons un moment, mais nous avons long-tems ſéduit. Le remede eſt trop foible & vient trop tard.

Des actions d'apareil & de ſpectacle.

Je deſirerois au reſte qu'avec toutes ces attentions, on tendît encore à donner à la Tragedie une beauté qui ſemble être de ſon eſſence, & que pourtant elle n'a gueres parmi nous ; je veux dire ces actions frapantes qui demandent de l'apareil & du ſpectacle. La pluſpart de nos Pieces ne ſont que des dialogues & des récits ; & ce qu'il y a de ſurpre-

nant, c'eſt que l'action même qui a frapé l'Auteur, & qui l'a déterminé à choiſir ſon ſujet, ſe paſſe preſque toujours derriere le Théatre. Les Anglois ont un goût tout oppoſé. On dit qu'ils le portent à l'excès, cela pourroit bien être : car il y a ſans doute des actions qui ne ſeroient pas bonnes à mettre ſous les yeux, ſoit par la difficulté de l'execution pour les rendre vraïes, ſoit par l'horreur des objets repréſentez. Par le premier défaut, les actions les plus ſérieuſes deviennent pueriles & comiques ; par le ſecond elles ſont odieuſes & ne feroient qu'accoutumer les cœurs à la cruauté. Mais, en ſupoſant une fois ces défauts évitez, combien d'actions importantes que le Spectateur voudroit voir, & qu'on lui dérobe, ſous prétexte de regle, pour ne les remplacer que par des récits inſipides, en comparaiſon des actions mêmes : car il faut le dire en paſſant, ces récits ſont ſujets à bien des inconveniens. Tantôt pour ſupléer à la preſence des objets, ils ſont trop enflez & trop Poëtiques ; & il ſemble alors que le Poëte ſe ſoit réſervé ce morceau de parade, & qu'il prenne la place de celui qui raconte : tantôt ils ſont trop circonſtanciez & trop exacts par raport à la paſſion de celui qui écoute, & qui ne s'intereſſe

qu'à ce qui le regarde. Quelquefois, pour ſe réduire à l'important, on ne leur donne pas l'étenduë que demanderoit la curioſité du Spectateur. Mettez les actions à la place des récits, la ſeule préſence des Perſonages va faire plus d'impreſſion que le récit le plus ſoigné n'en pourroit faire. Horace l'a dit, & c'eſt une maxime devenuë triviale, que les eſprits ſont plus vivement frapez par les yeux que par les oreilles. On diroit ſur nôtre uſage, que nous avons une maxime contraire, puiſque nous reculons des yeux les actions les plus frapantes, pour ne leur en laiſſer que les préparatifs, & que nous nous en fions, pour ainſi dire, aux oreilles, quand il s'agit de porter les grands coups.

J'ai emploïé dans Romulus un de ces ſpectacles qui, ſelon moi, ſieroient ſi bien à la Tragedie. Il ne m'en coûte pas même l'unité de lieu, puiſque par une ſuite de ſon caractere imperieux, Romulus apelle le grand Prêtre, & fait placer l'Autel dans ſon Palais. Tatius & Romulus, en preſence des Sabins & des Romains, jurent ſur cet Autel les conditions de leur combat dont ils font un acte de Religion; & quand après avoir rendu le grand Prêtre dépoſitaire de leurs ſermens, ils ſont prêts à partir, pour vuider leur que-

relle, Herſilie vient les arrêter; & par l'aveu de ſon amour, qu'elle oſe faire à la face des peuples, elle déſarme ſon pere & ſon amant. Pouvois-je me promettre d'un récit quel qu'il eût été, l'effet que produit cette action. Pouvois-je y remplacer les ſentimens & les circonſtances qu'elle renferme, & ſupléer par l'énergie des Vers à cet apareil impoſant & pathétique qui frape les yeux ?

Qu'il me ſoit permis par occaſion, & en parlant toujours de ces actions de ſpectacle, de me juſtifier d'une faute qu'on m'a reprochée. Herſilie accorde les deux Rois; & Tatius conſent qu'elle épouſe Romulus à cet Autel même où ils viennent de conſacrer leur duel : mais le grand Prêtre s'y oppoſe, en menaçant des derniers malheurs Rome & Romulus, s'il s'obſtine à un himen que les Dieux reprouvent. Romulus ſe mocque de ces vains préſages : mais Herſilie s'en épouvante par une tendreſſe délicate pour ſon amant; & elle renonce à un himen qui expoſeroit ſa vie. C'eſt par cette réſolution qu'elle continuë l'action qui étoit prête à finir : on prétend au contraire qu'elle eſt finie, & que la réſiſtance de Murena en commence une autre : mais en verité cela eſt-il raiſonnable ? Proculus n'a-t-il pas annoncé dès le

premier Acte que Murena, conjuré comme lui contre Romulus, devoit s'opposer fortement à cet himen ? Comment peut-on croire une action finie, quand l'obstacle annoncé est present ? & n'auroit-ce pas été une véritable faute, de rendre Murena le ministre paisible de ce mariage, malgré la resistance que j'avois averti d'en attendre ?

Je ne connois gueres que deux de ces grands tableaux dans nos Tragedies ; l'un dans le dernier Acte de Rodogune, & l'autre dans les deux derniers Actes d'Athalie. Dans Rodogune n'est-ce pas quelque chose de bien imposant que cette cérémonie nuptiale faite à la vûë des peuples que Cleopatre prend à témoin ? cette coupe suspecte qui fait naître tant de divers mouvemens dans les Personages, & qui, passant d'une main à l'autre, cause de si grandes révolutions, est seule, un spectacle considerable ; & la presence des peuples le rend encore plus interessant.

Dans Athalie, tout l'apareil du couronnement de Joas, le bandeau roïal, le glaive de David, le Livre de la Loi, le grand Prêtre aux pieds du jeune Prince, la surprise & la joïe des Lévites, en le reconnoissant, les sermens réciproques des sujets & du Roi, enfin Joas sur son trône presenté tout à coup à Atha-

lie qui reconnoît la nourice, & trouve encore la place du couteau ; tous ces objets frapent bien autrement que les plus beaux Vers ; & c'eſt alors qu'on peut dire que le Spectateur aſſiſte à des évenemens, & non pas ſimplement à des diſcours, comme dans la pluſpart des Pieces.

Je ne recommanderois là-deſſus qu'une attention ; c'eſt de ne placer ces grands tableaux que dans les derniers Actes. Quand on a vû le Théatre ſi animé, on ne revient qu'avec peine au ſimple Dialogue ; & la Scene paroîtroit d'autant plus déſerte, qu'on l'auroit vûë plus peuplée auparavant.

Le premier Acte de Dom Sanche d'Arragon eſt preſque un défaut, à force d'être beau dans ce genre ; & il faudroit que dans la ſuite, la vivacité des paſſions fût bien grande, pour tenir lieu de l'objet dont on a été frapé d'abord : mais au contraire, en reculant ces grandes actions à la fin des Pieces, la ſimplicité du reſte y ajoûteroit de l'éclat ; &, ce qui eſt une œconomie neceſſaire, on laiſſeroit le Spectateur ſur ſon plus grand plaiſir. L'Opera, malgré ſes défauts, a cette avantage ſur la Tragedie, qu'il offre aux yeux bien des actions qu'elle n'oſe que raconter.

Calliroé eſt au Théatre François, la même choſe qu'eſt Coreſus à l'Opera.

Coreſus offenſé par Calliroé qu'il aime, fait entrer dans ſa vengeance le Dieu dont il eſt le Sacrificateur. Tout le peuple eſt puni du crime de l'infidelle; & enfin, ſelon l'Oracle, Coreſus, pour apaiſer le Dieu qu'il a armé lui-même, eſt obligé de ſacrifier ſa maîtreſſe aux Autels, s'il ne s'offre perſonne, pour mourir à ſa place. A la vûë de l'ingrate, ſa vengeance s'éteint, ſon amour renaît; il ſatisfait à l'Oracle, & s'immole pour la ſauver. Cette action repréſentée dans ſa force, a fait le ſuccès de l'Opera; elle eût pû de même réparer dans la Tragedie les défauts qu'elle a d'ailleurs: mais comme le Poëte n'en a pû faire que le récit, & qu'un récit tient toujours peu de place, ſon dernier Acte n'en devient gueres plus vif que les autres, & il ne répare rien. Quoi qu'il en ſoit, je crois toujours que cette ſeule difference de l'action même & du ſimple récit, peut décider du ſuccès, ou de la chûte d'une Piece. J'ai grand regret, je l'avoüe, à ces tableaux pathétiques que nous coûte, de la part des Poëtes, un égard ſuperſtitieux pour l'unité de lieu. Quelle pitoïable mépriſe de faire valoir contre l'interêt du plaiſir, des regles qui n'ont

été inventées que pour le plaisir même !

Je ne saurois finir, sans me faire justice sur ce que je reconnois de défectueux dans ma Tragedie. Proculus y établit toutes les préparations necessaires aux incidens : mais quoi qu'à regarder de près, tout soit dit, je n'étens pas assez les circonstances, pour en laisser une idée nette, & toujours presente aux spectateurs. D'ailleurs il y en a trop : cet assemblage leur ôte un air naturel ; & en un mot on sent moins la justesse des mesures de Proculus, que le besoin que j'en avois moi-même.

Fin du second Discours.

TROISIE'ME DISCOURS

A l'occaſion de la Tragedie D'INE'S.

A L'occaſion de Romulus, j'ai parlé des Critiques ; à l'occaſion d'Inés, je dirai auſſi quelque choſe des Parodies.

Quelque lecteur trop grave trouvera peut-être que c'eſt déroger à la dignité de ma matiere, que de m'arrêter à un genre qui n'eſt qu'une eſpece de boufonnerie : mais comme ce genre eſt pourtant un exercice de l'eſprit, & qu'il demande encore de l'adreſſe, & du talent, il ne mérite pas un dédain ſi marqué. D'ailleurs le public ne laiſſe pas de s'en amuſer ; & tout ce qui eſt du goût du public acquiert dès-là aſſez d'importance, pour autoriſer un Auteur à en parler, ſi ce n'eſt par égard pour la choſe même, du moins par conſideration pour ceux qui l'aprouvent.

Dès qu'une Tragedie réuſſit, quelque Au-

teur Comique ſonge à la traveſtir; & la gloire qu'il ſe propoſe, eſt de ravaler juſqu'au bas & au boufon, une action qui vient de paroître grande & pathétique.

L'art de ces traveſtiſſemens eſt bien ſimple. Il conſiſte à conſerver l'action & la conduite de la Piece, en changeant ſeulement la condition des Perſonages. Herode ſera un Prevôt; Mariane, une fille de Sergent; Varus, un Officier de Dragons; Alphonſe devient un Bailly de Village; & Inés ſe transforme en Agnez, ſervante du Bailly. Cette précaution priſe, on s'aproprie les Vers de la Piece, en les entremêlant, de tems en tems, de mots burleſques & de circonſtances riſibles, qui ne le deviennent que davantage par le contraſte du ſérieux & du touchant auſquels on les marie. Ainſi de l'Ouvrage même qu'on veut tourner en ridicule, on s'en fait un dont on ſe croit fierément l'inventeur, à peu près comme ſi un homme qui auroit derobé la robe d'un Magiſtrat, croïoit l'avoir bien acquiſe, en y couſant quelques Pieces d'un habit d'Arlequin; & qu'il apuïât ſon droit ſur le rire qu'exciteroit la maſcarade.

Je ne prétens pas qu'il ne puiſſe y avoir de l'invention & du ſel dans le choix des circonſtances qu'on ſubſtituë à celles de l'Ouvrage

parodié. J'avouë, par exemple, que dans Agnés de Chaillot, j'en ai senti moi-même de vraiment plaisantes. On peut mettre beaucoup d'esprit dans un Ouvrage, sans que le genre en devienne meilleur. Après ce témoignage sincere, je puis bien, en me mettant hors d'interêt, remarquer les inconveniens de ces sortes d'Ouvrages.

Je supose d'abord qu'il n'y ait qu'un simple travestissement, & que l'Auteur n'ait prétendu y mêler aucun trait de critique; je dis qu'alors même, plus ce badinage sera heureux, plus il portera de coup à la Tragedie. Eh qui, sans être Philosophe, ne connoît pas la force de la liaison des idées! Vous avez admiré, vous avez pleuré au tragique; vous avez ri ensuite au burlesque; n'esperez pas, en revoïant le tragique, en être émû, comme vous l'avez été. Les idées ridicules renaîtront à l'occasion des sérieuses. Les images se confondront; & dans ce conflit d'idées, peut-être demeurerez-vous incertain entre le rire & les pleurs. Les enfans d'Inés vous rapelleront ce peuple d'enfans trouvez, rassemblez dans la parodie; & vôtre imagination partagée entre ces deux objets, émoussera, malgré vous, la vivacité du sentiment qu'un des deux devoit produire.

Je

Je demanderois volontiers au public de quel prix eſt pour lui le plaiſir de la Tragedie; ſi l'émotion que lui cauſe la repréſentation des avantures touchantes lui eſt aſſez agréable, pour mériter d'être ménagée; & s'il ſe croiroit bien dédommagé par la gaité paſſagere que pourroit lui donner un traveſtiſſement burleſque. S'il en étoit ainſi, je n'aurois rien à dire; il auroit raiſon de courir aux parodies; & ce ſeroit à nous de faire des Pieces ſérieuſes, ſeulement pour être une occaſion de le divertir encore mieux: mais ſi cela n'eſt pas, pourquoi entend-t-il ſi mal ſes interêts? Pour quoi va-t-il chercher un obſtacle au plaiſir que nous travaillons à lui faire? ne ſeroit-il pas plus raiſonnable de dédaigner des plaiſanteries, qui ne ſauroient jamais valoir l'attendriſſement & l'émotion qu'elles lui font perdre.

A l'égard des traits Critiques dont on s'efforce d'orner ces parodies, il faut convenir que s'ils tomboient ſur de vrais défauts, comme il arrive quelquefois, il faudroit les loüer & en profiter, plûtôt que de s'en plaindre: mais comme les Auteurs ſongent beaucoup plus à faire rire qu'à bien juger, tout leur eſt également bon pour leur deſſein, autant la plus legere aparence d'un défaut, que le défaut le plus

réel. Ils s'aplaudiront même d'avoir donné l'air de faute à quelque chose de raisonnable, d'autant plus qu'il leur a fallu plus d'adresse, pour le présenter sous ce faux jour; & le Spectateur, qui de son côté se prête volontiers à la seduction, croit la critique exacte, dès qu'elle est plaisante : or je dis que ces jeux d'esprit entretiennent le mauvais goût, produisent la précipitation des jugemens, & accoutument à prendre de bons mots pour des raisons.

Combien de gens, dupes à la fois de la malignité de l'Auteur, & de la leur propre, reviennent de ces spectacles, presque convaincus que tout ce qu'ils ont vû tourner en ridicule, l'est en effet. Ils vont rabatre beaucoup, sur la foi du parodiste, de l'estime qu'ils croient que l'Ouvrage critiqué leur avoit surprise. Quelque raison qu'on leur allegue après cela, pour justifier les endroits qu'il condamne, n'esperez pas de les ramener. Ils répondront aux meilleurs raisonnemens, par les traits de la parodie même. Les rieurs ne seront pas pour l'apologiste : d'ailleurs, telle est nôtre pente, on passe plus aisément de la loüange au blâme, qu'on ne revient du blâme à la loüange.

Par exemple : ces sortes de Juges croïent

encore que des quatre Grands qui entrent dans le Conseil d'Alphonse, il y en a deux qui ne sont que pour l'ornement de la Scene. La parodie l'a dit ; le trait a fait rire : & dès-là pour certaines gens, la chose est prouvée. Cependant, si l'on y vouloit bien prendre garde, on verroit que ces quatre Grands ont tous, une vraïe part à l'action, les uns par leur silence même, comme les autres par leurs discours.

Quand Alphonse a écouté Henrique qui, malgré les obligations qu'il a à Dom Pedre, prend contre lui, le parti de la justice & de la tranquilité de l'Etat, ce Monarque dont la vertu favorite est un respect inviolable pour les loix, & l'amour le plus attentif au bonheur de ses peuples, se sent piqué d'une émulation héroïque, si naturelle à la vûë d'un exemple qui est déja dans nôtre caractere ; & il est comme déterminé par les raisons du genereux vieillard : mais pourtant il regarde alors les deux autres Juges, en leur donnant tout le loisir de parler ; & voïant qu'ils ne s'expliquent que par leurs larmes, ce qui est assez sensiblement condamner Dom Pedre, il s'écrie :

J'entens trop vos conseils : ce silence, ces pleurs
M'annoncent mon devoir, en plaignant mes malheurs.

Après quoi, il attend encore qu'ils désavoüent, s'ils le veulent, le sens qu'il donne à leur triſteſſe, & ne prononce enfin qu'à l'extrémité :

Je condamne mon fils.

Je ne ſais ſi je me trompe ; mais il me ſemble que ce ſilence & ces larmes ſont un avis auſſi pathétique, que celui d'Henrique même ; & qu'on ne peut pas dire que ces deux Juges n'ont pas de part à un conſeil, dont leur trouble détermine l'événement. On ne connoît gueres le Théatre, ſi l'on ignore qu'en bien des occaſions, le ſilence y peut être une véritable action, & que l'ame en eſt quelquefois plus fortement remuée que par le diſcours. Ainſi cette conduite que la parodie fait regarder comme une negligence groſſiere, eſt pourtant le fruit de pluſieurs réflexions.

La premiere eſt que d'un côté l'importance du conſeil demandant au moins quatre Juges ; & de l'autre n'y ayant pas aſſez d'Acteurs accoutumez à plaire dans le tragique, il auroit été dangereux de les faire parler tous quatre.

La ſeconde que trois avis de mort auroient été très-ennuieux ; & qu'il falloit trouver le

moïen d'en exprimer deux d'une maniere nouvelle. Il y a, j'oſe le dire, quelque adreſſe à tirer ainſi avantage des obſtacles mêmes: mais le Critique eſt diſpenſé de tous ces égards. Dès qu'il fait rire, il a raiſon; & je rirois le premier du trait de la parodie.

Mais l'inconvenient le plus ſerieux de ces Ouvrages, c'eſt de tourner la vertu en paradoxe, & d'eſſaïer ſouvent de la rendre ridicule. S'il y a dans une Tragedie quelques traits d'une vertu héroïque, & capables d'élever l'ame aux grands ſentimens, ce ſont ces traits mêmes que la parodie va emploïer en reproche de ſubtilité & de chimere.

Dans ma Piece, par exemple; Inés refuſe de fuïr avec Dom Pedre qui entre dans le Palais, les armes à la main, & qui a laiſſé ſon pere aux priſes avec les révoltez. Le Critique taxera cette conduite d'imprudence & de ſentiment Romaneſque.

Qu'on examine cependant: on connoîtra par réflexion ce qu'on avoit déja ſenti au Théatre, qu'Inés accorde héroïquement dans cette occaſion ſon devoir & ſa prudence. Son devoir vouloit qu'elle empêchât Dom Pedre de conſommer ſon crime; & ſa prudence ne vouloit pas qu'elle l'expoſât à une mort certaine. Le parti vertueux qu'elle prend,

satisfait à tout. Elle presse Dom Pedre d'aller défendre son pere, & de désavoüer son audace avec éclat, & au péril de sa vie; mais par cela même, elle veille à ses intérêts, puisqu'elle lui ménage, à ce prix, le pardon assuré de son pere. Eh comment Alphonse tendre, comme elle le connoît, pourroit-il punir son fils d'un crime si promptement, & si généreusement reparé? non seulement la fuite auroit été un parti lâche, il auroit encore été imprudent, puisque Dom Pedre, malgré ses précautions, pouvoit retomber dans les mains d'Alphonse, convaincu de toute l'horreur du crime, & digne de toute la severité des loix. Ainsi, tandis que le Poëte tragique fait effort, pour élever les ames par de grands exemples, au-dessus des sentimens vulgaires, le parodiste s'étudie à les faire retomber dans leur pusillanimité naturelle.

Avourai-je ce que je crains encore de cette mode des parodies? c'est qu'il n'y en ait moins de Poëtes tragiques. Le même amour de la gloire qui les anime à travailler, peut les détourner d'un travail qui les expose à la risée publique: car on auroit beau dire qu'on ne les attaque pas personellement, un Auteur ne distingue gueres son Ouvrage de lui-même; & peut-être seroit-il moins sensible aux

ridicules qui ne regarderoient que sa personne, qu'à ceux qu'on jetteroit sur ses productions. N'est-ce pas assez d'avoir à craindre un mauvais succès, malgré les peines qu'on se donne, sans attendre encore, dans le cas de la plus grande réussite, des brocards de Théatre qui divertiront le public à nos dépens? je me pique d'être un peu Stoïcien là-dessus; mais je ne condamnerois pas dans les autres plus de sensibilité que je n'en ai; & je ne serois pas surpris que des esprits un peu fiers negligeassent un talent dévoüé par la mode au premier plaisant qui voudroit en rire. Que les parodistes ne s'allarment pas de mes réflexions; le public n'entend pas assez bien ses interêts, pour en profiter: en matiere de plaisir, il vit, pour ainsi dire, au jour le jour; & il n'y connoît gueres l'œconomie.

Outre la parodie d'Inés, il y a eu un grand nombre de Critiques, quelques-unes même ingenieuses; car il faut rendre justice à tout le monde, mais qui n'ont pas empêché l'Ouvrage de faire le même effet qu'auparavant; il s'est soûtenu dans les repriſes, comme dans sa nouveauté; & l'on se doute bien que je n'ai pas négligé d'en conclure qu'il y avoit donc une véritable beauté. Un Auteur n'est-il pas bien excusable de s'en flater après un

ſuccès tel que celui d'Inés : peut-être, après celui du Cid, n'y en a-t-il point eu de ſi grand au Théatre. Je ſais bien que la perfection des Acteurs lui a donné tout l'éclat qu'elle pouvoit recevoir: mais, qu'on me pardonne de le dire, l'impreſſion a été la même dans toutes les Provinces; & puiſque la diverſité des Acteurs, ou mediocres, ou mauvais ne lui a point attiré de ſuccès differens, il faut bien qu'elle ait en elle-même quelques cauſes de plaiſir, indépendantes d'une repreſentation parfaite.

J'admire les Critiques de perdre tant de raiſons à prouver qu'un Ouvrage qui plaît univerſellement, n'auroit pas dû plaire. Il me ſemble voir des Mécaniciens qui, à la vûë d'une machine qui executeroit actuellement ce qu'on en auroit promis, prétendroient démontrer qu'elle ne ſauroit aller : ils allegueroient la force des obſtacles qui s'y opoſent, au lieu de pénétrer par quelle force & par quelle induſtrie l'inventeur de la machine les a ſurmontées. Quelle folie d'opoſer les principes à l'experience ! ſi les Critiques outrez des Ouvrages qui réuſſiſſent, ne paroiſſent pas auſſi ridicules, ce n'eſt pas leur faute.

Je crois au contraire qu'il ſeroit plus raiſonnable & plus utile de bien démêler pourquoi une Tragedie plaît, que de chercher ſubtile-

ment les défauts qui devoient l'empêcher de plaire ; car plus même ces défauts seroient réels, plus il faudroit qu'il y eût eu d'ailleurs de grandes beautez pour les couvrir; & ce sont ces beautez qu'il importeroit de bien connoître. Peut-être ne sont-elles dans l'Auteur que l'effet d'un heureux hazard : mais après l'experience, on devroit les fixer, pour ainsi dire, par le raisonnement, & faire voir en quoi consiste leur force. Ce seroit autant de ressorts de plaisir dont on enrichiroit l'art, & qui dans la suite serviroient de principes à d'autres.

De l'amour conjugal.

Par exemple; l'experience d'Inés tient lieu de preuve, ce me semble, contre un préjugé fort établi dans le monde.

On croit communément que l'amour conjugal n'est pas propre au Théatre; & on se fonde sans doute sur ce que la possession refroidit les desirs, & que les sentimens du devoir ne sauroient être aussi vifs, que ceux qui sont irritez par la défense. Si l'on en concluoit seulement que l'amour conjugal, porté à un certain dégré, est fort rare dans le monde, il faudroit bien en demeurer d'accord : mais de conclure qu'il n'y en a pas de tel, & qu'on ne sauroit interesser, en le représentant, c'est-là tout à la fois la preuve d'un cœur corrom-

pu & d'un esprit peu éclairé. Si l'experience du Théatre a confirmé souvent ce préjugé, ce n'est pas à la nature, c'est aux Poëtes qu'il faut s'en prendre : ou ils n'ont pas mis des époux dans des situations assez fortes, pour déployer assez de passion ; ou ils n'ont pas mis dans leurs discours ces mêmes délicatesses, ni cette même chaleur qu'ils prodiguent dans les discours des amans : en un mot ils ont moins fait sentir la passion que le devoir ; & il est vrai que ce n'est pas assez. Ils pouvoient bien par-là attirer l'aprobation, exciter l'admiration même, mais non pas cette pitié qui fait entrer, pour ainsi dire, toute l'ame du Spectateur dans l'intérêt du Personage. Joignez l'excès de la passion aux regles étroites du devoir ; que deux personnes se soient par sentiment, l'une à l'autre, ce que la vertu exige qu'elles se soient ; que leurs discours, que leurs actions soient tout ensemble passionnées & raisonnables, vous allez toucher beaucoup plus que par des mouvemens déreglez ou moins autorisez. La raison en est évidente. Nous portons au Théatre une raison & un cœur. Il faut satisfaire l'un & l'autre. Si les Acteurs agissent par vertu, voilà nôtre raison contente ; s'ils agissent par passion, voilà nôtre sensibilité exercée : mais si la pas-

sion & la vertu sont d'accord, voilà tous nos besoins remplis ; & nos émotions, & nos larmes sont d'autant plus douces, qu'elles nous donnent meilleure opinion de nous-mêmes.

J'alleguerai aussi quelques experiences, en faveur de ma pensée. Je connois deux Tragedies où l'amour conjugal répand la beauté la plus vive & la plus touchante ; Manlius & Absalon.

Dans la Tragedie de Manlius qui, pour le dire en passant, n'eut qu'un succès mediocre, quoique de l'aveu de tous les connoisseurs, ce soit un Chef-d'œuvre qui ne le cede à aucun autre, ce qui mériteroit bien une digression, pour avertir les Auteurs de ne pas toujours mesurer leur mérite à leur succès ; & de croire qu'il y a des beautez superieures qui ne sont pas d'un goût si général, que de moindres qui, par cela même, sont à la portée d'un plus grand nombre. Je ne m'interromps pas davantage ; & je reprends ce que je voulois dire.

Dans la Tragedie de Manlius, l'amour de Valerie pour son époux peut pénétrer le cœur le moins sensible : la tendresse héroïque de ses sentimens, le respect touchant qu'elle mêle à son amour, ses menagemens pour sonder le cœur de son époux, pour y rapeler la

vertu, & pour assurer son honneur & sa vie, forment un caractere si passionné & si raisonnable tout à la fois, que malgré la terreur dominante de la Piece, on sent encore une espece de joïe, à la vûë d'une héroïne en qui la passion & le devoir ne sont qu'une même chose.

Dans Absalon qui doit encore avoir place entre les meilleures Tragedies, Tharés a la même passion & le même héroïsme: elle est autant allarmée pour la vertu de son époux, que pour sa vie; & pour l'empêcher de consommer un crime, sans le deceler, elle ose se mettre en ôtage, elle & sa fille, entre les mains de David, après lui avoir fait faire un serment solemnel que s'il se trouve un traître, fût ce son propre fils, il ne fera grace ni à sa femme, ni à ses enfans. Elle fait plus. Quand la Reine ose l'accuser d'avoir armé Absalon contre son pere, elle ne lui répond qu'en remettant au Roi une lettre, par laquelle il aprend & ce qu'on trame contre lui, & ce qu'on tente, pour la tirer elle-même de ses mains: mais sa magnanimité n'est ni feroce ni hautaine; elle y mêle tant de tendresse, tant de raison & tant d'égards, qu'elle n'en devient que plus chere & plus respectable pour son époux, au moment même qu'elle le fait

trembler; & que le Spectateur ſent à la fois le plaiſir de la pitié & celui de l'admiration.

Il me ſemble que, pour faire tout ſon effet, l'amour des époux doit être reciproque. Si l'un des deux n'étoit pas aimé autant qu'il aime, il en ſeroit en quelque ſorte avili; & l'autre paroîtroit injuſte. Il faut qu'ils ſoient tous deux dignes de ce qu'ils ſont l'un pour l'autre; & le témoignage mutuel qu'ils ſe rendent, devient pour le Spectateur le gage aſſuré de ce qu'ils ont d'intéreſſant, & d'eſtimable.

Voilà ſans doute une des cauſes du ſuccès de ma Tragedie. Inés & Dom Pedre ſont unis par le devoir le plus inviolable & les ſentimens les plus vifs. Tous deux par leur vertu ſont dignes d'être aimez, autant qu'ils le ſont, & le paroiſſent encore plus par la maniere dont ils penſent l'un de l'autre. Ils ſont tous deux, dès le commencement, dans un péril extrême. Chacun n'eſt allarmé que du danger de l'autre, ſans faire aucune attention à ſoi-même; & ils ne ſongent, juſqu'à la fin de la Piece, qu'à ſe ſauver reciproquement, aux dépens de leur vie. Pouvoient-ils avec tant de paſſion ne pas intéreſſer? mais comme le devoir autoriſe tout ce qu'ils font, & tout ce qu'ils ſentent, la raiſon aprouve auſſi les lar-

mes qu'ils font répandre ; & par-là, j'oſe le dire, les rend en quelque ſorte delicieuſes.

Ajoutez aux périls d'Inés & de Dom Pedre, l'interêt de leurs enfans, ce gage commun de leur amour, plus encore leur preſence même qu'Inés emploïe ſi efficacement, pour émouvoir Alphonſe. Comment réſiſter à des objets ſi tendres, & à qui la nature a donné des droits ſur tous les cœurs! car il n'en eſt pas comme des autres paſſions qui ſe partagent, pour ainſi dire, entre les hommes. Celles-ci ſont générales. Si elles ne naiſſent pas avec nous, du moins l'éducation les y grave ſi profondément, que la moindre occaſion les réveille. L'inſenſibilité auroit à cet égard, quelque choſe de monſtrueux: or quand on émeut tout le monde à la fois, l'émotion de chacun croît encore, à la vûë de celle des autres ; & l'on reſſent bien plus vivement ce que l'on voit que tout le monde ſent avec nous.

De la Gradation de l'interêt.

Une autre cauſe du plaiſir propre à la Tragedie, c'eſt que l'action ſoit portée, dès le commencement, à un haut point d'interêt ; & que cet interêt croiſſe ſans interruption juſqu'à la fin : car ce ne ſeroit pas aſſez de la moitié du précepte. Les Poëtes ſont ſuffi-

ſament avertis que l'action doit croître; mais ils ne ſongent pas aſſez qu'elle doit émouvoir d'abord; & que faute d'attendrir de bonne-heure, ils courroient riſque de ne pas toucher même, en finiſſant.

La pitié a ſes dégrez, ſurtout au Théatre. D'attendriſſement en attendriſſement, vous la pouvez conduire juſqu'aux larmes: mais ſi vous tardez trop à exciter les premieres émotions, vous n'aurez peut-être pas le tems d'arriver aux grands effets. Il n'y a que trop de Tragedies où des Actes entiers ſe perdent en préparations. L'action s'échaufe vers le milieu; & enfin la cataſtrophe, quoique touchante, manque ſon coup, ou ne porte que foiblement, parce que le cœur n'a pas reçû aſſez d'atteinte, pour s'unir aux Perſonages, avec toute la ſenſibilité dont il eſt capable.

On me dira peut-être que ce que je demande eſt exceſſif; & qu'il n'eſt preſque pas poſſible, ſi on commence par intéreſſer vivement, de ſuffire enſuite à l'accroiſſement neceſſaire. Je conviens de la difficulté; & que même beaucoup d'actions ne comportent pas une gradation de ſi longue haleine: mais il faut convenir auſſi que, ſoit la faute des ſujets, ſoit de la part des Poëtes, faute d'invention

ou d'effort, on ne fait souvent que des demi-Tragedies : car je ne compte pour le plaisir tragique que la terreur, ou la pitié ; & tout Acte qui n'en excite pas, n'est qu'un allongement de l'action qui en doit produire.

Si j'avois un avis à donner, ce seroit, qu'en dressant son plan, un Auteur s'assurât d'abord d'un premier Acte le plus pathétique qu'il se pourroit ; il s'imposeroit par-là, la necessité de plus grands efforts, pour le soutenir ; & peut-être qu'avec quelque opiniatreté, il inventeroit dans son action des circonstances qui encheriroient encore sur son début : mais s'il croit avoir assez de l'action principale ; s'il y sent assez de force, pour assurer l'effet des derniers Actes, il se negligera sur les moïens de les amener ; & il s'efforcera seulement de réparer un vuide d'intérêt par la pompe des Vers qui, si parfaits qu'ils puissent être, ne remplaceront jamais la passion.

Tel est l'art d'Andromaque. Dès le premier Acte, la Grece, par Oreste, demande à Pirrhus le sang d'Astianax ; & Andromaque est déja réduite au choix de laisser perir son fils, ou d'épouser le fils du meurtrier de son époux. Les larmes coulent dès cette Scene ; & qu'on ne craigne pas d'en faire repandre

dre trop tôt : c'eſt moins un obſtacle qu'une facilité à en exciter de nouvelles. On n'a qu'à continuer de fraper le cœur par l'endroit qu'on a déja trouvé ſenſible, il va le devenir encore davantage. N'eſt-on pas d'autant plus aiſé à abatre, qu'on eſt déja ébranlé ? Cette attention qu'il faut donner à la gradation d'interêt dans les cinq Actes, il faut la porter enſuite à chaque Acte en particulier; le regarder preſque comme une Piece à part, & en arranger les Scenes de façon que l'important & le pathétique ſe fortifient toujours. Autre choſe eſt un arrangement raiſonnable, & autre choſe, un arrangement Theatral. Dans le premier il ſuffit que les choſes s'amenent naturellement, & que la vraiſemblance ne ſoit pas bleſſée : dans le ſecond il faut menager aux choſes une ſuite qui favoriſe la paſſion ; & compter pour rien que l'eſprit ſoit content, ſi le cœur n'a de quoi s'attacher toujours davantage.

J'avoüe qu'il faudra ſouvent, pour parvenir à cette beauté, arranger un Acte de vingt manieres differentes, toutes bonnes ſi l'on veut du côté de la raiſon, mais peut-être toutes imparfaites par le défaut de l'ordre que demanderoit le ſentiment. Ce n'eſt pas tout. Chaque Scene veut encore la même

perfection. Il faut la considerer au moment qu'on la travaille, comme un Ouvrage entier qui doit avoir son commencement, ses progrès & sa fin; il faut qu'elle marche comme la Piece & qu'elle ait, pour ainsi dire, son exposition, son nœud & son dénoûment. J'entens par son exposition, l'état où se trouvent les Personages, & sur lequel ils déliberent; j'entens par son nœud, les interêts ou les sentimens qu'un des Personages opose aux desirs des autres; & enfin par son dénoûment, l'état de fortune ou de passion où la Scene doit les laisser. Après quoi l'Auteur ne doit plus perdre de tems en discours qui, tout beaux qu'ils seroient, auroient du moins la froideur de l'inutilité.

J'ai examiné Bajazet dans cet esprit; & j'y ai trouvé, dans les quatre premiers Actes, des modeles parfaits de tout ce que je propose. L'interêt croît sensiblement d'Acte en Acte. Chaque Acte en particulier devient toujours plus vif, à mesure qu'il avance; & chaque Scene a encore la même gradation. Je n'en dirai pas autant du cinquiéme Acte; il me paroît le plus foible, parce qu'il n'est en partie qu'une répétition de ce qui le précede; & il me paroît en lui-même, le moins heureusement arrangé, parce que les dernieres Scenes sont

les moins neceſſaires & les plus lentes. On s'aperçoit moins de ces foibleſſes dans M. Racine, que dans tout autre. Ses beautez croiſſent; & ſes défauts diminuent par l'élegance ſinguliere de ſes diſcours. Corneille n'avoit pas encore ces ſcrupules: il s'eſt contenté ſouvent de l'arrangement raiſonnable; & content des beautez ſublimes que lui fourniſſoit ſon genie, il n'a pas craint de les interrompre quelquefois par des langueurs.

De la diviſion de l'action.

Une des premieres regles que je me ſuis faites, en travaillant, & qui m'a fait refuſer bien des deſſeins que je n'ai pû y aſſujetir, c'eſt de diviſer l'action principale en cinq parties bien diſtinctes, qui faſſent autant de tableaux differens, qui ne ſe confondent pas les uns dans les autres; & qui mettent ainſi une eſpece d'unité dans chaque Acte. Cette methode produit neceſſairement deux effets: elle facilite l'attention du Spectateur, parce que les choſes plus liées entr'elles, ſe lient auſſi plus aiſément dans ſon eſprit; & elle augmente d'ailleurs ſon émotion, parce qu'il eſt frapé plus continument par le même endroit.

Voilà, ſi je ne me flate, un des mérites d'Inés; la ſimplicité & la netteté de l'objet de chaque Acte.

Le premier n'eſt que la réſolution du mariage de Conſtance, qui met Inés & Dom Pedre dans un péril éminent.

Le ſecond n'eſt que l'opoſition du Prince à ce mariage, & la découverte de ſon amour pour Inés, ce qui oblige le Roi de s'en aſſurer, en la remettant entre les mains de la Reine.

Le troiſiéme eſt la révolte de Dom Pedre, ce qui le fait arrêter lui-même.

Le quatriéme eſt le conſeil où Alphonſe condamne ſon fils.

Le cinquiéme enfin la démarche d'Inés, pour ſauver ſon époux, heureuſe en ce qu'elle obtient le pardon d'Alphonſe, & malheureuſe en ce que la Reine qui l'a prévû, s'en eſt déja vengée par le poiſon. Je ſerai toujours tenté de traiter un ſujet, ſi je puis le diviſer auſſi heureuſement; & en faire en quelque ſorte, cinq actions qui n'en ſoient qu'une.

Des Confidens.

Je regarde encore comme une circonſtance heureuſe de l'arrangement de ma Piece, d'avoir pû m'y paſſer de Confidens. Tous les Perſonages y ſont eſſentiels; & par leurs démarches auſſi-bien que par leurs interêts, ils entrent tous intimement dans l'action.

Je crois, ſans m'en prévaloir, que c'eſt une nouveauté au Théatre : car dans Athalie même, il y a une Scene de pure confidence, où Iſmaël n'a d'autre part que d'écouter le caractere, la conduite & les deſſeins de Mathan : mais je penſe auſſi qu'indépendamment de nouveauté, c'eſt un avantage deſirable dans une Tragedie ; & que toutes choſes égales, une action en eſt toujours plus vive, quand on n'y emploïe que ceux qui la forment & qui y ſont vraiment intereſſez.

Les Confidens dans une Tragedie ſont de Perſonages ſurabondans, ſimples témoins des ſentimens & des deſſeins des Acteurs principaux. Tout leur emploi eſt de s'effraïer ou de s'attendrir ſur ce qu'on leur confie & ſur ce qui arrive ; & à quelques diſcours près qu'ils ſement dans la Piece, plûtôt pour laiſſer reprendre haleine aux Héros, que pour aucune autre utilité ; ils n'ont pas plus de part à l'action que les Spectateurs.

Il ſuit de là qu'un grand nombre de Confidens dans une Piece en ſuſpend d'autant la marche & les progrès ; & qu'il y jette par-là beaucoup de langueur & d'ennui. Si, comme dans pluſieurs Tragedies, il y a quatre Perſonages agiſſans & autant de Confidens & de Confidentes, il y aura la moitié des Sce-

nes en pure perte pour l'action qui n'y ſera remplacée que par des plaintes plus élegiaques que dramatiques ; mais il ne faut rien confondre.

Il y a des Perſonages qui ſont, pour ainſi dire, demi-Confidens & demi-Acteurs. Tel eſt Phœnix dans Andromaque : telle eſt Oenone dans Phœdre.

Phœnix, par l'autorité de Gouverneur, humilie Pirrhus même, en lui faiſant ſentir les illuſions de ſon amour ; & par le ton impoſant qu'il prend avec lui, il contribuë beaucoup à l'effet de la Scene entiere.

Oenone, par une tendreſſe aveugle de nourrice, diſſuade Phœdre de ſe dérober au crime par la mort ; & quand le crime eſt fait, elle prend ſur elle d'en accuſer Hypolite, ce qui par l'importance de l'action, la fait devenir un Perſonage du premier ordre.

Je ne parle que des purs confidens qui ſont toujours des Perſonages froids, quoi qu'en bien des occaſions il ſoit difficile au Poëte de s'en paſſer. Quand, par exemple, il faut inſtruire le Spectateur des divers mouvemens & des deſſeins d'un Perſonage ; & que par la conſtitution de la Piece, ce Perſonage ne peut ouvrir ſon cœur aux autres Acteurs principaux, le Confident alors remedie à l'incon-

venient ; & il ſert de pretexte, pour inſtruire le Spectateur de ce qu'il faut qu'il ſache. Mais n'y a-t-il pas moien d'accorder tout, en conſtruiſant la Piece de maniere que ces Confidens agiſſent un peu, & en leur ménageant quelque paſſion perſonelle qui influë ſur les partis que prennent les Acteurs dominans ?

Hors de là, les Scenes de confidence ne ſont preſque que des monologues déguiſez ; mais qui ne meritent pas toujours le raproche de lenteur, parce que le Poëte y peut déploïer dans le Perſonage des ſentimens, ou vifs, ou délicats, auſſi intereſſans que le cours de l'action même. Il faut encore convenir que par les raiſons que j'ai dites, elles ſont quelquefois neceſſaires ; & j'ajoûte toujours préferables aux monologues qui ſont abſolument contre nature.

Des Monologues.

Si quelque choſe peut prouver que nous nous accoutumons à tout, & que tout jaloux que nous paroiſſons de l'imitation de la nature, le moindre plaiſir nous fait paſſer là-deſſus bien des irregularitez, c'eſt qu'on ne ſoit pas bleſſé des monologues dans les Tragedies, ſurtout quand ils ſont un peu longs. Où trouveroit-on dans la nature des hommes

raisonnables qui pensassent ainsi tout haut ! qui prononçassent distinctement & avec ordre tout ce qui se passe dans leur cœur ! si quelqu'un étoit surpris à tenir tout seul des discours si passionnez & si continus, ne seroit-il pas legitimement suspect de folie ? & cependant tous nos Héros de Théatre sont atteints de cette espece d'égarement. Ils raisonnent, ils racontent même, ils arrangent des projets, se forment des difficultez qu'ils levent dans le moment, balancent differens partis par des raisons contraires, & se déterminent enfin, au gré de leurs passions, ou de leurs interêts, tout cela comme s'ils ne pouvoient se sentir & se conseiller eux-mêmes, sans articuler tout ce qu'ils pensent. Où prendre encore un coup les originaux de semblables discoureurs ?

On va me dire sans doute qu'ils sont supposez ne pas parler : mais il faudroit alors que par une supposition plus violente, nous nous imaginassions lire dans leur cœur, & suivre exactement leurs pensées. De quelque façon que nous l'entendions, voilà des idées bien bisares. N'en sommes-nous pas réduits à avoüer que la force de l'habitude nous fait devorer les absurditez les plus étranges ?

Hazarderai-je là-dessus une pensée qui ne

me paroît pas ſans fondement ? ce qui fait qu'on n'eſt pas bleſſé d'un monologue au Théatre, c'eſt que quoique le Perſonage qui parle, ſoit ſupoſé ſeul, il y a cependant une aſſemblée qui nous frape. Nous voïons des auditeurs ; & dès-là, le parleur ne nous paroît pas ridicule ; ce n'eſt pas à eux qu'il s'adreſſe ; mais c'eſt pour eux qu'il s'explique. Cette conſideration fait diſparoître l'autre ; & par ce que nous ſommes bien-aiſes d'être inſtruits, nous en oublions que l'Acteur devroit ſe taire.

Aujourd'hui les monologues conſervent la même meſure de Vers que le reſte de la Tragedie ; & ce ſtile alors eſt ſupoſé le langage commun : mais Corneille en a pris quelquefois occaſion de faire des Odes regulieres, comme dans Polieucte & dans le Cid, où le Perſonage devient tout-à-coup un Poëte de profeſſion, non ſeulement par la contrainte particuliere qu'il s'impoſe, mais encore en s'abandonnant aux idées les plus poëtiques, & même, en affectant des refrains de balade, où il falloit toujours retomber ingenieuſement. Tout cela a eu ſes admirateurs. Bien des gens ſont encore charmez des ſtances de Polieucte : tant il eſt vrai que nous ne ſommes pas ſi délicats ſur les convenances, &

que la coutume donne ſouvent autant de force aux fauſſes beautez, que la nature en peut donner aux véritables.

Qu'y a-t-il à conclure de tout ceci ? C'eſt que les Poëtes ne doivent ſe permettre de monologues que le moins qu'il eſt poſſible ; c'eſt, quand ils ne peuvent s'en diſpenſer, d'y éviter au moins la longueur ; car ils pourroient quelquefois être ſi courts, qu'ils ne bleſſeroient pas la nature. Il nous arrive dans la paſſion de laiſſer échaper quelques paroles que nous n'adreſſons qu'à nous-mêmes : c'eſt encore de n'y point admettre les raiſonnemens, ni à plus forte raiſon, les récits. Quelques mouvemens entrecoupez, quelques reſolutions bruſques en ſont une matiere plus naturelle & plus raiſonnable : bien entendu, malgré tout cela, que des beautez exquiſes de penſées & de ſentimens prévaudroient pour l'effet à ces précautions ; & c'eſt ce que je ſous-entens preſque toujours dans les regles que j'imagine pour la perfection de la Tragedie.

De la conduite d'une Tragedie.

Je paſſe à preſent à une conſideration plus eſſentielle, & qui ne ſauroit être trop preſente aux Auteurs dramatiques. Elle regarde la conduite de tout l'Ouvrage, & le

meilleur arrangement de la matiere qu'on s'eſt choiſie.

Je ne m'arrête pas à des regles aſſez connuës. Les Auteurs ſavent bien, quoi qu'ils ne l'obſervent pas toujours, qu'il faut diſtribuer l'action de maniere que les Scenes d'un Acte, liées les unes avec les autres, ne laiſſent point le Théatre vuide; que chaque Perſonage doit avoir ſa raiſon d'entrer, & ſa raiſon de ſortir; que les Actes, en finiſſant, doivent laiſſer le Spectateur dans l'attente de quelque événement; & qu'il faut marcher ainſi juſqu'au dénoûment complet, qui décide clairement de l'état de tous les Perſonages; & qu'enfin la Piece doit finir, dès que la curioſité du Spectateur eſt ſatisfaite.

Mais outre cet art trivial qui ne fait que marquer de diſtance en diſtance, les chemins par où on doit paſſer, il y en a un autre plus délicat qui regle en quelque façon tous les pas qu'on doit faire, & qui n'abandonne rien aux caprices du genie même.

Il conſiſte à ranger tellement ce qu'on a à dire, que du commencement à la fin, les choſes ſe ſervent de préparation les unes aux autres; & que cependant elles ne paroiſſent jamais dites, pour rien préparer. C'eſt une attention de tous les inſtans à mettre ſi bien

toutes les circonſtances à leur place, qu'elles ſoient neceſſaires où on les met ; & que d'ailleurs elles s'éclairciſſent & s'embeliſſent toutes réciproquement ; à ajuſter tout pour les effets qu'on a en vûë, ſans laiſſer apercevoir de deſſein, de maniere enfin que le Spectateur voïe toujours une action, & ne ſente jamais un Ouvrage : car dès que l'Auteur prend ſes avantages, aux dépens de la moindre vraiſemblance, il les peut perdre par cela même. L'illuſion ceſſe. On ne voit plus que le Poëte au lieu des Perſonages ; & on lui tient d'autant moins de compte de ſes beautez, qu'il ne les amene, qu'en ſortant du naturel & des convenances.

Donnons encore plus de jour à ma penſée. Le Poëte travaille dans un certain ordre ; & le Spectateur ſent dans un autre. Le Poëte ſe propoſe d'abord quelques beautez principales ſur leſquelles il fonde ſon ſuccès. C'eſt de là qu'il part ; & il imagine enſuite ce qui doit être dit ou fait, pour parvenir à ſon but. Le Spectateur au contraire part de ce qu'il voit, & de ce qu'il entend d'abord ; & il paſſe de là aux progrès, & au denoûment de l'action, comme à des ſuites naturelles du premier état, où on lui a expoſé les choſes. Il faut donc que ce que le Poëte a inventé

arbitrairement, pour amener ces beautez, devienne pour les Spectateurs, les fondemens neceſſaires d'où elles naiſſent. En un mot, tout eſt art du côté de celui qui arrange une action Théatrale; mais rien ne le doit paroître à celui qui la voit.

Par exemple, je me reproche d'avoir, contre ce principe, outré les diſcours d'Alphonſe dans la troiſiéme Scene de ma Tragedie. Il déclare à la Reine qu'il va conclure dès le jour même le mariage de Dom Pedre & de Conſtance. La Reine lui avoüe qu'elle craint que ſon fils ne s'oppoſe à ce deſſein; à quoi il répond qu'il ne le ſauroit croire; mais qu'en cas de réſiſtance, il ſauroit bien ſe faire obéir. Il devoit s'en tenir là: la raiſon n'en demandoit pas davantage: mais il va plus loin. Il s'échaufe lui-même de commande; & comme s'il ne doutoit plus de la rebellion de ſon fils, il peſe déja l'énormité du crime, proteſte que, malgré l'amour qu'il a pour Dom Pedre, l'éclat de ſa gloire, ni les droits du ſang ne le ſauveroient pas de la ſeverité des loix; il apuïe ſententieuſement ſur la fidelité qu'un Roi doit à ſa parole, juſqu'à dire qu'il n'y a pas à balancer entre les intérêts d'un fils & un devoir auſſi ſacré. Tout cet emportement paſſe de beaucoup ce que demandoient

la ſituation & le caractere ; & je ne m'en ſuis permis l'excès, que pour faire ſentir de bonne-heure l'extrême péril de Dom Pedre ; & pour préparer de loin la ſeverité du jugement qu'Alphonſe doit prononcer contre lui : mais tout ce beſoin prétendu ne me juſtifieroit pas. C'eſt toujours une faute dans la Scene dont il s'agit ; & d'autant plus grande, qu'elle n'étoit pas neceſſaire, puiſqu'Alphonſe, en ne diſant que ce qu'il auroit du dire, eût préparé ſuffiſament le parti qu'il prend dans la ſuite. Il y a encore un autre endroit dans Inés, où je me range un peu du parti de mes Critiques.

J'ai retranché huit Vers de la Scene.

Des deux Juges qui parlent dans le Conſeil d'Alphonſe, l'un eſt le rival de Dom Pedre ; & l'autre lui a obligation de la vie. Le premier que la rivalité ſembleroit intereſſer à la mort du Prince, prend ſa défenſe avec chaleur, & ne conçoit pas même qu'on puiſſe héſiter à lui faire grace. L'autre qui lui doit la vie, prend cependant contre lui les intérêts de la juſtice & de l'Etat ; & il aime mieux s'expoſer aux reproches d'ingratitude, que de trahir la ſincerité qu'il doit à ſon Roi. La generoſité eſt grande de part & d'autre ; & elle doit naturellement exciter l'admiration des Spectateurs. Auſſi l'excite-t-elle dans ceux

que la singularité des circonstances ne rapelle pas à l'Auteur, & qui s'abandonnent naïvement à l'impression de la chose même: mais ceux qui, commençant par apercevoir l'affectation du contraste, sentent que c'est moi qui m'arrange à plaisir, pour étaler tout cet héroïsme; ceux-là en sont beaucoup moins touchez, peu s'en faut même qu'ils ne m'en fassent un reproche; & je n'en suis pas surpris. Les beautez de Théatre perdent toujours de leur effet, à mesure que l'art en est trop sensible.

Nos grands Maîtres ne laissent pas quelquefois dans le besoin de blesser les convenances, pour placer le moins mal-à-propos qu'ils peuvent, des choses qu'ils jugent necessaires, pour en préparer d'autres. Je ne sais si le lecteur sera de mon avis sur l'exemple que j'en vais citer.

Dans la Scene la plus importante d'Iphigenie, où Agamemnon impatient de ne pas voir arriver sa fille à l'Autel où il l'attendoit, vient la chercher lui-même, & la trouve avec Clitemnestre; la Princesse tâche d'attendrir son pere, en lui promettant cependant toute l'obéissance, & tout le courage qu'il peut attendre d'elle. Agamemnon touché, mais sans changer de dessein, exhorte sa fille

à ſuporter généreuſement ſon malheur ; & à faire rougir, par ſa fermeté, les Dieux qui la condamnent. C'eſt alors que Clitemneſtre ſe livre à toute ſa fureur. Reproches, tranſports, imprécations, déſeſpoir, tout eſt emploïé, pour fléchir Agamemnon : mais elle interrompt tout ce pathétique par un récit dont Racine avoit beſoin pour la ſuite ; mais que la ſituation ni la rage de Clitemneſtre ne comportoient pas : elle dit d'Heléne.

Avant qu'un nœud fatal l'unît à vôtre frere,
Theſée avoit oſé l'enlever à ſon pere ;
Vous ſavez ; & Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un himen clandeſtin mit ce Prince en ſon lit ;
Et qu'il en eut pour gage une jeune Princeſſe
Que ſa mere a cachée au reſte de la Grece.

Cette narration prépare le dénoûment où Eriphile eſt reconnuë par Calchas pour l'Iphigenie que les Dieux demandent. Sans cette utilité, je ne crois pas qu'il fût tombé dans l'eſprit du Poëte de placer là tout ce détail : car outre qu'il eſt peu propre à rompre un deſſein auſſi arrêté que celui d'Agamemnon, il s'accorde ſi mal avec le tranſport de Clitemneſtre, que l'Actrice même qui la repreſente, eſt obligée de changer de ton, ce qui met, contre toute ſorte de vraiſemblance, un intervale de ſens froid entre deux longs accès

accès de deſeſpoir. Il ne ſeroit pas raiſonnable d'exiger que les diſciples fuſſent exemts de ces défauts que les grands maîtres n'ont pû éviter toujours ; & je ne les cite auſſi, que pour en mieux établir nos droits à l'indulgence du public.

Du Dialogue.

Le Dialogue eſt proprement l'art de conduire l'action par les diſcours des Perſonages, tellement que chacun d'eux diſe préciſément ce qu'il doit dire, où il le doit dire, & comme il le doit dire ; que celui qui parle le premier dans une Scene, l'entame par les choſes que la paſſion & l'interêt doivent offrir le plus naturellement à ſon eſprit ; & que les autres Acteurs lui répondent, ou l'interrompent à propos, ſelon leur convenance particuliere.

Ainſi le Dialogue ſera d'autant plus parfait, qu'en obſervant ſcrupuleuſement cet ordre naturel, on n'y dira rien que d'utile, & qui ne ſoit, pour ainſi dire, un pas vers le dénoûment. Le Perſonage qui parle le premier dans une Scene, peut tomber dans pluſieurs défauts ; ou en ne diſant pas d'abord ce qui doit l'occuper le plus, ou faute d'emploïer les tours que ſa paſſion demanderoit, ou même en s'étendant trop, & en ne s'arrêtant

pas aux endroits, où il doit attendre & desirer qu'on lui réponde.

Les autres peuvent aussi blesser la nature de plusieurs manieres.

Premierement, en ne répondant pas juste, à moins qu'il n'y eût une raison prise de la situation & du caractere, pour éluder le discours qu'on lui adresse, ce qui seroit alors une justesse véritable, & même plus délicate que la justesse prise dans un sens plus étroit.

Secondement, en ne répondant pas tout ce qu'ils devroient répondre.

Troisiémement, en n'interrompant pas où ils devroient interrompre.

Quatriémement, en interrompant, où ils ne devroient pas le faire.

Avec un peu d'attention on ne remarqueroit que trop de ces défauts dans les Tragedies. Les exemples que je vais alleguer ne sont qu'un essai pour mieux faire entendre ma pensée. Dans la premiere Scene de Mithridate, Xipharés dit de son pere.

Ce Roi....
Meurt; & laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils infortunez qui ne s'accordent pas.

Arbate répond.

Vous, Seigneur? quoi l'ardeur de regner en sa place
Rend déja Xipharés ennemi de l'harnace!

Vous, Seigneur! ne se lie point directe-

ment au discours de Xipharés. Ce n'est là, si l'on veut, qu'un défaut de justesse grammaticale ; mais toujours en est-ce un ; & d'ailleurs il me semble qu'Arbate ne devroit pas faire tomber sur Xipharés le reproche d'être déja ennemi de son frere, par l'impatience de regner à la place de Mithridate. Comme c'est le Prince vertueux, il est moins raisonnable de le soupçonner que Pharnace.

Cette seconde remarque ne regarde pas tout-à-fait le dialogue ; & je ne me la permets aussi que par occasion.

J'ai dit qu'un second défaut du dialogue est de ne pas répondre à un discours tout ce qu'on y doit répondre. Dans le troisiéme Acte d'Iphigenie, Clitemnestre est impatiente du mariage d'Achile avec sa fille ; Agamemnon veut l'éloigner de l'Autel ; & l'exhorte à n'y point paroître ; elle lui represente que c'est à elle de presenter Iphigenie à son époux. Il prétend au contraire qu'il n'est pas de sa dignité de paroître au milieu de Soldats & de Matelots, & dans le tumulte d'un Camp qui ne respire que les combats ; elle s'en tient à combatre ses raisons, & à le conjurer de ne la pas éloigner de l'Autel dans une occasion où elle est si interessée. Le dialogue ne me paroît pas juste, en ce que Clitemnestre ne répond pas

ce qu'elle doit répondre. Il n'eſt pas naturel qu'elle ſe contente de combatre de ſi mauvaiſes raiſons ; elle doit croire qu'Agamemnon extravague, ou ſoupçonner du miſtere dans ſa conduite, d'autant plus qu'elle a déja vû de la méſintelligence entre Achile & lui ; elle ne dit pourtant ni l'un ni l'autre. Ainſi le dialogue n'eſt juſte que ſuperficiellement, & en ce qu'il roule ſur la même matiere : mais il eſt faux au fonds & dans l'ordre des ſentimens, parce que les diſcours d'un des Perſonages ne font pas ſur l'autre, l'impreſſion qu'ils y doivent faire. Le Spectateur ſe met à la place de Clitemneſtre ; il ſent qu'il n'auroit pas répondu comme elle ; & dès-là, il accuſe l'auteur, ou de n'avoir pas connu la nature, ou de l'avoir éludée exprès, dans la vûë de ménager quelque beauté, qui peut bien faire excuſer une faute, mais qui n'empêche pas que ce n'en ſoit une.

Un troiſiéme défaut eſt de ne pas interrompre le Perſonage, où la paſſion voudroit qu'on l'interrompît. Dans le troiſiéme Acte de Bajazet, Athalide croit, ſur le raport d'Acomat, que Bajazet va épouſer Roxane, & qu'il a même été juſqu'à l'aſſurer de ſon amour. Elle lui dit, dès qu'il ſe preſente, qu'elle ne murmure pas de ſon bonheur ; &

qu'elle mourra contente, puisqu'à ce prix, elle lui assure & la vie & l'Empire ; elle ajoûte ensuite.

Il est vrai ; si le Ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux ;
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale ;
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale :
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux,
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
Roxane s'estimoit assez récompensée ;
Et j'aurois, en mourant, cette douce pensée
Que vous aïant moi-même imposé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoïé plein de moi ;
Qu'emportant chez les morts toute vôtre tendresse,
Ce n'est pas un Amant en vous que je lui laisse.

Etoit-il naturel que Bajazet attendît si tard à répondre ? & n'y avoit-il pas-là de quoi interrompre Athalide plus d'une fois ?

Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale !

Comment à ce premier reproche ne se hâte-t-il pas de la tirer d'erreur !

Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale.

Si la surprise l'avoit empêché de s'écrier au premier Vers ; du moins à celui-ci qui apuïe sur la même idée, devoit-il exprimer son étonnement.

Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.

Raiſon encore plus preſſante de l'interrompre. Lui, avoir donné des gages d'amour à Roxane ! pouvoit-il ſoutenir un moment, non pas un ſimple ſoupçon, mais une pleine perſuaſion de ſon infidelité ? & jamais impatience de ſe juſtifier eût-elle été mieux à ſa place ? cependant Bajazet demeure ſans réponſe. Il laiſſe Athalide achever, pour ainſi dire, de ſe déſeſperer ; & enfin ce n'eſt que quand elle n'a plus rien à dire, qu'il ſe récrie.

Que parlez-vous, Madame, & d'Epoux, & d'Amant ?

Cette patience que la nature déſavoüe, eſt ſans doute un grand défaut du dialogue. Heureux encore, ſi ceux qui ſe le permettent, en dédommageoient par des beautez pareilles à celles de Racine : car il faut avoüer, par exemple ici, que les plaintes d'Athalide ſont d'une extrême delicateſſe ; & qu'on y auroit peut-être perdu, ſi Bajazet avoit interrompu à propos.

Ce défaut eſt encore plus ſenſible dans le cinquiéme Acte du Cid ; & ce qui eſt remarquable, c'eſt qu'au défaut de ne pas interrompre, quand la paſſion l'exige, ſe joigne encore dans la même Scene, celui d'interrompre mal-à-propos.

Dom Sanche aporte ſon épée aux pieds de Chimene; elle l'interrompt d'abord; & ſupoſant qu'il a tué Rodrigue, elle fait éclater contre lui ſa colere & ſa haine, & va même juſqu'aux plus vives imprécations. Dom Sanche ſouffre patiemment ſes injures & ſon deſeſpoir; au lieu, comme l'a remarqué l'Academie, de lui aprendre en un mot qu'il étoit vaincu. Il ſe contente d'entamer de tems en tems quelques diſcours que Chimene interrompt autant de fois, comme ſi elle craignoit d'être éclaircie. Cependant la confuſion de Dom Sanche & la grande opinion qu'elle a de Rodrigue doivent lui laiſſer encore aſſez d'incertitude, pour ſouhaiter d'être mieux inſtruite: mais Corneille a crû devoir prolonger l'erreur de Chimene, pour pouvoir prolonger auſſi ſa paſſion; & c'eſt en vûë de ce pathétique, qu'il a arrangé le ſilence & les diſcours de ſes Perſonages. On étoit trop heureux alors d'avoir de grandes beautez à ce prix; elles avoient tout le charme de la nouveauté: mais depuis que Corneille lui-même, les a multipliées en ſi grand nombre, on n'en eſt plus aſſez ſurpris, pour n'être pas bleſſé des défauts qui les amenent.

C'eſt encore, ce me ſemble, une maniere

indirecte de manquer au dialogue, que de faire sortir des Personages qui devroient attendre qu'on leur répondît, ou de faire rester ceux qui devroient répondre.

Dans le second Acte d'Iphigenie, Achile laisse aller la Princesse, quand la passion exigeroit absolument qu'il la suivît, ou qu'il la retînt. Voici l'endroit.

ACHILE.

Vous en Aulide ? vous ? hé qu'y venez vous faire ?
D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire ?

IPHIGENIE.

Seigneur, rassurez-vous. Vos vœux seront contens.
Iphigenie encor n'y sera pas long-tems.

Conçoit-on que sur un pareil discours, Achile qui vient exprès, pour épouser Iphigenie, la laisse aller, & qu'il s'amuse à interroger Eriphile qui doit être la moins instruite ? On ne dira pas qu'Iphigenie lui échape, puisque rien ne l'empêche de la suivre, ou de l'arrêter ; & à moins que de tomber évanoüi, il ne peut jamais l'abandonner dans le trouble où elle le jette : mais l'interêt de la Piece demandoit que l'éclairciſſement se differât ; & les plus grands Poëtes sont quelquefois réduits à opter entre des fautes, & des sacrifices qu'il leur en coûteroit, pour les éviter.

Une des plus grandes perfections du dialogue, c'eſt la vivacité ; & comme dans la Tragedie tout doit être action, la vivacité y eſt d'autant plus neceſſaire. Excepté les déliberations & les conſeils où les diſcours doivent être graves & continus, le reſte demande de la chaleur & des interruptions frequentes. Il n'eſt pas naturel qu'au milieu d'interêts violents qui agitent tous les Perſonages, ils ſe donnent le loiſir, pour ainſi dire, de ſe haranguer réciproquement. Ce doit être entr'eux un combat de ſentimens qui ſe choquent, qui ſe repouſſent, ou qui triomphent les uns des autres. Attendre que quelqu'un ait tout dit, pour lui répondre enſuite avec ordre, n'eſt pas le caractere de la paſſion ; & il faut l'imiter au Théatre, juſques dans ſa maniere de converſer. Corneille, à parler en général, ſuit, en cela, la nature de plus près que Racine. Ce dernier fait ſouvent dire de ſuite à un de ſes Perſonages tout ce qu'il a à dire : on lui répond de même ; & une longue Scene ſe conſomme quelquefois en deux ou trois repliques. Il eſt vrai que chaque diſcours fait une magnifique ſuite de Vers qui s'embeliſſent encore par la continuité. L'ordre, le raiſonnement, l'élegance en eſt admirable. Ces beautez ſont tout

leur effet dans la lecture où l'on ne voit pas les Acteurs ; & de là vient qu'on lira toujours Racine préferablement à tout autre : mais au Théatre, les Scenes en deviennent moins vives ; & pour qui y fait attention, moins naturelles, parce que les Acteurs étant presents, on les y sent souvent embaraſſez de leur ſilence.

Dans le quatriéme Acte d'Iphigenie, cette Princeſſe dit tout de ſuite à ſon pere ce qu'elle croit de plus propre à le fléchir : Agamemnon lui répond de même, tout ce qui peut le juſtifier, & la réſoudre à ſubir ſa deſtinée. Clitemneſtre, après avoir laiſſé finir Agamemnon, étale auſſi tout ſon deſeſpoir, ſans que perſonne l'interrompe ; & ces trois diſcours conſomment la Scene entiere. Toute vive qu'elle eſt par les ſentimens, cette maniere repoſée de les arranger, leur ôte beaucoup de leur chaleur. Et je ne doute pas qu'ils ne fiſſent beaucoup plus d'effet, ſi le Poëte les eût diſtribuées dans un dialogue plus interrompu. Je ne puis trop le répeter, le Spectateur veut toujours de l'action. Les Perſonages n'agiſſent dans la plûpart des Scenes que par leurs ſentimens ; & leur rôle paroît fini, ou ſuſpendu, dès qu'il demeure trop long-tems, ſans laiſſer voir ce qu'il penſe.

On eſt impatient des effets que les diſcours des Acteurs font les uns ſur les autres. Ce ſont, pour ainſi dire, les évenemens d'une Scene preſqu'auſſi intereſſans, que les révolutions les plus marquées de la Piece ; & le Poëte ne ſauroit trop les multiplier.

Mais il n'eſt pas toujours neceſſaire qu'un Acteur prenne la parole, pour avoir part au dialogue ; il y peut entrer par un geſte, par un regard, par le ſeul air de ſon viſage, pourvû que ſes mouvemens ſoient aperçus par l'Acteur qui parle, & qu'ils lui deviennent une occaſion de nouvelles penſées & de nouveaux ſentimens. Alors la continuité du diſcours n'empêche pas qu'il n'y ait une ſorte de dialogue, parce que l'action muette d'un des Perſonages a exprimé quelque choſe d'important, & qu'elle a produit ſon effet ſur celui qui parle. *Vous pleurez ! Vous changez de viſage.*

Perfide, je le voi,
Tu compte les momens que tu perds avec moi.

Tout cela répond à des mouvemens apercus qui, quelquefois plus expreſſifs que la parole, font ſentir du moins le dialogue de la paſſion dans les endroits mêmes, où on n'entend qu'un Perſonage.

Il ne me reſte qu'une réflexion à faire ſur cette matiere. Les Auteurs s'efforcent quelquefois d'embellir une Tragedie de maximes générales & raiſonnées avec étenduë : mais ce n'eſt là d'ordinaire qu'un ornement ambitieux qui ne ſert qu'à rendre le dialogue moins naturel & moins vrai. Les Perſonages tragiques ſont preſque toujours agitez de paſſions violentes ; eh comment s'étudieroient-ils alors à arranger des réflexions générales, au lieu de ſentir vivement ce qui les touche en particulier ? ils ne nous paroîtroient plus que des raiſonneurs dont il faudroit juger le diſcernement, au lieu de Perſonages qu'il faut admirer ou plaindre ; ils ne doivent exprimer que des ſentimens ou des penſées perſonelles que le Poëte doit laiſſer généraliſer aux Spectateurs.

Je connois peu l'amour : mais j'oſe te répondre
Qu'il n'eſt pas condamné, puiſqu'on veut le confondre.

Acomat ne dit là que ce qu'il penſe dans l'occaſion preſente ; & l'auditeur y découvre en même tems le caractere général de l'amour.

Le défaut de Thomas Corneille eſt de tourner ainſi en maximes les ſentimens particuliers de ſes Acteurs, ou plûtôt c'étoit le

défaut de son tems. Le grand Corneille lui en avoit donné l'exemple ; & il s'étoit permis quelquefois jusqu'à des comparaisons.

CLEOPATRE DANS RODOGUNE.

Vains phantômes d'Etat, évanoüissez-vous.
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même, il vous faut disparoître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formez,
Qu'efface un promt oubli, quand les flots sont calmez.

Antiochus dans la même Piece, en parlant de son frere qui croit ne plus s'interesser à Rodogune.

La pesanteur du coup, souvent nous étourdit,
On le croit repoussé, quand il s'aprofondit ;
Et quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
Qui ne sent point son mal, est d'autant plus malade.
Ces ombres de santé cachent mille poisons ;
Et la mort suit de près ces fausses gueriſons.

On regardoit alors ces ornemens comme des morceaux distinguez, où brilloit plus qu'ailleurs le genie du Poëte, quoi qu'aux dépens du naturel & des convenances.

Ce n'est pourtant pas que les maximes générales soient absolument interdites à la Tragedie : mais toujours doivent-elles être rapides, si ce n'est dans des occasions tranquiles, où les raisonnemens & les réflexions peuvent avoir lieu.

Des contradictions.

Les fautes dont on fait le plus de honte aux Auteurs, ce ſont les contradictions. On prétend les convaincre par là de n'avoir pas embraſſé tout leur Ouvrage ; de n'avoir eu des idées nettes & bien arrêtées ni de leur deſſein, ni des caracteres qu'ils peignent ; en un mot, d'être plus entraînez par l'imagination, que guidez par le jugement. On a tort cependant, quand ces fautes ne ſont pas frequentes, de les imputer avec mépris à un défaut d'intelligence ; & pourvû que les Auteurs en conviennent, dès qu'on les leur fait apercevoir, ils méritent bien qu'on ne les regarde que comme un effet d'inattention, toujours pardonnable dans un Ouvrage de longue haleine : mais les Cenſeurs eux-mêmes ſont ſujets dans leurs reproches à une legereté plus imprudente encore ; ils prennent ſouvent pour contradiction, ce qui ne l'eſt pas : comme il s'en faut bien que l'Ouvrage leur ſoit auſſi préſent qu'à l'Auteur, ils n'en ſaiſiſſent pas ſi ſurement les differens raports ; & dans l'impatience de cenſurer, il leur ſuffit des premieres aparences. Ignorent-ils que s'il faut être ſi circonſpect, pour ne pas faillir, il faut l'être encore davantage, pour ne pas reprendre mal à propos, puiſque c'eſt faillir doublement que d'ajoûter l'injuſtice à l'erreur ?

Les Critiques m'ont reproché une contradiction dans ma Tragedie.

Au premier Acte, Dom Pedre recommande à Inés de cacher avec soin l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre; & au second, il est le premier à dire:

Ne désavoüez point, Inés, que je vous aime.

La Critique a saisi avidement cette aparence de contradiction; & faute d'intelligence, ou de bonne foi, elle m'en fait le reproche le plus amer. Loin cependant que ce soit une contradiction, c'est peut-être en cet endroit que j'observe avec le plus d'exactitude, l'unité de sentiment & de caractere.

Pourquoi au premier Acte, Dom Pedre recommande-t-il à Inés de ne rien laisser apercevoir de sa tendresse? c'est qu'il craint le péril qu'elle courroit, si on parvenoit à la connoître.

Pourquoi au second, prend-t-il un parti contraire? c'est cette même crainte, je ne dis pas qui le justifie, mais qui l'exige absolument. Inés est découverte; & le seul apui qui lui reste, c'est de déclarer l'intérêt qu'il y prend.

S'il dissimuloit alors, on s'autoriseroit de sa fausse indifference, pour perdre Inés sans

obſtacle ; au lieu qu'en avoüant ſon amour, il donne à ſon épouſe un protecteur qu'on n'oſera pouſſer à bout. Il faudra déſormais, pour la perdre, ſe réſoudre à toutes les extremitez, où peut ſe porter un amant au déſeſpoir. La Reine doit s'en effraïer pour elle-même; & Alphonſe doit s'en allarmer pour ſon fils. Le Prince ſent rapidement toute l'étenduë du ſecours qu'il donne par là, à ſon amante ; & c'eſt préciſément la meſure de ſa crainte au premier Acte, qui doit être celle de ſa hardieſſe au ſecond, parce que c'eſt par la même tendreſſe qu'il tremble de l'expoſer, & qu'enſuite il oſe tout pour la défendre.

La Critique a encore attaqué mon dénoûment, comme une eſpece de contradiction. Le Cenſeur prétendoit que le caractere d'Alphonſe s'y dément ; & que depuis qu'il a condamné ſon fils, il n'eſt rien ſurvenu qui doive engager à lui pardonner. Cette Critique eſt encore une mépriſe groſſiere.

Quand Alphonſe condamne ſon fils, il ne voit en lui qu'un rebelle qui refuſe obſtinément une Princeſſe, à laquelle il eſt engagé par les Traitez ; & un fils dénaturé qui, pour les intérêts d'une maîtreſſe, n'a pas craint de prendre les armes contre ſon pere. Les choſes

ſes ſont bien changées, quand il lui pardonne. Alphonſe a découvert que Dom Pedre ne s'eſt armé que pour une épouſe. Il a reconnu dans Inés la vertu la plus héroïque; & il voit de plus, des enfans, ſes petits-fils, & les héritiers neceſſaires de l'Empire. Laiſſeroit-il alors périr le Prince, malgré tant de raiſons de l'abſoudre? Le caractere d'Alphonſe eſt compoſé d'un amour ſévere pour la juſtice, & d'une extrême tendreſſe pour ſon fils.

La juſtice a dû l'emporter, quand ce fils étoit ſans excuſe: mais la tendreſſe au contraire doit l'emporter à ſon tour, quand ce fils ne devient plus qu'un malheureux, que le devoir même a entraîné dans le crime. D'ailleurs la tranquilité de l'Etat ſur qui les enfans de Dom Pedre doivent regner, permet-elle à Alphonſe de flétrir la memoire de leur pere, & de ſe rendre odieux lui-même à ſes Succeſſeurs?

Toutes ces raiſons doivent tellement fraper, à la vûë des enfans, que j'aurois crû faire injure à mes Spectateurs, ſi j'avois perdu du tems à les détailler.

Qu'on imagine un moment qu'Alphonſe demeure inflexible aux circonſtances qui le déſarment: il auroit excité l'indignation dans

tous les esprits, au lieu que jusques-là, il s'en est attiré la pitié; ce qui prouve que ce n'auroit plus été le même homme; que soutenir le caractere, au gré du Critique, auroit été réellement le démentir, & mettre une aveugle fureur à la place d'un zele raisonnable de la justice.

Ne pourroit-on pas ranger encore, dans le genre des contradictions, certaines circonstances d'une Piece, en consequence desquelles l'action devroit prendre un autre cours que celui qu'on lui donne; & en effet ces circonstances contrediſent le dessein principal, puisqu'il ne peut pas subsister avec elles; & si cette opposition étoit toujours presente au Spectateur, au lieu qu'elle lui échape d'ordinaire, il en perdroit necessairement le plaisir de l'illusion; & il ne se préteroit plus à des choses, qui ne pouvant être vraïes à la fois, ne feroient, ni les unes ni les autres, l'impression de la vérité.

Au cinquiéme Acte de Phœdre, Hypolite exilé par son pere, veut engager Aricie à fuir avec lui; & sur ce que sa vertu s'en allarme, il lui dit.

Fuïez vos ennemis; & suivez un époux.

Il la conjure de venir recevoir sa foi dans

un Temple voisin de Tresennes, & qui lui doit être un garant assuré de la sincerité de son cœur.

Aux portes de Trefenne , & parmi ces tombeaux
Des Princes de ma race antiques sepultures,
Est un Temple sacré, formidable aux parjures;
C'est-là que les mortels n'osent jurer en vain;
Le perfide y reçoit un châtiment soudain;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.

Si ce qu'Hypolite dit de ce Temple est véritable, si jamais un mortel n'y a juré impunément, si le mensonge y reçoit un châtiment soudain; comment Hypolite ne dit-il pas à son pere prévenu contre lui, qu'il reste encore un moïen infaillible d'éclaircir la vérité. Venez dans ce Temple, devoit-il dire à Thesée; venez m'entendre sur ces Autels redoutables, désavoüer avec serment le crime dont on m'accuse. Un instant va décider de mon innocence, ou de ma perfidie; & ma mort va vous venger d'un traître, ou les Dieux vont vous rendre un fils digne de vous.

Thesée lui-même à qui ce Temple n'étoit pas inconnu, puisque c'étoit le tombeau de ses Aïeux, ne devoit-il pas s'aviser de cet expedient, pour décider entre sa femme & son fils ! Racine n'a pas senti la contradic-

tion ; il n'a imaginé sans doute, qu'après coup, le privilege du Temple comme un ornement de la Piece, & pour le besoin present d'Hypolite ; & il n'a pas apercû les consequences qu'on en pouvoit tirer contre Hypolite, & contre Thesée même. Cette réflexion a échapé à la plûpart des Spectateurs ; & je ne la dois moi-même qu'à M. le Marquis de Lacé qui n'est pas un Spectateur ordinaire : mais, pourquoi, me dira-t-on, si peu de gens y ont-ils pensé ? C'est que l'action est passée, quand Hypolite parle du privilege du Temple ; & l'on ne songe pas alors à revenir sur ses pas ; au lieu que si cette circonstance eût précedé l'action, Racine auroit senti lui-même, l'obstacle qu'elle y mettoit ; & en la retranchant, ne nous auroit pas laissé de réflexion à faire.

C'est un grand art aux Auteurs de lever eux-mêmes les difficultez, à mesure qu'elles peuvent naître ; & de ne pas remettre à une Préface qui ne remedie à rien, des justifications qui peuvent entrer avantageusement dans le cours de la Piece. Aux endroits où l'on sent que le Spectateur pourra être blessé des sentimens, ou de la conduite d'un Personage, il faut que ce Personage se fasse à lui-même l'objection qui se présente, & qu'il

y réponde, ne fût-ce qu'en s'étonnant le premier de ce qu'il fait & de ce qu'il penſe. Il n'en faut pas ſouvent davantage, pour anéantir les objections. Le Spectateur s'aplaudit alors de ne s'être pas fait une vaine difficulté, puiſque le Poëte y fait attention lui-même; & dès-là il eſt diſpoſé à ſe païer aiſément des moindres correctifs.

Dans Athalie, cette Reine raportant la cauſe de ſon trouble, dit:

Un ſonge, me devrois je inquieter d'un ſonge!
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.

Un ſonge, donne d'abord l'idée d'un eſprit foible; & s'il n'y avoit point de correctif, ce ſeroit une tache dans le caractere d'Athalie: mais cette réflexion, *me devrois-je inquiéter d'un ſonge!* releve auſſi-tôt le caractere. L'étonement de la Reine ſur ſa foibleſſe, prouve aſſez que ce n'eſt pas une foibleſſe habituelle, & qu'il faut que le ſonge ait été bien frapant, pour ébranler un cœur ſi ferme.

Dans la Tragedie de Mithridate, ce Roi veut s'éclaircir des ſentimens de Monime & de Xipharés; & il ſe propoſe de ſurprendre le ſecret de la Princeſſe par une feinte indigne d'un Héros. Le premier mouvement du

Spectateur est d'accuser Mithridate de bassesse, & de condamner le Poëte qui l'avilit: mais dès que Mithridate s'est fait le reproche à lui-même, & qu'il s'est répondu :

S'il n'est digne de moi, le piege est digne d'eux ;

Le Spectateur est satisfait ; & il semble qu'en avoüant son tort, le Héros ait repris toute sa dignité.

Dans Polieucte, Felix avoüe, sur le péril de son Gendre, des sentimens de la derniere bassesse : mais comme il a déclaré lui-même en s'en étonnant, qu'il avoit des sentimens bas, & qui le faisoient rougir ; cet aveu lui rend une sorte de noblesse ; & l'on ne voit plus que le caractere général de l'ambition, au lieu de l'indignité personelle de Felix. Ainsi sur l'exemple de ces grands Maîtres, craignant que dans ma Tragedie on ne reprochât à Alphonse une dureté excessive, quand il condamne son fils, je lui fais dire aussi-tôt après :

Severe Manlius, inflexible Brutus,
Nai-je pas égalé vos feroces vertus ?
Je prononce un arrêt que mon cœur désavoüe.
Eh bien que l'Univers avec horreur te loüe,
Monarque infortuné !

D'un côté les exemples que je cite prou-

vent que la severité d'Alphonse est dans la nature ; de l'autre il se fait plaindre, en se condamnant lui-même ; & ce qui sans cela eût pû ne paroître que l'effet d'une humeur farouche, devient un effort de vertu, d'autant plus grand, que le Héros en frémit, & se le reproche lui-même.

Il me reste une réflexion à faire sur le soin que doit avoir un Auteur de ne rien mêler dans le caractere d'un Personage qui puisse repousser ou affoiblir l'intérêt qu'il a dessein d'y faire prendre. Cette faute n'est pas sans exemple ; & l'on y tombe de trois manieres.

Premierement : en rapelant des actions passées qui flétrissent le Personage.

Secondement : en lui faisant faire ou penser dans le cours même de la Piece, quelque chose qui l'avilit.

Troisiémement : en faisant prévoir qu'il doit démentir dans la suite ce qu'il a actuellement d'estimable.

La Tragedie de Vinceslas me fournit un exemple du prémier défaut.

Ladislas qui est le Héros de la Piece est déshonoré dès la premiere Scene, puisque son pere, lui faisant honte de sa conduite passée, ne craint pas de lui dire qu'elle l'a

rendu si odieux & si mépriſable aux Citoïens, qu'on va juſqu'à le ſoupçonner de tous les aſſaſſinats qui ſe commettent. Comment eſperer, après cela, que Ladiſlas puiſſe être un Perſonage bien intereſſant? & s'il l'eſt, combien le ſeroit-il davantage, ſi on n'avoit pas commencé par l'avilir?

Dans Cinna, la peinture qu'on fait au premier Acte de la cruauté & des proſcriptions d'Auguſte, permet-elle de s'allarmer beaucoup de ſon péril? & prépare-t-elle bien à l'admiration de ſes vertus? Mais Cinna lui-même eſt un exemple du ſecond défaut, puiſque dans le cours de la Piece il ſe rend coupable de la plus noire perfidie. Auguſte déferant aux conſeils de Maxime, alloit abandonner l'Empire, ſi le perfide Cinna ne ſe jettoit à ſes genoux; & ſi ſous l'aparence de l'amitié la plus vive, il ne le conjuroit de le garder, pour pouvoir être en état de le poignarder le lendemain. Une pareille trahiſon fait fremir le Spectateur; & il y a loin de là, à pouvoir reprendre quelque intérêt au Perſonage.

Dans la mort de Pompée, Acoré dit d'un ton à n'en pas laiſſer douter le Spectateur, qu'il a reconnu dans Ceſar toute la joïe que lui donnoit la mort de ſon rival; & que les

regrets & la colere qu'il en a témoignez, n'étoient que des voiles, pour couvrir ſes vrais ſentimens. Corneille, de peur de manquer la nature, n'a pas pouſſé aſſez loin la vertu; & pour mieux montrer l'homme, il a retranché du Héros, & par conſequent de l'admiration qu'il devoit inſpirer pour Ceſar.

Dans les Horaces, Horace tuë ſa ſœur au quatriéme Acte, ce qui fait une nouvelle action, où il ne s'agit plus que de juger un coupable; & la Piece n'eſt pas ſi vicieuſe par la duplicité d'action, que par cette idée d'un Héros qui ſe termine en parricide.

Je trouve dans Athalie un exemple du troiſiéme défaut. Joas eſt le Perſonage ſur qui roule tout l'intérêt. Sa reconnoiſſance, ſa docilité pour le grand Prêtre, ſon amour, ſon zele pour la Religion, vertus qui deviennent encore plus touchantes par ſon enfance; tout attire à lui la pitié du Spectateur. On nous prédit cependant au quatriéme Acte que cet or pur doit ſe changer en un plomb vil. Ce ne ſeroit encore rien; la rapidité & l'obſcurité de la prophetie en ſauvent l'aplication: mais au cinquiéme Acte, Athalie dans les imprécations que lui ſuggere ſa vengeance, prédit avec quelque détail tous

les crimes de ce Roi sacrilege ; & comme on sait en effet qu'il devint tel qu'Athalie le souhaite, on ne voit plus qu'un scélerat dans l'enfant qu'on avoit plaint. A quoi tient-il alors qu'on n'ait regret à ses larmes !

Je sais qu'il y a beaucoup d'art à enrichir ainsi une Piece de tous les événemens qui regardent les principaux Personages, soit en rapelant le passé, soit en préssageant l'avenir: mais c'est encore un plus grand art de n'en choisir que ce qui peut contribuer au but qu'on se propose. Par exemple, autant que la prédiction d'Athalie me paroît déplacée, & contraire au dessein de la Piece, autant dans Britannicus la prédiction d'Agripinne sur Neron me paroît-elle adroite & necessaire. Le crime de Neron n'est point puni ; mais ce qu'Agripinne lui préssage, lui tient lieu de châtiment ; & cet avenir affreux qui attend le coupable, console le Spectateur de son impunité présente.

J'ai été tenté de finir ma Tragedie par une fureur de Dom Pedre, qui fit pressentir ce qu'il devoit devenir dans la suite. Il mérita le surnom de cruel ; & la perte d'Inés lui avoit rendu tous les hommes odieux : mais j'aurois laissé par-là une impression désagreable ; & j'aurois changé mal à propos en

terreur, la pitié qui eſt un ſentiment beaucoup plus doux. J'ai fait cette réflexion, non pas pour avertir que je n'ai pas fait une faute; mais pour avoüer que j'ai penſé la faire; & que je n'en ai été garanti que par un peu d'attention aux effets du Théatre.

Fin du troiſiéme Diſcours.

QUATRIE'ME DISCOURS

A l'occasion de la Tragedie D'OEDIPE.

J'Exposerai simplement ici quelques réflexions sur le sujet d'Oedipe qui ont enfanté, pour ainsi dire, cette nouvelle Tragedie.

Je voulois d'abord qu'Oedipe fût coupable; & le sujet, tel que Sophocle nous l'a laissé, m'a toujours paru vicieux par cette fatalité tiranique qui entraîne un homme dans des malheurs qu'il ne s'est point attirez par sa faute. Une pareille idée ne pourroit que jetter les hommes dans le désespoir; & loin qu'il fût raisonnable de leur insinuer cette erreur, il auroit fallu leur cacher à jamais une si triste vérité, si nous étions assez malheureux, pour que c'en fût une.

Il étoit donc necessaire, pour instruire, qu'Oedipe tombât dans quelque faute: mais comme il falloit, pour plaire, qu'il fût interessant, il falloit aussi que sa faute, quoi-

que considerable, fût cependant compatible avec de grandes vertus. Cette réflexion m'a determiné à ne lui donner d'autre crime qu un excès d'ambition, déreglement que le préjugé accorde si bien avec l'idée de grand homme, qu'il va même quelquefois jusqu'à le confondre avec l'héroïsme.

Ces premieres vûës m'ont amené d'autres circonstances. Au lieu de supoſer, comme Sophocle, qu'Oedipe ait été élevé, au milieu d une Cour, comme l'héritier de la Courone, ce qui ne donne pas lieu à l'ambition qui seroit déja satisfaite; j'ai fait élever Oedipe dans l'état de berger, afin que son ambition en fût à la fois plus héroïque & moins pardonnable; & je lui fais défendre par un Oracle exprès de sortir de son païs, s'il ne veut renoncer à la tranquilité & à l'innocence. Il mépriſe aſſez les dangers; & il préſume aſſez de ſa vertu, pour ſuivre ſon deſſein, au mépris de l'Oracle; & par cette demarche, le voilà, ce me ſemble, auſſi coupable, & auſſi intéreſſant que je le voulois.

Mais ce n'étoit point encore aſſez. Que m'eût ſervi de juſtifier les Dieux à l'égard d'Oedipe, ſi Jocaſte qui eſſuïe les mêmes adverſitez, les eût condamnez par ſon innocence? J'aurois contredit, par un des Perſonages,

la vérité que j'aurois établie par l'autre.

Il falloit donc que Jocaſte commît auſſi quelque faute qui ne fût pas odieuſe, & qui la laiſſât digne de la pitié des Spectateurs. J'ai choiſi, pour elle, un excès d'amour qui lui fait oublier les avis des Dieux, foibleſſe qui n'exclud pas de grandes vertus, & avec laquelle une femme peut s'attirer d'ailleurs le reſpect & l'admiration.

Il me ſemble que cet arrangement corrige la dureté du ſujet; & qu'il éloigne l'impreſſion déſeſperante que laiſſeroit l'idée d'une Divinité qui ſe plairoit à accabler de malheurs, & de l'horreur même du crime, les ames les plus innocentes.

Eh quelle étoit l'idée des anciens d'imaginer dans les actions humaines des crimes indépendans de la volonté! Oedipe, aux yeux de la raiſon, n'étoit pas coupable de la mort de ſon pere, puiſqu'il l'avoit tué ſans le connoître, dans une legitime défenſe: il n'étoit pas coupable d'inceſte, puiſqu'il n'avoit pas cru épouſer ſa mere: ainſi, après l'éclairciſſement, il n'avoit qu'à pleurer l'un & ſe ſeparer de l'autre, mais ſans remords, & ſans deſeſpoir, puiſqu'il n'avoit rien à ſe reprocher. L'idée de crime involontaire eſt une pure contradiction, puiſque l'idée de crime renferme une inten-

tion; & que l'idée d'involontaire l'exclud absolument. On peut dire que par-là, le sujet d'Oedipe est tout ensemble, & affreux, & frivole.

Pour moi, quoique j'aie songé d'un côté à rendre Oedipe un des plus vertueux hommes du monde; à le faire bon Roi, bon mari, bon pere, bon fils même; & d'autant meilleur qu'il l'est par l'impression du devoir, & non par celle de l'instinct, puisque celui qu'il croit son pere, ne l'est pas; j'ai eu attention de l'autre, à lui donner un premier crime qui le rend coupable de ceux auxquels il a l'audace de s'exposer, de sorte qu'il est assez criminel, pour mériter d'être puni, & trop peu, pour ne pas mériter qu'on le plaigne.

En second lieu, j'ai voulu conserver, en traitant ce sujet, l'unité d'intérêt qu'il me paroît que les plus grands Poëtes n'y ont pas assez ménagée, non sans doute faute de génie, mais pour n'avoir pas tourné leur attention, & leur effort de ce côté-là. Le genie va toujours loin du côté qu'il se tourne; l'important est que la réflexion lui ouvre la véritable carriere.

Comme l'unité d'intérêt dans Oedipe, consiste dans le dévelopement des circonstances qui servent à l'éclaircissement de son sort; & que ce dévelopement ne suffiroit pas par lui-même, à remplir cinq Actes on

y a ajoûté des épisodes de politique ou d'amour qui suspendent d'autant l'impression principale, & qui donnent, pour ainsi dire, deux Pieces en une : mais ces épisodes, sur tout un épisode d'amour, a l'air si forcé dans le sujet d'Oedipe, on y sent tellement le contre-tems de cette passion avec l'horreur qui doit saisir continument les Personages, qu'il est étonnant que les Auteurs se soient permis un si malheureux contraste.

Dans l'effort que je faisois, pour remedier à ce défaut, les deux fils d'Oedipe se sont présentez à mon imagination. J'ai cru qu'Eteocle & Polinice étoient les seuls Personages qu'on pût lier intimément à l'intérêt d'Oedipe ; & qu'en faisant rouler quelque tems le péril sur les enfans, je ne ferois qu'étendre le malheur du pere, & le rendre encore plus accablant. C'est de cette attention que m'est venuë l'idée de faire demander par les Dieux un des fils de Jocaste, pour expier l'impunité du meurtre de Laïus. Comme Oedipe ignore que Jocaste ait eu quelqu'autre enfant qu'Eteocle & Polinice, il ne sauroit douter que l'ordre ne les regarde ; & le voilà déchiré par l'affreuse necessité de laisser périr son peuple, ou de sacrifier ses fils. Il me semble que l'unité d'intérêt est

non

non seulement soutenuë, mais qu'elle est encore fortifiée par le péril de ces Princes qui, entrant naturellement dans le dévelopement du sort d'Oedipe, devient une grande partie de la punition dont les Dieux l'accablent.

En me donnant cette nouvelle matiere, je me suis procuré l'avantage de pouvoir entrer d'abord dans le fort de l'action, sans crainte de l'épuiser trop tôt; & je n'interromps point la passion propre de mon sujet, je veux dire la terreur, par des passions moins vives & déplacées, qu'on ne s'est pardonnées sans doute, que par la necessité de satisfaire à l'étenduë reglée d'une Tragedie.

J'étois encore frapé d'un défaut considerable dans l'action d'Oedipe, telle que les Poëtes l'ont arrangée; c'est que les Personages, au moment qu'on les introduit sur la Scene, ignorent les choses dont ils devroient être instruits dès long-tems, ou qu'ils n'ont pas pris les mesures, qu'exigoient les événemens qu'ils racontent. Il est vrai que les Auteurs, pour rassembler les éclaircissemens, & les démarches dans le cours de l'action présente, avoient besoin de l'ignorance & de l'imprudence des Personages: mais une action qui ne marche qu'à ce prix, & où

l'on ſent toujours que le Poëte a pris ſes avantages, aux dépens de la vrai-ſemblance, perd infiniment de ſa force: l'illuſion n'a plus de lieu; & l'on eſt trop averti de ne rien croire d'un fait qui ne ſubſiſte qu'à la faveur de ſupoſitions preſque impoſſibles.

Pour rétablir les Perſonages dans une conduite raiſonnable, il falloit diſpoſer les faits de l'avant-Scene de maniere qu'ils ne duſſent ſe développer que dans le cours de l'action; & que Jocaſte & Oedipe n'euſſent pas dû plûtôt s'en faire confidence, ou qu'ils euſſent pû les ignorer eux-mêmes.

J'ai tâché d'arranger mes circonſtances dans cette vûë; & j'ai crû ſurtout qu'à l'égard de la mort de Laïus, Jocaſte & tout le peuple devoient avoir été tellement trompez, qu'ils n'euſſent point eu de meſures à prendre, pour vanger ſa mort.

De là m'eſt venu l'expedient du menſonge d'Iphicrate. Il abandonne ſon maître dans le péril; il revient ſans bleſſure annoncer ſa mort; & le lâche eſt réduit, pour ne ſe pas perdre d'honneur, à feindre que ſon maître a peri dans une forêt ſous les efforts d'un Lion monſtrueux: ſa douleur & les vêtemens enſanglantez qu'il raporte à Jocaſte donnent du poids à ſon menſonge. Il n'y avoit dans

ce cas aucune recherche à faire; & Oedipe lui-même que Jocaſte en avoit inſtruit, n'avoit rien à tenter, pour vanger ſon prédeceſſeur.

Je penſe que dans cette diſpoſition on ne peut plus reprocher aux Perſonages, ni d'avoir rien ignoré de ce qu'ils devoient ſavoir, ni d'avoir rien obmis de ce qu'ils devoient faire; & je rétablis ainſi l'action dans toute ſa force, en lui rendant toute ſa vraiſemblance.

Toutes ces idées que je ne dois qu'à mon attention, pour remedier aux défauts qui m'avoient frapé, m'ont donné, en quelque façon, un nouveau ſujet; & je n'ai pû réſiſter à la tentation de le traiter.

J'ai crû qu'avec un fonds raiſonnable, il me faudroit moins de genie, pour le ſoutenir, qu'il n'en a fallu aux autres, pour couvrir, par la beauté des détails, un fonds vicieux par lui-même: car je révelerai ici ingénument un des meilleurs ſecrets de l'art; c'eſt de ſe défier aſſez de ſon eſprit, pour ne pas s'embarquer legerement, pour ne pas compter de vaincre le vice du fonds par l'abondance & la richeſſe des ornemens; & de ſe croire toujours aſſez foible, pour avoir beſoin d'une matiere heureuſe & bien diſ-

posée, capable encore de plaire par elle-même, quand on ne la rempliroit que médiocrement.

De grands esprits n'y regardent pas quelquefois de si près. Fiers de leurs ressources, ils dédaignent les précautions ; mais je leur conseillerois encore de se servir de mon secret. Le génie est toujours mieux emploïé à embellir, qu'à réparer.

Je me garderai bien de faire valoir ici en détail tous les soins que j'ai donnez à la continuité & à l'accroissement de l'action ; j'aime mieux me faire justice sur un endroit où je n'ai pû me contenter moi-même.

La premiere Scene du troisiéme Acte, où Polemon, le prétendu pere d'Oedipe, est arrêté par les Princes, m'a paru languissante au Théatre, & plus même que je ne l'avois prévû : car il est bon de le dire, en passant ; il y a cette difference entre la lecture & la représentation d'une Piece, que les beautez & les défauts des discours se sentent mieux dans la lecture, au lieu que la représentation découvre plus surement la force ou la foiblesse de l'action. Quelquefois un homme d'un bon sens ordinaire sent tout-à-coup au Théatre ce qui est échapé dans le Cabinet à la réflexion des connoisseurs.

En cherchant la raiſon de la langueur de la Scene, j'ai été ſurpris de l'apercevoir dans les précautions mêmes que j'avois priſes pour la prévenir.

Polemon devoit d'abord donner ſur ſon état des éclairciſſemens qui ſervoient de préparation à de nouveaux événemens. Il n'auroit pû faire ce détail, en parlant à la Reine, trop impatiente du ſecret qui la regarde, pour s'occuper des affaires particulieres d'un berger.

J'ai donc choiſi, pour témoins de ce détail, Eteocle & Polinice; & je m'imaginois par-là donner plus de dignité à la Scene: mais c'eſt cette dignité même qui en fait le vice. Qu'on me permette là-deſſus une réflexion dont je me ſouviendrois, ſi je travaillois encore.

Quand on a à dire des choſes qui ne doivent produire ni accroiſſement ni changement de paſſion dans les Perſonages, il vaut mieux qu'elles ne ſoient dites qu'à de ſimples Confidens, parce qu'alors le Spectateur ne s'attend qu'à être inſtruit lui-même; & non pas à voir actuellement l'effet de ce qu'on lui aprend: mais au contraire ſi vous introduiſez des Perſonages importans, le Spectateur ſe promet qu'il en va naître de nouvelles

passions & de nouveaux desseins ; & la Scene lui paroît vuide, si les Acteurs se retirent au même état qu'ils sont entrez.

C'est cette attente trompée qui cause la langueur de la Scene. On demeure d'autant plus froid qu'on s'est promis en vain plus d'émotion. J'avoüe volontiers ma mépriſe ; & je compte pour quelque dédommagement d'en avoir découvert la raiſon.

J'ai encore à prévenir le reproche d'orgueil que semble mériter l'audace de traiter un sujet après le grand Corneille. Je ne désavoüe pas que l'entrepriſe n'ait l'air de préſomption ; mais il faut avoüer auſſi que ce peut n'en être que l'air ; & j'oſe aſſurer que de ma part, cela ne va pas plus loin.

L'opinion établie de la ſuperiorité de Corneille ſur tous les Auteurs Dramatiques, n'eſt pas le fruit de chacune de ſes Pieces en particulier ; c'eſt le tribut légitime du mérite ſurprenant répandu dans tous ſes Ouvrages ; & c'eſt au genie conſideré en ſon entier, & non pas ſéparément, à aucune de ſes productions, qu'eſt dû le prix de la Poëſie Dramatique.

Quand on penſe de combien Corneille s'eſt élevé au-deſſus de ſes prédeceſſeurs,

quelle nouvelle richeſſe l'art a acquiſe entre ſes mains, quelle eſt ſa fecondité pour les deſſeins & pour les caracteres, quelle eſt la force de raiſon, l'abondance & le choix des ſentimens, le ſublime de l'expreſſion qu'il étale en tant d'endroits, il y auroit de l'extravagance à préſumer de l'égaler; on ne pardonneroit pas même à un génie ſupérieur au ſien, s'il en naiſſoit, de ſentir trop tôt ſon avantage; il devroit attendre modeſtement qu'à force de preuves, le Public en convînt, & douter encore après cela de ſon ſuccès.

Voilà préciſément comme je penſe de Corneille. Je me fais honneur d'avoüer toute mon inſuffiſance auprès d'un génie ſi rare; & ſi l'on m'en croit, on ſera bien loin d'imaginer que j'aïe voulu lutter à cet égard contre un ſi grand Maître: mais il n'en eſt pas de même de ſes Pieces en particulier. Peut-être n'y en a-t-il point d'abſolument parfaite; & voici, ce me ſemble, deux raiſons qui doivent y avoir laiſſé des défauts, même conſiderables.

La premiere: c'eſt que quand un Ecrivain trouve un art preſque encore dans le cahos, comme Corneille y a trouvé parmi nous la Tragedie, il n'en peut perfectionner que ſuc-

ceſſivement les differentes parties. Tantôt il ſonge à étendre l'art d'un côté, tantôt à l'enrichir d'un autre ; quelquefois il a en vûë les paſſions, d'autres fois les caracteres, quelquefois la juſteſſe & la regularité de l'intrigue ; il lutte à tout moment contre le torrent du mauvais goût ; il travaille peu à peu à purger le ſtile de ſes baſſeſſes, de ſes enflures, de ce faux éclat qui ne naît que du jeu des paroles ; & à la place de ces agrémens de mode, il lui donne inſenſiblement une beauté de tous les païs & de tous les ſiécles. Plus il eſt parti de loin, plus le chemin qu'il a fait lui perſuade aiſément qu'il a atteint au terme. Il s'arrête, ſi ce n'eſt de laſſitude, du moins par la ſatisfaction de ſes progrès, qui, comparez à l'état où il a pris les choſes, lui doivent paroître la perfection même.

La ſeconde raiſon vient du grand nombre des Ouvrages. Un génie qui enfante tant de differens deſſeins, eſt entraîné par ſa propre abondance ; il ne ſauroit faire une attention ſcrupuleuſe à tous les détails ; il lui ſuffit de mettre chaque tableau en état de produire un grand effet ; & pour augmenter cet effet de quelques dégrez, il ne veut pas perdre un tems mieux emploïé à de nouveaux Ouvrages qui, dans leur totalité, ſont

d'un plus grand prix qui ne le feroient quelques beautez de plus dans un seul.

On voit à present qu'un Auteur raisonnable peut bien, sans s'enorgueillir, traiter un sujet après Corneille. Sur quoi apuieroit-il sa présomption ? d'un côté il tire de lui-même les principes & les exemples qui doivent le guider ; & c'est par son propre secours qu'il pourroit réussir à le vaincre dans un sujet particulier. De l'autre, moins dominé par une imagination feconde, il peut mettre au peu qu'il entreprend, un soin laborieux que Corneille a dû dédaigner, pour pouvoir multiplier ses travaux, content que l'art se trouvât tout entier, quoiqu'épars, dans ses differentes productions : éloge qui n'est peut-être dû qu'à lui seul.

J'avoüe cependant qu'en concourant ainsi avec les grands Maîtres, un Auteur peut se flater secretement de devenir leur digne rival ; c'est un étourdissement que je lui pardonnerois dans le cours du travail ; cette émulation l'échaufe, & peut même étendre son génie : mais après l'ouvrage fait, il n'a qu'à se servir de mes réflexions, pour se guerir d'une vanité qui ne lui est plus utile, & pour se remettre humblement à sa place.

Comme avec l'Oedipe en Vers, j'expose encore au public la même Tragedie que j'avois faite en Prose, avant que de la versifier; on me permettra de dire ici les raisons pourquoi je ne l'ai pas hazardée au Théatre de la premiere façon; & d'exposer en même-tems le sentiment où je suis qu'il seroit raisonnable de faire des Tragedies en Prose.

Deux raisons m'ont empêché d'en risquer la représentation.

La premiere : l'habitude des auditeurs qui n'entendent des Tragedies qu'en Vers.

La seconde : l'habitude des Acteurs mêmes qui n'en representent pas d'autres.

On s'est imaginé, car de quoi la force de l'habitude ne fait-elle pas des principes, que la pompe, la mesure des Vers & l'éclat de la rime étoient essentiels à la dignité de la Tragedie; que les grands intérêts & les grandes passions perdroient sans ce soutien, une grande partie de leur importance, comme si l'admiration, la terreur & le pathétique ne pouvoient être l'effet du langage ordinaire.

Je n'ai osé heurter un préjugé si établi; d'un côté, c'est prudence; j'ai pris le plus sûr, pour réussir; mais de l'autre, c'est lâ-

cheté ; mon exemple, pour peu qu'il eût été heureux, en eût encouragé de plus habiles. On ne tentera gueres de nouveautez utiles, s'il ne se trouve pas des Auteurs assez genereux, pour risquer de déplaire au public, en essaïant de l'enrichir.

L'habitude des Acteurs eût encore augmenté le danger ; ils seroient presque décontenancez dans le tragique, s'ils n'y parloient pas en Vers. Leur voix, leur maintien, leur geste, tout s'y est mesuré. Ce prétendu langage des Dieux qu'on est accoutumé de respecter, leur éleve l'imagination ; & réduits au langage ordinaire, ils ne se paroîtroient plus à eux-mêmes si importans, illusion qui leur est necessaire, pour en imposer mieux aux autres.

D'ailleurs la mesure & les phrases, ordinairement plus coupées dans les Vers, aident beaucoup leur intelligence ; ils en discernent plus aisément le sens ; ils en prennent mieux les tons, & ils les soutiennent davantage ; au lieu qu'il leur faudroit plus de finesse que n'en ont quelques-uns, pour saisir dans les Phrases étenduës de la Prose les inflexions délicates que demanderoient les raisonnemens & les passions.

Cependant, si contre ces préjugez & ces ob-

ſtacles que fait naître l'habitude des uns & des autres, on pouvoit établir l'uſage des Tragedies en Proſe, j'oſe croire qu'on y trouveroit de vrais avantages.

Premierement : l'avantage de la vrai-ſemblance qui eſt abſolument violée par la verſification : car pourquoi, en faiſant agir des hommes, ne les pas faire parler comme des hommes ? n'eſt-il pas, j'oſe le dire, contre nature, qu'un Héros, qu'une Princeſſe aſſerviſſent tous leurs diſcours à un certain nombre de ſillabes ; qu'ils y ménagent ſcrupuleuſement des repos reglez ; & qu'ils affectent, juſques dans le détail de leurs intérêts, ou dans leurs paſſions les plus impetueuſes, le retour exact des mêmes ſons qui ne peut être que le fruit d'une recherche auſſi puerile que pénible ? Que cette maſcarade du diſcours eſt étrange ! Et n'eſt-ce pas le triomphe de l'habitude que le plaiſir qu'on eſt parvenu à s'en faire ?

Par le langage ordinaire, les Perſonages & les ſentimens n'en paroîtroient-ils pas plus réels ; & par cela même, l'action n'en deviendroit-elle pas plus vraïe ? autrefois tous les Ouvrages de Théatre étoient faits en Vers. La Comedie, malgré ſa familiarité eſſentielle, ſubiſſoit là-deſſus le même joug que

la Tragedie. Dans la suite on s'est licentié souvent à écrire la Comedie en Prose ; & selon la portée des Auteurs, elle en a acquis souvent plus de vivacité & de justesse.

On dira peut-être qu'il y a plus loin du stile majestueux de la Tragedie à la Prose, qu'il n'y avoit du stile aisé de la Comedie : mais on se tromperoit, & les proportions sont les mêmes. Il est vrai que les Personages Tragiques doivent, par la convenance de leur état, parler avec plus de noblesse & d'élegance que les Comiques ; mais ils n'en doivent pas parler moins naturellement ; & leur dignité ne les rend pas Poëtes. Aussi un Auteur judicieux ne se permet pas les audaces épiques, en faisant parler ses Acteurs. Rompez la mesure des Vers de Racine ; faites disparoître ses rimes ; vous ne retrouverez plus dans les discours qu'une élegance naturelle & proportionnée aux rangs, aux intérêts, aux passions. Vous n'y perdrez en un mot que cet agencement étudié qui vous distrait de l'Acteur, pour admirer le Poëte, & qui ne paroîtroit qu'un abus de la parole à tout homme de bon sens qui n'auroit jamais entendu de Vers.

Il est encore évident qu'avec la liberté de choisir & d'arranger les paroles, on en au-

roit plus de facilité à perfectionner les choſes. Jamais on ne ſeroit forcé d'adopter un mot impropre avec connoiſſance de cauſe par l'impoſſibilité d'ajuſter à ſon gré le mot neceſſaire. On pourroit toujours donner à un raiſonnement ſa gradation & ſa force, au lieu que le caprice des rimes contraint ſouvent d'y mêler quelques foibleſſes, ou quelque inutilité. Jamais, pour conſerver un trait excellent, on ne ſeroit réduit à s'en permettre un médiocre. L'ordre, la préciſion, les convenances ne ſeroient plus à la merci de regles tiraniques que ne maîtriſent pas toujours les plus grands génies; & enfin les Auteurs n'auroient plus à ſe paſſer, ni les lecteurs à pardonner de véritables fautes, ſous le nom adouci de licences.

D'ailleurs, & voici peut-être l'avantage le plus conſiderable, la correction ſeroit infiniment aiſée. L'Ecrivain le plus ſur eſt ſujet à de grandes mépriſes dans la chaleur de la compoſition; & quand il vient à s'éclairer par ſes propres réflexions, ou par la critique des autres, ce qu'il voudroit ôter eſt tellement uni à ce qu'il y a de plus heureux, qu'il renonce bien-tôt à des changemens impoſſibles: il aura plûtôt fait de mettre à juſtifier ſa faute, l'eſprit qu'il devroit emploïer à

la corriger. En Prose il n'eût fallu que raïer un mot, & en substituer un autre : mais en Vers la substitution de ce mot va coûter un tour heureux, un Vers sublime, & peut-être, de proche en proche, une longue suite de discours.

Mr. Despreaux m'a dit lui-même qu'il avoit été vingt ans à corriger une fausse rime. Je rabats ce qu'il faut de l'hiperbole ; mais il en reste toujours assez pour être frapé du ridicule des hommes, d'avoir inventé un art exprès, pour se mettre souvent hors d'état d'exprimer exactement ce qu'ils voudroient dire ; ou ce qui est encore pis, pour avoir à sacrifier ce qui seroit dit le plus heureusement, à des conditions que la raison n'a point prescrites. Au reste celui qui feroit une Tragedie en Prose auroit à se garder d'un piege. Il pourroit abuser de la facilité du stile, en se contentant trop tôt de ses premieres idées, & en ne faisant pas assez d'effort pour chercher le mieux, dès qu'il se seroit offert du raisonnable. Je lui recommanderois donc de mettre au choix des choses le tems & le soin qu'exigeroit la versification. Ce sera toujours un assez grand encouragement pour lui que la sureté de trouver dans sa langue de quoi ex-

primer heureuſement ce qu'il imaginera de ſublime & de pathétique.

Voici enfin un dernier fruit de l'uſage que je voudrois établir ; c'eſt de multiplier le nombre des Auteurs Dramatiques, en les diſpenſant d'un talent que bien des gens d'eſprit n'ont pas. N'y a-t-il pas des écrivains qui ont aſſez d'invention, pour imaginer de grands deſſeins, aſſez de génie pour les bien arranger, aſſez de raiſon & d'eſprit pour les bien executer, mais qui ne ſe ſont jamais exercez à la verſification, ou qui par bon ſens s'en ſont rebutez de bonne heure par la perte de tems qu'elle coûte ? Quel dommage que tout ce mérite ſoit perdu pour le Théatre !

Si M. de Fenelon ne s'étoit mis au-deſſus du préjugé qui veut que les Poëmes ſoient en Vers, nous n'aurions pas le Telemaque, ſi brillant cependant des beautez mêmes qu'on apelle poëtiques, qu'on ne s'aviſe pas d'y ſouhaiter la parure des Vers. Penſons de même de la Tragedie ; & peut-être aurons-nous bien-tôt des Ouvrages d'une auſſi grande perfection dans leur genre.

COM-

COMPARAISON
DE LA PREMIERE SCENE
DE MITHRIDATE
AVEC LA MÊME SCENE
RE'DUITE EN PROSE,

D'où naiſſent quelques réflexions
ſur les Vers.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

XIPHARE'S, ARBATE.

XIPHARE'S.

ON nous faiſoit, Arbate, un récit fidelle. Rome triomphe en effet; & Mithridate eſt mort. Les Romains ont attaqué mon pere vers l'Euphrate; & ils ont trompé dans la nuit ſa prudence ordinaire. Tout ſon Camp diſperſé, & fuïant après une longue bataille, l'a laiſſé dans la foule des morts; & j'ai ſçû qu'entre les mains de Pompée, un ſoldat a remis ſon épée avec ſon diadême. Ainſi ce Roi qui durant quarante ans a laſſé lui ſeul tout ce que Rome eut de Chefs conſiderables; & qui, balançant la fortune dans l'Orient, vangeoit la querelle commune de tous les Rois, meurt; & laiſſe après lui, pour venger ſa mort, deux fils malheureux qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, Seigneur! Eh quoi l'ardeur de regner en la place de vôtre pere vous rend déja ennemi de Pharnace!

XIPHARE'S.

Non; Arbate, je ne prétens point acheter à ce prix les débris d'un malheureux Empire: je ſçais reſpecter en lui l'avantage des ans; & ſatisfait des Etats marquez pour mon partage, je verrai tom-

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

XIPHARE'S, ARBATE.

XIPHARE'S.

ON nous faiſoit, Arbate, un fidelle raport.
Rome en effet triomphe; & Mithridate eſt mort.
Les Romains vers l'Euphrate ont attaqué mon pere,
Et trompé dans la nuit ſa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout ſon Camp diſperſé,
Dans la foule des morts, en fuïant l'a laiſſé;
Et j'ai ſçû qu'un ſoldat dans les mains de Pompée
Avec ſon diadême a remis ſon épée.
Ainſi ce Roi qui ſeul a durant quarante ans,
Laſſé tout ce que Rome eut de Chefs importans;
Et qui dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt; & laiſſe après lui, pour venger ſon trépas,
Deux fils infortunez qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, Seigneur! quoi l'ardeur de regner en ſa place
Rend déja Xipharés ennemi de Pharnace!

XIPHARE'S.

Non; je ne prétens point, cher Arbate, à ce prix,
D'un malheureux Empire acheter le débris.
Je ſçais en lui des ans reſpecter l'avantage;
Et content des Etats marquez pour mon partage,

ber ſans regret entre ſes mains, tout ce que l'amitié de Rome lui promet.

ARBATE.

L'amitié de Rome ! un fils de Mithridate ! eſt-il vrai, Seigneur ...

XIPHARE'S.

N'en doute point. Pharnace depuis long-tems tout Romain dans le cœur, attend tout maintenant des Romains ; & moi, plus fidelle que jamais à mon pere, je conſerve une immortelle haine pour Rome. Cependant ma haine & ſes prétentions ſont le moindre ſujet de nôtre diſcorde.

ARBATE.

Quel autre intérêt vous anime donc contre lui ?

XIPHARE'S.

Je vais t'étonner. Monime, cette belle Monime qui attira tous les vœux du Roi nôtre pere & dont, après lui, Pharnace ſe déclare amoureux....

ARBATE.

Eh bien, Seigneur !

XIPHARE'S.

Je l'aime, Arbate ; & je ne veux plus m'en taire, puiſqu'enfin je n'ai plus que mon frere pour rival. Sans doute tu ne t'attendois pas à ce diſcours ; mais ce n'eſt point un ſecret de peu de tems. Cet amour s'eſt long-tems augmenté dans le ſilence. Que n'en puis-je marquer toute la violence à tes yeux ! te peindre mes premiers ſoupirs & mes premiers ennuis ! mais dans le funeſte état où nous ſommes, ce n'eſt gueres le tems de m'occuper à rapeler le cours d'une Hiſtoire amou-

Je verrai, ſans regret, tomber entre ſes mains,
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains ! le fils de Mithridate !
Seigneur, eſt-il bien vrai....

XIPHARE'S.

N'en doute point, Arbate.
Pharnace, dès long-tems tout Romain dans le cœur,
Attend tout maintenant de Rome & du vainqueur ;
Et moi, plus que jamais, à mon pere fidelle,
Je conſerve aux Romains une haine immortelle :
Cependant, & ma haine, & ſes prétentions
Sont les moindres ſujets de nos diviſions.

ARBATE.

Eh quel autre intérêt contre lui vous anime ?

XIPHARE'S.

Je men vais t'étonner. Cette belle Monime
Qui du Roi nôtre pere attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, ſe déclare amoureux....

ARBATE.

Eh bien, Seigneur !

XIPHARE'S.

Je l'aime ; & ne veux plus m'en taire,
Puiſqu'enfin pour rival je n'ai plus que mon frere.
Tu ne t'attendois pas ſans doute à ce diſcours,
Mais ce n'eſt point, Arbate, un ſecret de deux jours.
Cet amour s'eſt long-tems accrû dans le ſilence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence !
Et mes premiers ſoupirs, & mes premiers ennuis !
Mais en l'état funeſte où nous ſommes réduits,
Ce n'eſt gueres le tems d'occuper ma memoire

reuſe. Qu'il te ſuffiſe pour me juſtifier que je vis, que j'aimai le premier la Reine ; que mon pere ignoroit encore juſqu'au nom de Monime, lorſque je conçus pour elle un légitime amour. Il la vit ; mais au lieu de préſenter à ſes beautez un amour & des vœux dignes d'elle, il crut que, ſans aſpirer à plus de gloire, Monime lui céderoit une victoire indigne. Tu ſçais par combien d'efforts il tenta ſa vertu ; & que, laſſé de l'avoir combatuë en vain, abſent, mais toujours plein de ſon amour, il lui fit porter ſon diadême par tes mains. Juge de mes douleurs, Arbate, quand j'apris par des bruits trop certains l'amour & les deſſeins du Roi ; quand je ſçus que la Reine réſervée à ſon lit, avoit pris le chemin de Nymphée avec toi. Helas ! ce fut encore dans ce tems fatal que ma mere ouvrit les yeux aux offres des Romains. Peut-être, pour venger ſa foi trompée par cet himen, ou peut-être, afin de menager pour moi la faveur de Pompée, elle trahit Mithridate & livra aux Romains la Place & les Tréſors qui lui étoient confiez. Quel devins-je, en aprenant ce crime ! je ne regardai plus alors mon rival dans mon pere, j'oubliai que ſon amour traverſoit le mien ; & je n'eus plus devant les yeux que mon pere offenſé. J'attaquai les Romains. Ma mere éperduë me vit en reprenant cette place qu'elle leur avoit livrée, me dévoüer contre eux aux dangers les plus mortels, & chercher à la déſavoüer en mourant. Depuis ce tems l'Euxin fut libre ; & il l'eſt encore ; & des rives du Boſphore aux rives du Pont tout

A rapeller le cours d'une amoureuſe Hiſtoire.
Qu'il te ſuffiſe donc, pour me juſtifier,
Que je vis ; que j'aimai la Reine le premier,
Que mon pere ignoroit juſqu'au nom de Monime,
Quand je conçus pour elle un amour legitime.
Il la vit : mais au lieu d'offrir à ſes beautez
Un himen, & des vœux dignes d'être écoutez ;
Il crut que, ſans prétendre une plus haute gloire,
Elle lui cederoit une indigne victoire.
Tu ſçais par quels efforts il tenta ſa vertu ;
Et que laſſé d'avoir vainement combatu,
Abſent, mais toujours plein de ſon amour extrême,
Il lui fit par tes mains porter ſon diadême.
Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains
M'annoncerent du Roi l'amour & les deſſeins ;
Quand je ſçus qu'à ſon lit Monime réſervée,
Avoit pris avec toi le chemin de Nymphée.
Helas ! ce fut encor dans ce tems odieux
Qu'aux offres des Romains ma mere ouvrit les yeux.
Où pour venger ſa foi, par cet himen trompée,
Où, ménageant pour moi la faveur de Pompée,
Elle trahit mon pere ; & rendit aux Romains
La place & les treſors confiez en ſes mains.
Quel devins-je, au recit du crime de ma mere !
Je ne regardai plus mon rival dans mon pere ;
J'oubliai mon amour par le ſien traverſé ;
Je n'eus devant mes yeux que mon pere offenſé.
J'attaquai les Romains ; & ma mere éperduë
Me vit, en reprenant cette place renduë,
A mille coups mortels contr'eux me dévoüer ;
Et chercher, en mourant, à la déſavoüer.
L'Euxin depuis ce tems fut libre, & l'eſt encore ;

reconnut Mithridate ; & ſes Vaiſſeaux n'eurent plus que les vents & les eaux pour ennemis. Je voulois faire plus ; & pour le ſecourir, je prétendois moi-même m'avancer vers l'Euphrate. Je fus frapé ſoudain du bruit de ſa mort. Au milieu de mes pleurs, je te l'avoüe, Monime que mon pere avoit laiſſée en tes mains, revint à ma penſée avec tous ſes charmes ; que dis-je ! je tremblai en ce moment pour ſes jours, je redoutai les cruelles amours du Roi. Tu ſçais toi-même combien de fois ſes tranſports jaloux ont aſſuré la mort de ſes maitreſſes. Je volai auſſi-tôt vers Nymphée ; & mes triſtes regards rencontrerent Pharnace aux pieds de ſes murs ; j'en conçus un funeſte préſage. Tu nous reçus tous deux ; & tu ſcais le reſte. Pharnace toujours violent dans ſes deſſeins, ne diſſimula point ſon amour préſomptueux : il conta à la Reine la diſgrace de mon pere, lui avoüa ſon amour, & s'offrit à la place de Mithridate. Il le veut executer, comme il le dit ; mais je prétens éclater à mon tour. Oüi, Arbate, autant que mon amour a reſpecté le pouvoir d'un pere à qui je fus dévoüé dès l'enfance, autant aujourd'hui ce même amour ſe révolte & brave l'autorité de ce nouveau rival. Ou Monime elle-même contraire à mon amour, condamnera l'aveu que j'ai réſolu de lui faire ; ou quelque malheur qu'il en puiſſe arriver, ce n'eſt que par mon trépas qu'on peut l'obtenir. Voilà, cher Arbate, tous les ſecrets dont je voulois t'inſtruire ; choiſi quel parti tu dois prendre ; voi lequel des deux mérite le mieux

Et des rives de Pont aux rives du Bosphore,
Tout reconnut mon pere ; & ses heureux vaisseaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux.
Je voulois faire plus : je prétendois, Arbate,
Moi-même, à son secours, m'avancer vers l'Euphrate;
Je fus soudain frapé du bruit de son trepas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le céle pas,
Monime qu'en tes mains mon pere avoit laissée,
Avec tous ses attraits revint à ma pensée
Que dis-je ! en ce malheur, je tremblai pour ses jours ;
Je redoutai du Roi les cruelles amours.
Tu scais combien de fois ses jalouses tendresses
Ont pris soin d'assurer la mort de ses maitresses ;
Je volai vers Nymphée ; & mes tristes regards
Rencontrerent Pharnace aux pieds de ses remparts ;
J'en conçus, je l'avoüe, un présage funeste.
Tu nous reçûs tous deux ; & tu sçais tout le reste.
Pharnace, en ses desseins toujours impetueux,
Ne dissimula point ses vœux présomptueux.
De mon pere à la Reine il compta la disgrace,
L'assura de sa mort, & s'offrit en sa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'executer :
Mais enfin à mon tour je prétens éclater.
Autant que mon amour respecta la puissance
D'un pere à qui je fus dévoüé dès l'enfance,
Autant ce même amour maintenant révolté
De son nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime à ma flame, elle même contraire,
Çondamnera l'aveu que je prétens lui faire ;
Ou bien quelques malheurs qu'il en puisse avenir,
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.

que tu te déclare pour lui, l'eſclave de Rome ou le fils de ton Roi. Fier de l'apui de Rome, peut-être que Pharnace croit commander dans Nymphée, & me parler en maître; mais ma puiſſance ici ne reconnoît point la ſienne. Le Pont eſt ſon partage, Colchos eſt le mien; & l'on ſçait que la Colchide & ſes Princes ont toujours compté ce Boſphore au rang de leurs Etats.

ARBATE.

Commandez, Seigneur. Si j'ai quelque puiſſance, mon choix eſt fait; je ferai mon devoir. Avec le même zele & la même audace que je ſervois vôtre pere & que je gardois Nymphée contre vôtre frere & contre vous-même, après la mort du Roi, je vais vous ſervir contre tous. Et ne ſçais-je pas que ſans vous mon trepas aſſuré alloit ſuivre l'entrée de Pharnace en ces lieux? ſcais-je pas que mon ſang répandu par ſes mains eût ſouillé ces murs que j'avois défendus contre lui? Aſſurez-vous, Seigneur, du cœur & du choix de la Reine. Du reſte, ou je n'ai plus ici qu'une ombre vaine de crédit, ou Pharnace laiſſant le Boſphore entre vos mains ira joüir ailleurs des bontez de Rome.

XIPHARE'S.

Que ne devrai-je point à cette ardeur! mais on vient: cours, cher Arbate. C'eſt Monime elle-même.

Voilà tous les secrets que je voulois t'aprendre.
C'est à toi de choisir quel parti tu veux prendre,
Qui des deux te paroît plus digne de ta foi,
L'esclave des Romains ou le fils de ton Roi.
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée, & me parler en maître.
Mais ici mon pouvoir ne connoît point le sien.
Le Pont est son partage; & Colchos est le mien;
Et l'on scait que toujours la Colchide & ses Princes
Ont compté ce Bosphore au nombre de leurs Provinces.

ARBATE.

Commandez-moi, Seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,
Mon choix est déja fait; je ferai mon devoir.
Avec le même zele, avec la même audace
Que je servois le pere, & gardois cette place,
Et contre vôtre frere, & même contre vous,
Après la mort du Roi, je vous sers contre tous.
Sans vous ne scais-je pas que ma mort assurée
De Pharnace en ces lieux alloit suivre l'entrée?
Sçais-je pas que mon sang par ses mains répandu,
Eût souillé ce rempart contre lui défendu?
Assurez-vous du cœur & du choix de la Reine.
Du reste, ou mon credit n'est plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace, laissant le Bosphore en vos mains,
Ira joüir ailleurs des bontez des Romains.

XIPHARE'S.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême?
Mais on vient. Cours, ami. C'est Monime elle-même.

Que le Lecteur à preſent ſe rende témoignage à lui-même de l'effet que produit en lui cette Scene, telle qu'il vient de la lire, en comparaiſon de la Scene en Vers; & je lui demande ſi toutes les Tragedies de Racine, miſes en Proſe avec la même exactitude à conſerver ſes penſées, ſes tours & ſes expreſſions, en ne leur retranchant préciſement que l'agrément de la rime & de la meſure, ſi, dis-je, ces Tragedies feroient la même impreſſion de beauté, & produiroient le même dégré d'eſtime pour l'Auteur.

Quelques-uns me répondront peut-être qu'ils n'en rabattroient rien, ni de l'idée de l'Ouvrage, ni de leur eſtime pour l'Ecrivain.

Je n'ai rien à dire à ceux-là; je n'ai qu'à les féliciter de la force & de la droiture de leur jugement qui les rend incapables de ſéduction.

Mais je m'adreſſe au plus grand nombre ſans comparaiſon; à ceux qui ſentiroient un déchet conſiderable dans ces Tragedies, pour qui par le ſeul changement de ſtile, elles deviendroient un Ouvrage ordinaire, & qui n'auroient plus de l'Auteur l'idée de grand génie que le mérite de la verſification leur a laiſſée. Je leur dis donc, ce que je me ſuis

dit à moi-même, en me surprenant dans une pareille mépriſe, que nous n'eſtimons pas aſſez ce qui eſt réellement eſtimable; & que nous eſtimons exceſſivement ce qui ne l'eſt gueres, pour ne pas dire, ce qui ne l'eſt point du tout.

Qu'eſt-ce qui conſtituë la ſolide bonté d'un Ouvrage, ſi ce n'eſt la juſteſſe des penſées, liées entr'elles par le meilleur arrangement, la convenance des tours qui expriment des ſentimens proportionez à la nature des choſes dont on parle, & le choix des expreſſions les plus propres à faire paſſer exactement dans l'eſprit des autres, les idées qu'on veut leur donner. Voilà la raiſon; voilà l'éloquence; voilà la connoiſſance parfaite, & le ſeul uſage legitime d'une langue.

Après toutes ces conditions, que reſteroit-il à eſtimer dans un Ouvrage du côté de l'intelligence? c'eſt pourtant de ces beautez que les Tragedies de Racine ne perdroient rien, ſi on les réduiſoit en Proſe, comme je l'ai eſſaïé ſur une Scene. Pourquoi donc nous paroîtroient elles moins belles? Pourquoi les eſtimerions-nous moins? c'eſt ſans doute que nous ne ſentons pas aſſez leur vrai mérite; & que nous aprétions trop le mérite acceſſoire de la verſification.

Mais qu'eſt-ce que ce prétendu mérite que nous mettons à ſi haut prix ? le vain mérite de la difficulté. Extravagance de la part de ceux qui impoſent ce joug ; & de la part de ceux qui le reçoivent, travail également frivole & pénible.

Imaginons un moment qu'un homme ait fait une Tragedie, parfaite à tous égards, mais en Proſe. Quelqu'un lui vient dire : Voilà, Monſieur, un Ouvrage aſſez raiſonnable : vôtre action eſt bien choiſie & bien conduite : tous vos ſentimens élevent l'eſprit ou touchent le cœur : vos Perſonages ſe diſent préciſément ce qu'ils doivent ſe dire, & avec toute la dignité qui leur convient : mais tout cela n'eſt encore que peu de choſe ; & vôtre Ouvrage n'eſt qu'ébauché. Voulez-vous lui donner une beauté immortelle & vraiment ſublime ? réduiſez toutes vos penſées ſous une meſure uniforme. Renfermez tous les membres de vos phraſes en douze ſillabes, en leur ménageant encore un repos au milieu des douze. Sur tout quand vous aurez terminé une de ces meſures par un mot d'une certaine déſinance, terminez auſſi la ſuivante, par une deſinance pareille. Si vous rempliſſez ces conditions, d'aſſez bon génie que vous paroiſſez déja par vôtre Ouvrage, vous allez

devenir un grand homme : mais ne changez rien à vos tours ni à vos expreſſions, puiſqu'elles ſont bonnes ; n'y ajoutez, n'en diminuez rien, puiſqu'elles ſont préciſes. C'eſt à vous de trouver le moïen de ranger tout ce que vous avez dit ſous les nouvelles loix que je vous impoſe.

Conçoit-on rien de ſi ridicule qu'une pareille propoſition ? mais que va devenir l'homme à qui on l'a faite, s'il veut bien s'y ſoumettre ? il n'a plus rien à penſer. Tout l'eſprit, qui doit être dans ſon Ouvrage, eſt déja trouvé. Il ne lui reſte plus à exercer qu'un travail mécanique & mépriſable : il va tourner ſes mots de toutes les façons, pour y découvrir quelques rimes, ou pour les faire plier ſous la meſure preſcrite. Dans l'impoſſibilité de trouver ſon compte, il ſera contraint de changer ſes tours & ſes expreſſions, quelquefois heureuſement, le plus ſouvent avec perte ; & enfin il va mettre pluſieurs années à vaincre des obſtacles, qui ſurmontez n'ajoûteront à ſon Ouvrage qu'un agrément de convention & contre nature, tandis que les vraïes beautez lui auront à peine couté quelques mois. Eſt-ce donc là l'exercice de la raiſon ? & un pareil rêveur n'eſt-il pas plus digne de pitié que de louange ? voilà pourtant, je n'e-

xagere point, ce que les hommes demandent des Poëtes ; & voilà ce que nous faisons, entant que versificateurs ; & ce qu'il y a de bien honteux, c'est que l'estime la plus brillante soit attachée à ce mérite ; & que toutes choses d'ailleurs égales, la seule verfication mette tant de distance entre les Auteurs.

Encore, si on ne se mettoit à versifier que bien assuré de ce qu'on veut dire, pour ne s'en laisser écarter par la contrainte que le moins qu'il seroit possible, ce ne seroit qu'un mauvais usage du tems : mais il y a pis. Les Poëtes pensent d'ordinaire en Vers ; & c'est alors que la raison a beaucoup à souffrir.

Je demande pardon à mes confreres, si j'expose ici la maniere humiliante dont nous travaillons la plûpart. Nous pensons vaguement à la matiere que nous voulons traiter ; nous y tendons nôtre esprit, pour apeler les idées. S'il s'offre quelque chose de raisonnable, nous tâchons de découvrir aux environs de nôtre pensée quelques rimes, qui nous fassent entrevoir un sens aisé à lier avec ce que nous avons déja dans l'esprit. S'il ne s'en présente que d'éloignées, nous les rejettons bien vîte, en desesperant de les assujetir à nos vuës. S'il s'en présente une plus heureuse, elle devient une espece de bout-rimé qu'il

qu'il faut remplir. Nous marchons ainſi de tatonnement en tatonnement, pour trouver nôtre compte ; & l'on peut dire que le hazard des rimes détermine une grande partie du ſens que nous emploïons. De là ces ongles rongez, ce front ſourcilleux, ces geſtes irréguliers qui ſont comme le vehicule des idées, & qu'on apelle ſi mal à propos enthouſiaſme : car quel mot convient moins à des rêveurs qui penſent, pour ainſi dire, à vuide, & qui, tout furieux qu'ils paroiſſent, ſont bien moins échaufez de l'abondance & de la force des penſées, qu'impatiens de n'en point avoir, ou de n'en avoir que de déraiſonnables ?

En quoi conſiſte alors la difference du bon & du mauvais Poëte ? tous deux ſont ſujets au hazard ; mais le mauvais en eſt l'eſclave : il adopte trop vîte ce qui ſe preſente, ſoit faute de goût, ſoit ſeulement par laſſitude ; au lieu que le bon s'en rend l'arbitre : il rejette conſtament ce qui n'eſt ni ſenſé, ni à propos : il attend patiemment les momens heureux ; & quoi qu'il ne ſoit pas le maître de dire ce qu'il voudra, il l'eſt du moins de n'adopter que ce qui ſera bon à dire. Ainſi dans la ſuite des bonnes choſes qu'il reçoit, la juſteſſe de ſon choix ne laiſſe pas ſentir au lecteur combien le hazard des rimes & la contrain-

te de la mesure ont eu de part à l'Ouvrage.

M. Despreaux faisoit gloire d'avoir apris à M. Racine à ne faire au plus que vingt Vers dans un jour : mais quand vingt Vers ont coûté cinq ou six heures, combien doit-il y avoir eu de momens steriles ? par combien d'états défectueux les Vers ont-ils dû passer, avant de parvenir à l'état qui contente l'Auteur ? que de fois a-t-il été honteux de ce qui s'offroit, & encore plus d'avoir adopté quelque tems du mépriſable. M. Despreaux avoit dit :

Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

C'étoit-là sans doute tout son secret ; & il paroît que M. Racine l'avoit bien apris.

Je remarque à present une autre mépriſe qui naît de la versification : c'est que la plûpart des lecteurs sentent dans les Tragedies de Racine une Poësie qu'ils n'y retrouveroient plus, si on les réduisoit en Prose ; & cependant, en supposant toujours qu'on n'y fist d'autre changement que de rompre les mesures, & de faire disparoître les rimes, elles n'y perdroient que la versification, & non pas la Poësie qui y pourroit être. J'entens par Poësie, les expressions audacieuses, les figures hyperboliques, tout ce langage reculé de

l'usage ordinaire, & particulier aux Ecrivains qui font profession d'idées rares & de peintures énergiques.

Si l'on cherche cette sorte de Poësie dans Racine, on y en trouvera infiniment moins qu'on ne pense ; & son grand mérite est qu'en effet il n'y en ait gueres. Il a fait parler des Personages occupez de divers intérêts, & agitez de passions violentes. Il a dû suivre la nature, & ne leur prêter que des discours convenables à leur dignité & à leur situation ; beaucoup de noblesse & d'élegance, puisque l'état des Acteurs tragiques le demande ; mais nul effort, nulle recherche d'ornemens ambitieux. Autrement ce ne seroit plus Pirrhus, Andromaque, ou tel autre, qui parleroient, ce seroit Racine. Par exemple :

Les ombres par trois fois ont obscurci les Cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que vôtre corps languit sans nourriture.

On ne reconnoît pas à ce discours, la nourice de Phœdre, mais l'Auteur qui se met à sa place ; & si dans une Piece tous les Personages se tenoient de pareils discours, ce ne seroit plus une action naturelle & serieuse, mais un pur jeu d'esprit, & un assaut de figures entre des Poëtes.

Je le répete encore : le grand mérite de Racine c'eſt de ne s'être permis que très-rarement ce faſte poëtique : car au lieu que, comme l'a dit Horace, l'éloge du Poëte épique eſt que, ſi l'on rompt la meſure de ſes Vers, on retrouve toujours les membres épars d'un Poëte, l'éloge de l'Auteur Dramatique, c'eſt qu'en rompant de même les meſures, le Poëte diſparoiſſe, & ne laiſſe voir que le Perſonage.

On voit même par-là, que le ſimple Orateur eſt bien plus autoriſé aux expreſſions audacieuſes que l'Auteur Dramatique ; car comme l'Orateur parle en ſon nom, & qu'on le ſçait préparé, on ne lui reproche point le ſoin & la recherche, quoiqu'on les ſente, pourvû qu'il n'en diſe que de plus grandes choſes. Il peut s'élever aux idées les plus hautes ; s'échaufer à ſon gré ſur les objets dont il parle ; peindre tout avec force, & même avec quelque excès, pour étonner ou flater l'imagination. On s'eſt promis tout cela de ſon art ; & il n'eſt comptable à l'auditeur que de beautez réelles & ſolides, quelqu'étudiées qu'elles paroiſſent : mais l'Auteur Dramatique révêt des Perſonages étrangers. Il doit être fidele aux caracteres, & aux paſſions qu'il repreſente ; & ſur-tout imiter de près le diſ-

cours naturel de gens importans qui, ſans préparation, ſe parlent ſelon leurs intérêts, & ſelon leur paſſion préſente. Auſſi je ne craindrai point de dire que dans le ſens dont il s'agit, il y a, ſans comparaiſon, beaucoup plus de Poëſie dans M. Fléchier, que dans M. Racine : mais cette difference fait la gloire des deux, puiſque l'un, dans ſes Panegyriques, faiſant une profeſſion ouverte d'éloquence, en a dû déploïer toutes les richeſſes ; au lieu que l'autre, faiſant parler des Perſonages, a dû s'en tenir à l'élegance qui leur convient.

Peut-être après tout ce que je viens de dire, s'éleve-t-il quelque ſoupçon que je cherche à rabatre de la réputation de Racine. Je n'y vais répondre qu'en expoſant bien ſincerement l'idée que j'ai conçûë d'un genie ſi rare, & qui fait tant d'honneur à nôtre ſiecle : mais il faut remarquer auparavant que quelque gloire qui ſoit dûë à Racine, il ne peut jamais que marcher après Corneille. C'eſt à ce reſtaurateur de la Tragedie parmi nous, pourquoi ne pas dire l'inventeur, puiſqu'il en a créé un nouveau genre ; c'eſt à lui que nous devons ceux qui l'imitent, ceux qui l'égalent, ceux mêmes qui le ſurpaſſeroient.

J'ai peine à croire que Racine, venant le pre-

mier, eût été Corneille ; mais je suis sûr que sans Corneille, il n'eût pas été Racine.

Il me paroît qu'il a uni à toutes les ressources du talent, une grande sureté de jugement & de raison ; qu'il a joint à une imagination féconde & délicate, une connoissance parfaite de la langue, & une adresse merveilleuse à la manier. La preuve de son jugement, & de la flexibilité de son génie, ce sont ces progrès rapides qui le firent parvenir, dès le troisiéme effort, au point de perfection dont il n'est pas sorti depuis. De la Thébaïde à Alexandre, c'est un saut étonnant pour l'exactitude & la noblesse de la versification ; d'Alexandre à Andromaque, c'en est un aussi considerable pour l'action & le sentiment ; & de là jusqu'à Athalie, c'est toujours un Poëte admirable, qui par l'assemblage de toutes sortes de beautez, desespere plus qu'il n'anime ceux qui travaillent après lui.

L'essence du Poëte est l'invention ; & à regarder la Poësie dans ce sens, jusqu'où Racine l'a-t-il portée ? que d'actions, que de sentimens, que de Personages créez ? car le germe historique d'où les Poëtes font éclore les Heros de Théatre, n'empêche pas que ce ne soit une espece de creation ; & si Racine a formé la plûpart des siens, un peu trop sur

le modele de nos mœurs, ce n'eſt pas qu'il n'eût pû les varier avec un plus grand contraſte : mais il a ſenti qu'il étoit bon de les raprocher de nous, pour nous intereſſer plus sûrement.

Corneille a uſé de toute ſon abondance, aux riſques de n'être pas toujours heureux. Racine n'a reſtraint la ſienne que pour s'aſſurer mieux du ſuccès, preuve nouvelle de jugement, de ſçavoir regler ſon genie ſur la fin qu'on ſe propoſe. Il a écrit en Vers; & il n'y avoit pas à déliberer, puiſque l'uſage étoit établi, & que le Spectateur exige le plaiſir de la verſification, qui, du moins, par la force de l'habitude, a acquis ſur nous tous les droits d'un plaiſir naturel : mais ce n'eſt pas pour s'être impoſé ce travail qu'il eſt digne de louange; c'eſt en ſe l'impoſant, d'avoir ſi bien évité tous les inconveniens de la contrainte, qu'il ſemble, preſque toujours, n'avoir dû dire que ce qu'il á dit, & comme il l'a dit. Quand il raiſonne, ce n'eſt pas, comme dans bien d'autres, un amas de penſées détachées qui, toutes enſemble, ſont bien les materiaux d'un raiſonnement, mais qui n'en ont pas l'ordre naturel, tel que le produiſent des idées bien conçûës & bien embraſſées. Tout eſt fondu enſemble; tout eſt à ſa

place ; & l'extrême juſteſſe du Poëte ne laiſſe pas ſeulement apercevoir qu'il ait eu des difficultez à vaincre.

S'il exprime des ſentimens, il ne ſe laiſſe pas emporter à la fougue d'une paſſion générale, ce qui ne demande qu'une ſenſibilité groſſiere & de peu de reſſource ; il les meſure exactement aux caracteres, à la ſituation, aux convenances preſentes ; & c'eſt ce qui demande un jugement exquis, au milieu de la paſſion même. Non pas que la paſſion raiſonne diſtinctement dans ceux qui l'éprouvent : mais dans celui qui l'imite, il faut beaucoup de réflexion & de connoiſſance du cœur humain, pour diſcerner ces ménagemens & ces adreſſes qu'elle emploïe, ſans y penſer, pour ſes intérêts ; car ſans effort, & par pur inſtinct, rien n'eſt quelquefois plus ingenieux que la paſſion ; & perſonne ne l'a mieux connuë que Racine.

Son goût excellent paroît encore dans la maniere de tourner ſes penſées. Il ne les éguiſe point en traits ; c'eſt une raiſon, une élegance continuë qui ne ſe prépare point de chutes brillantes, & pour ainſi dire, de ces éclairs d'eſprit, où le bon ſens même prend l'air de pointes ; car pour les pointes réelles, ce ne ſeroit pas un éloge de ſe les être inter-

dites ; & Corneille, après avoir lutté quelque tems contre ces puerilitez, avoit déja mis le ſublime à leur place.

A l'égard du langage, on peut dire que par une intelligence ſinguliere de la valeur des termes, Racine s'en eſt fait un qui n'apartenoit qu'à lui. Il eſt tellement éloigné du langage commun, qu'il n'en paroît pourtant pas moins naturel; il y a mis de la dignité, ſans aller juſqu'au Poëtique, je veux dire l'excès des figures. Combien d'alliances de mots inuſitées juſqu'à lui, dont on n'a preſque pas aperçû l'audace ? Ce qu'il inventoit, ſembloit plûtôt manquer à la langue, que la violer. Ce n'eſt pas qu'il ne pût s'élever à toute l'énergie du Poëte épique ; il l'a bien fait voir dans quelques récits, ou peut-être a-t-il affecté de ſe donner ce mérite, aux dépens de la vrai-ſemblance; mais on ne doit lui en tenir que plus de compte, de s'être retenu dans tout le reſte, par égard pour la raiſon. En un mot, jamais Poëte n'a été ſi maître de ſon art & de ſon génie; & entre eſprits égaux d'ailleurs, cette force eſt au-deſſus de l'art & du génie même.

Sur cette juſtice que je rends de ſi grand cœur à Racine, qu'on ne m'accuſe pas de me contredire, quand je remarque ailleurs

quelques défauts de ſes Pieces. Il échape toujours quelque choſe à la foibleſſe humaine : de plus, ces défauts amenent ſouvent de grandes beautez : l'Auteur le plus ſenſé ſe les permet à ce prix ; & ils ſont preſque toujours couverts par l'adreſſe des tours & l'élegance du langage.

AVERTISSEMENT.

L'Ode suivante a été faite par une espece de défi, sur ce que des gens prétendoient que la Prose ne pouvoit s'élever aux expressions, & aux idées Poëtiques. Je pensois au contraire qu'elle peut prétendre à tous les genres; & pour le prouver, je traitai la matiere même, avec tout le faste, & toutes les figures de l'Ode. Je lûs l'Ouvrage à l'Academie Françoise dans une seance publique; tous mes Confreres y aplaudirent; & Monseigneur le Cardinal de Fleury m'en témoigna sa satisfaction particuliere. C'est ce qui m'autorise à lui adresser l'Ouvrage. Si j'y ai jetté quelques traits d'un orgueil Poëtique, je proteste que ce n'est pas d'abondance de cœur, mais seulement pour mieux imiter les Vers qui sont en possession de s'en parer; car raisonnable-

ment parlant, je ne trouve rien de ſi petit que ces yvreſſes d'amour propre, où les Poëtes s'abandonnent ſi volontiers. Il n'y a point de ſtile qui doive diſpenſer d'être modeſte. Méritons les loüanges le mieux que nous pourons ; & laiſſons au Public le ſoin de nous rendre bonne juſtice.

LA LIBRE ELOQUENCE.

ODE EN PROSE.

A SON EMINENCE MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE FLEURY.

FLEURY, respectable Ministre, aussi loüable par les intentions, que par les lumieres; aussi cher à ton Roi, qu'à son peuple, & précieux même à tous nos voisins; toi à qui les Poëtes sont inutiles, puisque l'Histoire se charge de ton éloge, & que tes actions tirent tout leur éclat d'elles-mêmes; reçoi l'hommage sincere d'un Ecrivain énorgueilli de ton aprobation. L'Ouvrage que je te presente t'a plû; puis-je douter qu'il ne doive plaire? un sage a parlé; Critiques, instruisez-vous. Et vous, Ode immortelle, allez, fiere de ce suffrage, & de vôtre liberté, allez aprendre aux Poëtes qui naîtront, à secouer le joug dont vous avez osé vous affranchir.

Rime, auſſi bizarre qu'impérieuſe, meſure tirannique, mes penſées ſeront-elles toujours vos eſclaves ? juſques à quand uſurperez-vous ſur elles l'empire de la raiſon ? dès que le nombre & la cadence l'ordonnent, il faut vous immoler, comme vos victimes, la juſteſſe, la préciſion, la clarté. Ou ſi je m'obſtine à les conſerver, malgré vous ; par quelles tortures ne vous vengez-vous pas de ce que je vous reſiſte ! je vois le Soleil ſe lever, ſe coucher, ſe relever plus d'une fois, avant que j'aïe pû vous réconcilier avec une penſée qui valoit à peine quelques momens. C'eſt à toi ſeule, Eloquence libre & indépendante, c'eſt à toi de m'affranchir d'un eſclavage ſi injurieux à la raiſon.

Mais quelle lumiere me frape ! que peut renfermer ce nuage ébloüiſſant qui s'avance vers moi du milieu des airs ? d'où vient cette douce roſée qu'il répand ſur ſa route, tandis que des traits de feu l'entrouvrent de toutes parts ? Ciel ! il ſe dévelope à mes yeux ! j'y découvre une Déeſſe majeſtueuſe qui, d'un ſeul de ſes regards, ſe rend maîtreſſe de mon cœur. Ne me trompai-je point ! eſt-ce l'Eloquence ? un diadême auguſte ceint ſa tête.

D'une main, elle lance des foudres ; & de l'autre, elle ſeme des fleurs. Ses cheveux, abandonnez aux zephirs, flottent ſur ſes épaules en ondes negligées. Sa robe qu'aucun lien ne reſſerre, & qui la pare, ſans la géner, brille de couleurs plus diverſes & plus vives, que celles dont Phœbus peint la nuë, quand il s'y joüe avec tous ſes raïons. Une foule de Génies voltige autour d'elle, comme ſes miniſtres. L'un eſt chargé du cothurne ſuperbe qu'il eſt tout fier de porter ; l'autre eſſaïe, en riant, le brodequin ; l'un, d'un ſouffle hardi, fait réſonner la trompette éclatante, tandis que l'autre fait ſoupirer tendrement la flute paſtorale.

Tu m'as reconnuë ſans doute à tout ce qui m'environne, me dit la Déeſſe elle-même. Je ſuis l'ainée des Muſes. C'eſt moi qui poſſede l'art ſouverain de manier, d'entraîner les volontez ; d'élever, d'éclairer les eſprits, de paſſionner les cœurs, & de tranſporter les imaginations. Je ſuis enfin cette Eloquence que tu réclames ; & à ce nom, ne vas pas penſer, comme le vulgaire, que ma puiſſance ſoit renfermée dans les tribunes, où je regne, en perſuadant. Mon Empire n'a point de limites.

Ce n'eſt pas aſſez pour moi de peindre la nature de ſes vraïes couleurs ; je donne de la réalité à la fiction même ; & je crée tout ce que j'imagine. En vain mes Sœurs s'aplaudiſſent-elles de cet art pénible qu'elles ont inventé pour le charme des oreilles ; en vain ſe ſont-elles impoſé cette ſervitude des ſons & des meſures dont tu te plains, elles ne ſauroient plaire, qu'autant que je les inſpire ; & les prodiges dont elles ſe vantent, ſont bien moins dûs aux graces contraintes qui les parent, qu'aux véritables beautez que je leur prête. Renonce donc à cette rime ſi lente & ſi capricieuſe, à cette meſure intraitable qui, ſous eſpoir d'agrément, n'amene ſouvent que la langueur, compagne de l'uniformité Tu perdras moins que je ne te rendrai. Travaille ſous mes ſeuls auſpices. Prens un eſſor hardi ; te voilà libre.

La Déeſſe diſparoît à mes yeux : mais au feu divin qui m'embraſe, je ſens encore ſa préſence toute puiſſante. Oüi je puis, ſans le ſecours des Vers, m'élever aux plus ſublimes fictions ; je puis, nouvel Homere, tranſporter mes auditeurs au milieu des combats. Ils entendront la Diſcorde qui d'un cri perçant

çant va donner le signal homicide. Déja volent de toutes parts les fléches insatiables de sang : l'inflexible Destin les conduit selon ses décrets : en vain les boucliers s'opoſent aux atteintes mortelles, les guerriers tombent sous les épées & les javelots, comme les épics sous la grêle tranchante. Les Dieux mêmes tremblent pour les jours de ceux qu'ils ont fait naître : à peine dans l'horreur du combat sont-ils surs de leur propre immortalité. Jupiter tonne, éclaire, fait pleuvoir le sang. Neptune d'un coup de ce triple Sceptre dont il commande aux flots, déracine les montagnes, entrouvre le centre de la terre : le Soleil & les morts sont épouvantez de se voir. Tout l'Univers n'est plus qu'un Théatre de prodiges, terribles même aux puissances qui les excitent. Un seul guerrier demeure intrepide au milieu de cet ébranlement total de la nature ; il triomphe des hommes & des Dieux. Le plus grand des prodiges, c'est sa valeur. Qu'on me donne un nouveau Héros ! dans un stile aussi libre que sublime, je le conduis ainsi à travers les miracles, au faîte de la gloire ; & rempliſſant l'imagination des plus grands objets, j'allumerai dans les ames l'amour héroïque de la vertu.

Faudra-il exposer sur la Scene les avantures tragiques des Rois, les conspirations ambitieuses, les vices sur le trône, & les vertus dans les fers? Je n'asservirai point mes Héros à ce langage superstitieusement mesuré que la passion désavoüe; ils parleront naïvement, quoique noblement, selon leur dignité, selon le génie de leur nation, leur caractere particulier, leur interêt dominant, & leur émotion présente. Le cœur du Pontife brulera d'un saint zele; la fiere autorité regnera dans la bouche du Souverain. L'Israëlite n'aura de politique que sa Religion; le Romain n'aura de Religion que sa politique. Je prêterai à l'un, les figures Orientales; je donnerai à l'autre, la hauteur du courage & l'amour presque feroce de la liberté. La douleur & la joïe dédaigneront l'enflure & le rafinement. Toutes les passions enfin n'auront d'ornement que leur propre vivacité; & je ne laisserai jamais sentir l'Auteur caché sous le Personage.

Et toi, riante Comedie, art enchanteur, qui sçais réjoüir jusqu'à celui que tu condamnes, quelle contradiction du stile contraint où l'on t'asservit avec la familiarité de tes discours & de tes manieres! quel ridicule, & que tu

le joûrois bien ! de voir un amant qui n'oſe rien ſentir que de l'aveu de la rime ; un valet, un ruſtre, amoureux juſques dans ſes groſſieretez d'une cadence harmonieuſe ? on nous recommande tant la nature. Eh ! pourquoi donc la violer dès le premier pas ? pourquoi ſe faire un langage forcé, pour exprimer la naïveté des ſentimens & des mœurs ?

Mais par quel écart pindarique me trouvai-je tout-à-coup au milieu des campagnes ? Je vois les troupeaux paiſſans dans les riantes prairies ; j'entens de toutes parts le ſon des flutes & des chalumeaux. Echo ne ſçait à qui répondre ; elle épouſe à la fois les paſſions les plus contraires ; elle ſe plaint ; elle rit ; elle chante ; & ſemble faire de nouveaux airs du mélange des ſons qu'elle répete. Qu'aperçois-je ſous ce tilleul ! pourquoi cette bergere repouſſe-t-elle ſon chien qui la careſſe ? hélas ! elle ſe plaint d'un berger qui vient de la trahir, après mille proteſtations de l'aimer toujours. Elle croit preſque, après ce changement, que les careſſes ſont un préſage certain d'infidelité. Plus loin, à l'entrée de ce bois, un berger grave ſur le ſable le chiffre de Philis & le ſien ; Ze-

phire d'un souffle cruel efface aussi-tôt tout l'ouvrage. Le berger s'allarme de l'augure. Il se leve; & de la pointe de sa houlette il veut graver les mêmes chiffres sur l'écorce d'un hêtre; le fer se brise, & se refuse à son dessein : nouvelle terreur pour le berger. Il aperçoit dans le moment la brebis cherie de Philis qui s'étoit égarée; il vole, & s'empresse pour la prendre; mais la brebis fuit devant lui, elle qui venoit d'ordinaire au-devant de ses caresses. Ah! c'en est trop, s'écrie-t-il. Tu me trahis, infidelle bergere! tous ces prodiges te condamnent! présages menteurs! il arrive, en suivant la brebis, jusques sous le tilleul où se plaint la bergere. C'est cette même Philis dont il pleure le changement, & qui le croit lui-même infidélle. Elle a pris ces allarmes, pour avoir vû à la houlette du berger un tissu galant qui ne vient pas d'elle; & que, pendant qu'il dormoit, une jeune follette y avoit attaché pour le surprendre. Amour, je te vois présider aux reproches & à l'éclaircissement; je te vois sourire tendrement de leur délicatesse; & tu les récompenses de tes plus doux transports. Ainsi, sans autre art que la nature même, je peindrai les peines, & les plaisirs des amans; & mesurant seulement avec grace les tendres chansons de mes bergers, tout respi-

rera d'ailleurs dans mon ſtile, la liberté & la naïveté paſtorale.

Oüi, divine Eloquence, c'eſt à toi ſeule de manier la parole. Tu ne reconnois de force ni de grace que la raiſon. Les idées te préſentent les termes; les ſentimens te fourniſſent les tours; la juſteſſe & la clarté t'impoſent préciſement tes nombres & tes meſures. Tes deſſeins differents étendent, ou reſſerrent tes hardieſſes. Il n'apartient qu'à toi d'écarter ſûrement tout l'inutile, d'embraſſer & d'arranger tout le neceſſaire; ſeule, tu ſçais donner à chaque objet ſes véritables nuances, & ſes proportions exactes. Tes Sœurs n'ont fait un chant du diſcours que pour ſupléer à ton défaut; mais qu'elles ſe déſabuſent. Rien ne te remplace; & où tu parois une fois, rien ne ſe fait plus déſirer.

Témeraire, n'en ai-je point trop dit? j'entens Polhimnie qui me reproche amerement l'audace de mon ingratitude. Oſes-tu donc, me dit-elle, avilir ainſi les dons que je t'ai faits? comptes-tu pour rien cette meſure flateuſe où j'ai ſçû cent fois renfermer tes penſées; ce

retour artificieux des mêmes ſons, où la raiſon étoit ſurpriſe de ſe trouver plus riante, quoique plus contrainte ; enfin toute cette muſique de paroles qui ſemble aſſocier l'oreille aux plaiſirs de l'eſprit ? Ingrat ! & je reçois aujourd'hui ce prix de mes faveurs ! pardonne, Polhimnie. Je ne déſavoüe pas tes bienfaits ; & je connois encore tous tes charmes. Je ſçais combien tu plais par les difficultez mêmes que tu ſurmontes ; que tu joins à l'effet naturel d'une penſée raiſonnable, l'admiration de te la voir rendre avec ſuccès, malgré les obſtacles. Je ſçais que quelquefois le génie, heureuſement forcé par l'inflexibilité de tes loix, découvre des tréſors qu'il n'eût pas cherchez, s'il eût trouvé le chemin ouvert à ſes premieres ſaillies. Je connois l'empire que l'habitude t'a acquis ſur l'oreille, & les obligations que t'a la mémoire, à qui tu prêtes, comme des époques ſecourables, la ſimétrie de tes meſures, & le mariage des mêmes ſons : mais laiſſe-le-moi dire, puiſque la verité m'y force ; tu ne ſçaurois jamais commander au diſcours, auſſi ſouverainement que la libre Eloquence.

ŒDIPE,

TRAGEDIE

EN PROSE.

AVERTISSEMENT.

JE ne prétens, en imprimant cet Ouvrage, que donner l'idée de ce que pourroit être une Tragedie en Proſe. Pour peu que celle-ci plaiſe, on en doit conclure que des génies ſuperieurs en pouroient faire d'excellentes ; & quand elle ne plairoit pas, il faudroit ne s'en prendre qu'à moi, & non pas à la nature de l'entrepriſe qui pourroit être heureuſe en de meilleurs mains.

PERSONAGES.

OEDIPE.

JOCASTE.

ETEOCLE.

POLINICE.

DYMAS.

PHOEDIME.

POLEMON.

GARDES.

La Scene eſt dans le Palais des Rois de Thebes.

ŒDIPE,

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, DIMAS.

DIMAS.

AH, Seigneur! quels terribles ordres! vous m'en voïez frémir. Non, je n'aurai jamais la force de vous obéir.

OEDIPE.

Raſſure toi, Dimas. Je te ſais gré de tes larmes: mais qu'elles ne l'emportent pas ſur ta fidelité. Execute avec courage les volontez de ton Roi; & ce qui eſt encore plus ſacré, les

dernieres volontez d'une victime des Dieux. Va ; je te l'ordonne absolument ; va avertir le Pontife de préparer l'Autel & l'encens ; & d'assembler le peuple dans le Temple, où je vais me dévoüer pour sa délivrance.

DIMAS.

Eh quoi, Seigneur ! est-il possible que vous soïez résolu à ce barbare dévoûment ! qui donc vous a demandé une si prétieuse victime ?

OEDIPE.

Apollon lui-même. Trois fois cette nuit il m'est aparu. Ce n'étoit point un songe ; le sommeil avoit déja füi de mes yeux. Trois fois je l'ai vû, les yeux ardens de colere, & ses traits enflamez à la main ; je suis encore frapé de sa voix ! trois fois il m'a fait entendre, en dédaignant mes larmes, qu'elles n'obtiendroient jamais le salut de Thebe ; & que son bras ne se retireroit pas de dessus mon peuple, que mon sang répandu n'eût apaisé les célestes vengeances. Va ; obéis à ton Roi, comme j'obéis aux Dieux.

SCENE II.

OEDIPE, DIMAS, JOCASTE.

JOCASTE.

OU courez-vous, Seigneur ? quel dessein vous arrache si-tôt de vôtre Palais ? tirez-moi du trouble où le vôtre vient de me jetter.

DIMAS.

Madame, c'est à vous seule de conserver le Roi. Il veut s'immoler aujourd'hui pour les Thébains ; & il m'envoïe au Temple préparer cette affreuse cérémonie.

OEDIPE.

C'est trop me résister, Dimas. Execute mes ordres ; & reviens m'avertir, dès que tout sera prêt.

DIMAS.

Non, Madame, je n'obéirois pas, si je ne m'assurois que vos pleurs vont rendre mon obéissance inutile.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE.

JOCASTE.

QU'entens-je, Oedipe ! vous voulez mourir ! la voix me manque ; & je meurs déja d'un malheur que je ne puis croire encore.

OEDIPE.

Si vous m'avez jamais aimé, Madame, épargnez-moi vos douleurs, & rapelez tout vôtre courage. Ma réſolution mérite que vous y aplaudiſſiez-vous même : elle eſt digne du Roi que vous avez donné aux Thébains : elle eſt digne de l'époux que vous vous êtes choiſi ; & vôtre vertu doit embraſſer avec conſtance tout ce que la mienne exige.

JOCASTE.

Vous voulez mourir, Oedipe ! vous me le le dites ! ah cruel ! que vous-ai-je donc fait pour m'arracher la vie !

OEDIPE.

J'obéis aux Dieux, Madame : ils m'ont fait entendre cette nuit leur volonté souveraine. Pouriez-vous plaindre un Roi à qui il n'en coûte que sa vie, pour sauver tout son peuple ? Vous pleurez, Madame, vous fremissez ; mais songez depuis quel tems je ne respire qu'au milieu des larmes, des cris & de la désolation la plus funeste. Je passe les jours à voler au secours de mes sujets expirans. L'effroi, le désespoir & la mort sont peints dans tous les yeux. Frapez d'un fleau qui les rend odieux les uns aux autres, les femmes s'arrachent avec horreur d'entre les bras de leurs époux ; les peres fuient leurs enfans ; les enfans füient les peres, comme des ennemis armez pour les égorger. On réclame en vain de toutes parts l'amitié, l'amour & la nature. La crainte d'une affreuse mort étoufe tout autre sentiment. Il faut que je prenne sur moi tous les devoirs ; que je tienne lieu moi seul à ces victimes desespérées, d'ami, d'époux, de pere & de fils ; & pour comble de maux, mes vœux & mes empressemens ne fléchissent point la Destinée. Je les vois expirer dans mes bras, sans leur donner d'autre soulagement que les larmes de leur Roi, tandis que chaque instant renouvelle &

multiplie mes pertes, & que je ſens mon cœur déchiré de tous les coups que le Ciel leur porte. Voilà, Madame, de quelles horreurs je me ſauve, en m'immolant pour eux. Je rends graces au Ciel de mettre à ce prix le ſalut de mon peuple. Conſolez-vous de ma mort, à la vûë de ma gloire; je dirois même de mon bonheur, ſi je ne laiſſois une épouſe en pleurs & des enfans infortunez.

JOCASTE.

Saiſie d'étonnement & d'horreur, je n'ai pû vous interrompre; mais enfin le deſeſpoir me rend la parole. Cruel époux, croïez-vous donc pouvoir diſpoſer de vos jours ſans l'aveu de Jocaſte? ne me les avez-vous pas engagez par les ſermens les plus ſaints & les plus ſolemnels! vainement m'alleguez-vous l'ordre incertain des Dieux! qu'ils paroiſſent eux-mêmes ces Dieux irritez! qu'ils viennent, armez de leur tonnere, demander à la face de ce peuple vôtre ſang & le mien! je vous donnerai alors l'exemple de la ſoumiſſion; mais vous oſez en croire un ſonge, funeſte, mais chimerique fruit de vos terreurs. Un ſonge balance, que dis-je, l'emporte ſur ce que vous me devez. Vous comptez pour rien le déſeſpoir d'une épouſe, d'une épouſe qui vous a donné

donné son trône & sa main avec une passion qui n'eut jamais d'égale ; qui, puis qu'il faut vous le dire, a bravé, pour se donner à vous, les menaces des Dieux qui l'avertissoient de se préserver de l'amour. Hélas ! trop cher Oedipe, j'y ai cédé ; vous ne m'avez pas laissé le pouvoir de m'en défendre. Mon cœur se seroit sans doute sauvé des charmes d'une jeunesse brillante ; mais vous y ajoûtiez la gloire des Alcides & des Thésées. Ma tendresse ne me paroissoit que grandeur d'ame ; & je croïois m'associer à un Dieu, en m'unissant à vous. Cependant les menaces du Ciel n'étoient que trop fidelles ; je les ai mépriſées ; & j'en reçois le prix. Vous osez m'annoncer ici le dernier des malheurs. Vous devenez l'impitoïable ministre de la colere Céleste ; & c'est vous-même, c'est vous seul qui me faites porter la peine d'une faute que je n'ai faite que pour vous !

OEDIPE.

Je ne suis que trop sensible à vos plaintes, Madame ; & l'interêt de tout mon peuple disparoît presque en ce moment devant le vôtre. C'est donc par ce même amour qui vous fut si cher, & que j'ai païé de tout le mien, que je vous conjure de respecter aujourd'hui ma des-

tinée : il y va de vôtre gloire & de la mienne. Oüi, Jocaſte, je vous l'ai déja dit, je ne ſuis point du ſang des Rois ; mais aprenez ce que je n'ai pas dû juſqu'ici vous aprendre de mon ſort ; je ne ſemblois pas même formé, pour aſpirer à la gloire des Héros ; & cependant, je ne ſais quel inſtinct, dès ma premiere enfance, ne me laiſſoit regarder leur grandeur qu'avec une noble jalouſie. Je m'arrachai bien-tôt à l'obſcure oiſiveté de la maiſon de mon pere. Impetueux & boüillant, je volois aux occaſions de gloire les plus périlleuſes ; & quand après quelques eſſais de valeur, j'apris que le Trône de Thébe étoit réſervé à qui délivreroit le païs du monſtre qui le ravageoit ; je vous avoûrai, Madame, toute l'yvreſſe de mon courage, je me comptai déja Roi. Je me mis en chemin pour Thébe ; & j'entrai dans un Temple d'Apollon dont j'implorai la faveur pour mon entrepriſe. Un oracle cruel condamna mon deſſein ; il m'annonça que Thébe, ſi j'oſois y courir, feroit le Théatre affreux de mes malheurs & de mes crimes. Mon ambition ne me laiſſa point de foi pour l'Oracle ; ma fermeté brava les malheurs ; & ma vertu me raſſuroit aſſez contre les crimes. Enfin j'en oſai croire mon cœur, au mépris d'Apollon. J'arrivai à Thébe ; je vainquis le monſtre ; j'oſai vous aimer ; &

vous daignâtes ajoûter au Trône le don d'une main qui m'étoit encore d'un plus grand prix. Regardez, Madame, les suites d'une si douce felicité. Je vois ce peuple que ma valeur a sauvé, ce peuple qui m'est devenu plus précieux par les périls & par le sang qu'il m'a coûté, embrasé d'un foudre invisible qui me l'enleve tous les jours d'entre mes bras mêmes. Voilà les malheurs prédits; jugez s'il m'importe de démentir aujourd'hui le reste du fatal Oracle, & de mettre la vertu à la place des crimes qui me menacent. Les Dieux mêmes m'en donnent l'ordre par un effet de leur clemence. Si j'y résistois, ce seroit un premier sacrilege qui sans doute en ameneroit d'autres; & vous auriez, j'en fremis, à pleurer un époux coupable, douleur cent fois plus amere pour un cœur comme le vôtre, que d'avoir à pleurer une mort plus glorieuse encore que toute ma vie. Daignez donc, Madame, vous rendre à de trop justes desseins. La crainte du crime, plus puissante que l'ordre des Dieux, me défend desormais de soûtenir la vie. Oüi, je mourrai, rien ne m'en peut distraire; c'est à vous de souffrir que ma mort soit l'effet de ma vertu, & non pas celui de mon désespoir.

JOCASTE.

Phœdime, apellez les Princes. Qu'ils viennent recevoir les adieux de leur pere & les miens. C'en eſt fait, Oedipe; vous avez prononcé l'arrêt de ma mort.

OEDIPE.

Non, vous ne mourrez point, Madame; j'attens & j'exige de meilleures preuves de vôtre amour. Que je revive pour vous dans les enfans que je vous laiſſe; inſtruiſez-les à gouverner ce peuple que je ſauve; ſongez au beſoin qu'ils ont de vos conſeils & de vôtre vertu. Etoufez par vôtre prudence cet éloignement fatal qu'ils ont l'un pour l'autre, & que la colere des Dieux ſemble avoir verſé dans leur ſang. Leur courage promet des Héros à l'Univers; mais cette averſion, ſi vous la laiſſiez croître, n'en feroit que de fameux coupables. Vivez, Madame, vivez, je vous en conjure, pour un ſi cher dépôt; & rendez-le digne de vous & de moi.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, ETEOCLE, POLINICE.

JOCASTE.

VEnez, venez, mes enfans; vous n'avez plus de pere. Le Roi s'immole aujourd'hui pour les Thebains. Il va lui-même vous conduire au Temple. Allez être témoins de ce généreux sacrifice! Allez aprendre au prix de son sang, qu'un grand Monarque n'a plus de famille, & qu'il ne connoît plus ni femme ni fils, dès qu'il s'agit de ses sujets.

ETEOCLE.

Ciel!

POLINICE.

Que nous dites-vous!

OEDIPE.

N'augmentez pas, Madame, l'horreur de mes derniers momens. *Aux Princes.* Je vous aime, Princes; je n'ai point passé de jour sans vous en donner des témoignages; & mes sentimens ont

affermi sans doute dans vôtre cœur tous ceux que la nature vous demande pour un pere. Vous m'aimez : mais ce ne seroit pas m'aimer que de préferer ma vie à ma gloire. Gémissez, j'y consens, de la rigueur de mon devoir ; mais n'en gémissez qu'en le respectant. Vous devez être dès long-tems préparez à ma perte, puisque je m'exposois tous les jours, pour sauver mes sujets expirans. Le moment est enfin venu, ce moment tant desiré où je puis les sauver, en me sacrifiant pour eux. Si j'osois hésiter, ce seroit de moi seul désormais que partiroient tous les coups dont ils meurent. Mes moindres délais seroient autant de parricides ; & vous rougiriez d'être nez d'un pere qui pourroit mettre sa vie en balance avec des devoirs si sacrez.

ETEOCLE.

Non, Seigneur, n'esperez point de nous voir soufcrire à une si étrange résolution.

OEDIPE.

N'esperez pas aussi l'ébranler ; & recevez avec un attendrissement égal au mien, & mes dernieres prieres, & mes derniers embrassemens.

ETEOCLE.

Ah, Seigneur, nous tombons à vos genoux.

POLINICE.

Laiſſez-vous toucher de nos douleurs.

JOCASTE.

Barbare, demeurez-vous inflexible à ce ſpectacle !

ETEOCLE.

Vivez, Seigneur, vivez & commandez. Nous vous ſommes ſoumis ſans réſerve ; mais ſi vous mourez, ne comptez que ſur nôtre deſeſpoir.

OEDIPE.

Levez-vous, Princes ; & m'écoutez. Je vous ai obtenus des Dieux ; mais le Ciel ſemble avoir empoiſonné ſon preſent par la haine ſecrete qu'il vous a inſpirée l'un pour l'autre. Vous m'avez cent fois percé le cœur par les ſignes funeſtes qui vous en ſont échapez.

POLINICE.

Ah, Seigneur, nous ſommes du moins bien unis dans l'amour & le reſpect que nous vous portons. Vivez pour nous voir toujours ſacrifier ce penchant malheureux au déſir de vous plaire. Que deviendrions-nous, ſi nous vous perdions !

OEDIPE.

Je n'aurois voulu vivre, que pour joüir d'une ſi douce union : mais puiſque je n'ai plus de part à la vie, aïez-moi toujours devant les yeux, vous conjurant au moment de ma mort & par le ſang que je vais répandre, de vous conſerver toujours l'un à l'autre l'amitié la plus pure & la plus ſincere.

JOCASTE.

Ah ! que ne leur donnez-vous donc l'exemple de vôtre amitié pour eux !

OEDIPE.

De grace, Madame, ne les révoltez point contre le Ciel. *Aux Princes.* Soïez par vos ſentimens la conſolation de la Reine ; tenez-lui lieu du tendre époux que les Dieux lui raviſſent. Je lui dépoſe le Trône pour vous le remettre, dès que vous ſerez amis. Occupez-le tous deux pour vôtre felicité & celle de vos ſujets. Vivez en Héros ; effacez ma gloire par l'éclat de la vôtre ; & jugez par mes ſouhaits, ſi je ſuis à plaindre ; puiſſiez-vous couroner une ſi belle vie par une mort auſſi honorable que la mienne !

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, ETEOCLE, POLINICE, DIMAS.

OEDIPE.

EH bien, Dimas, tout eſt-il prêt?

DIMAS.

Seigneur, j'ai de nouveaux malheurs à vous annoncer : mais faites retirer les Princes. Je ne puis parler en leur preſence.

OEDIPE.

Sortez, mes enfans. Que viens-tu donc m'apprendre ?

DIMAS.

J'ai trouvé le Pontife environné d'une foule de malheureux dont il offroit les gémiſſemens au Ciel : je l'ai inſtruit de vos volontez ; il a continué le ſacrifice que j'avois interrompu ; bien-tôt, ſaiſi du Dieu, qu'il adoroit, ſon vi-

ſage s'eſt alteré tout à coup; ſes cheveux ſe ſont hériſſez. Ses yeux enflamez d'un feu ſombre & terrible ont répandu partout une ſainte horreur; & voici l'Oracle qui eſt ſorti de ſa bouche.

Peuples, vos maux vont finir. Laïus eſt tombé ſous un fer parricide. Les Dieux ont attendu long-tems que Thébe vengeât ſon Roi par la mort du coupable; mais laſſez d'une ſi longue attente, ils veulent que vous les fléchiſſiez aujourd'hui par la mort d'un fils de Jocaſte.

JOCASTE.

D'un fils de Jocaſte!

OEDIPE.

D'un de mes fils! qu'entens-je, grands Dieux! Ah, cruel Apollon, c'eſt donc ainſi que vous me demandiez mon ſang! que ne me laiſſiez-vous mon erreur! je mourois, en vous rendant graces. Mais à cette horrible clarté je ſens que tout mon cœur ſe ſouleve contre vos ordres. Je ne ſuis pas le maître de mon trouble. Rentrons, Madame; & voïons, s'il ſe peut, ce qu'il faut reſoudre.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, PHOEDIME.

JOCASTE.

LE conçois-tu, Phœdime, que je souffre la vie au milieu des horreurs qui m'assiegent ? Ce glaive que j'ai vû suspendu sur la tête de mon époux, passe sur celle de mes fils ; & le Ciel qui se plaît à rassembler en moi toutes les douleurs, frape la mere, après avoir frapé l'épouse. Mais quel forfait penses-tu que les Dieux poursuivent sur Jocaste & sur les Thébains ? la mort de Laïus. Cette mort qu'on ne me raporta que comme un malheur où nul mortel n'avoit eu part, le Ciel nous révele aujourd'hui que ce malheur fut un parricide ; que Laïus a été tué, & que l'impunité du crime en a fait le nôtre.

PHOEDIME.

Vos malheurs ſont extrémes, Madame; mais vôtre courage les égale; & les Dieux ſe laiſſent déſarmer à la conſtance.

JOCASTE.

Je fais ce que je puis. J'ai déja envoïé chercher Iphicrate, le ſeul témoin de la mort de Laïus: on va me l'amener de ſon deſert. Nous ſaurons quel fut le crime. Il nous découvrira le coupable; & plaiſe aux Dieux que ſon châtiment ſoit encore en nôtre puiſſance! peut-être nous ſauveroit-il tous! j'ai donné mes ordres pour empêcher les Princes de ſortir du Palais; & j'ai défendu qu'on osât leur parler de l'Oracle qu'ils ignorent. Mais quel ſera le fruit de ma prudence? ſi le coupable échape à nos pourſuites, les cris des Thébains, du moins leur douleur va nous demander ce ſang qui doit les ſauver. Je connois Oedipe; il ſe fera un devoir barbare d'obéir; & toute mere que je ſuis, juſte Ciel, quel horreur! il me forcera d'y ſouſcrire moi-même.

PHOEDIME.

Eſperez, Madame; vos maux ſont encore incertains. Songez qu'un Oracle eſt toujours

douteux ; que ſon vrai ſens n'eſt jamais celui qu'il offre ; que quelquefois les Dieux ont annoncé leurs graces aux mortels, ſous des aparences effraïantes ; & qu'enfin un Oracle n'eſt jamais bien interpreté que par l'événement même.

JOCASTE.

De quoi me flates-tu, Phœdime ? L'Oracle n'eſt-il pas ſans nuage ? ne demande-t-il pas le ſang d'un des fils de Jocaſte ? Ah, grands Dieux, eſt ce donc un crime de ſortir de mon flanc ? & me devoir la vie, eſt-ce donc mériter la mort ? vous avez déja condamné le premier de mes enfans. A peine ce malheureux ſe formoit-il dans mon ſein, vous l'avez menacé des dernieres horreurs ; l'arrêt que vous portâtes contre lui m'eſt toujours preſent.

L'enfant qui va naître de toi, entrera dans ton lit, ſoüillé du ſang de ſon pere. Si tu veux éviter ces horreurs, défends-toi pour jamais de l'amour.

Il mourut cet infortuné, proſcrit par les Dieux & par ſa mere ! toi-même, Phœdime, tu fus le Miniſtre de leur colere & de ma crainte ; & tu ſçais toi ſeule ce que me couta

ce parricide sacrifice ; faut-il encore en ordonner de pareils ? faut-il encore me déchirer les entrailles ? & ne suis-je mere que pour immoler mes enfans ?

SCENE II.

JOCASTE, PHOEDIME, POLINICE.

POLINICE.

A Qui m'adresserai-je donc ? ah de grace, ma mere, daignez m'éclaircir ! d'où vient que par vos ordres on nous retient captifs en ce Palais ? pourquoi prive-t-on les Thébains du secours de leurs Princes ? je le demande en vain à tout ce qui m'environne ; chacun me fuit & se confond ; & je n'obtiens d'autre réponse que des larmes. Tout espoir est-il donc perdu ? Oedipe se sacrifie-t-il ? n'ai-je plus de pere ?

JOCASTE.

Le sort est changé, mon fils. Vôtre pere ne mourra point.

POLINICE.

Il ne mourra point. Pourquoi-donc la joïe n'éclate-t-elle pas dans vos yeux ? ſi on ne tremble plus pour Oedipe, de quoi gemit-on donc encore ?

JOCASTE.

Il ne mourra point, vous dis-je ; fiez-vous-en à Jocaſte.

POLINICE.

Et comment croire ce que je ne ſaurois comprendre ! quel eſt donc ce fatal bonheur qui n'a pas diminué vos peines ?

SCENE III.

JOCASTE, PHOEDIME, POLINICE, ETEOCLE.

ETEOCLE.

ENfin je connois mon ſort ; & je viens de ſurprendre ce ſecret qu'on s'obſtinoit tant à me cacher.

JOCASTE.

Que dites-vous, mon fils ?

ETEOCLE.

Le Pontife vient d'entrer dans le Palais. J'ai couru le joindre ; & j'ai voulu le suivre chez mon pere : mais tandis que par ses ordres on me refuse l'entrée, un des miens s'est aproché de moi. Où voulez-vous entrer, me dit-il ? pourquoi vous aller livrer vous-même à vos Juges ? fuiez plûtôt une mort presque certaine. Les Dieux demandent le sang d'un des fils de Jocaste. Vous me cachiez ce secret, Madame : vous m'avez soupçonné de lacheté : mais du moins réparez cette injure : ne fermez plus le Temple à la victime que les Dieux attendent ; & satisfaites à la fois l'impatience des Thébains & la mienne.

JOCASTE.

Que deviens-je !

POLINICE.

Ce zele m'offense, Eteocle. Pourquoi prenez-vous pour vous seul le choix des Dieux ? par quel orgueil méconnoissez-vous un frere ? & comment osez-vous le croire moins digne que

que vous d'apaiſer le Ciel irrité ?

ETEOCLE.

Je ne m'emporte point à cette injuſtice : mais, ſans vouloir juger de vôtre cœur, & ſans nous laiſſer entraîner à la haine, ſongez, Polinice, que puiſque les Dieux ne vous déſignent pas, leur choix ne peut tomber que ſur moi, & qu'une gloire unique n'eſt duë qu'au droit d'aîneſſe.

POLINICE.

Eh de quelle aîneſſe prétendez-vous vous prévaloir ? en eſt-il entre nous ? ne ſommes-nous pas arrivez enſemble à la lumiere ? & pour quelques inſtans de difference, uſurperiez-vous l'Empire ſur vôtre égal ?

JOCASTE.

Ah ! cruels ; avec quelle aigreur vous parlez-vous ! vous confondez la magnanimité & la haine ! ne pouvez-vous du moins être freres, quand vous diſputez la mort ?

POLINICE.

Je ne vous envie point le Trône, Eteocle. Je vous fais mon aîné pour regner ; mais je ne connois plus vos droits, quand il s'agit de mourir pour les Thébains & pour mon pere.

SCENE IV.

JOCASTE, PHOEDIME, ETEOCLE, POLINICE, OEDIPE.

JOCASTE

VEnez, Seigneur, venez jouir des fruits de vôtre exemple. Vos fils, trop dignes de vous, brûlent de se dévoüer aux Autels. Tous deux bravent mon desespoir; tous deux, en se disputant la mort, ne prouvent que trop qu'ils vous égalent.

ETEOCLE.

Oüi, mon pere, je rends graces aux Dieux de pouvoir prendre ici vôtre place. Vous n'auriez conservé que la vie aux Thébains. Que leur eût servi la fin de leurs maux, en perdant leur Roi! plus heureux que vous, je vais leur sauver avec le jour un Roi qui leur est encore plus cher.

POLINICE.

Vous ne souffrirez pas, Seigneur, qu'Eteo-

cle me condamne à une vie honteuſe. C'eſt à moi de mourir ; & ſi vous réſiſtez à mes larmes, vous nous perdez l'un & l'autre.

OEDIPE.

O vertu, ô courage que j'admire, en fremiſſant ! Princes, calmez ce tranſport. Il n'eſt pas tems de l'écouter. C'eſt à vôtre Roi ſeul de regler vôtre deſtinée ; & quelque douleur qu'il m'en coûte, je ſaurai, s'il le faut, nommer la victime & marquer le moment du ſacrifice : mais je n'ai pas perdu l'eſpoir de vous ſauver tous deux ; & le deſſein que les Dieux m'inſpirent me fait déja ſentir qu'ils s'apaiſent.

ETEOCLE.

Vous balancez, Seigneur ; & vôtre peuple perit !

OEDIPE.

Le Pontife en ce moment vient de m'annoncer l'Oracle qu'il a prononcé au peuple. J'aprens ce meurtre déteſtable que j'avois ignoré juſqu'ici. Laïus tomba ſous une main ſacrilege ; & le juſte Ciel s'eſt armé de tous ſes fleaux contre un peuple ingrat qui n'a pas vangé ſon Roi. C'eſt à moi de chercher le coupable & de le punir. Le Pontife lui-même ſouſ-

crit à un délai si juste ; & il me laisse l'espérance de vous conserver l'un & l'autre, si je puis expier le crime par le suplice du criminel. Allez, laissez-moi seul avec la Reine ; j'ai des secrets importans à éclaircir avec elle. Priez les Dieux de nous devenir plus favorables, & de me rendre la mort, s'il faut choisir une victime entre vous.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

PArdonnez-moi, Madame, si j'ose me plaindre de vous ; ce langage est bien noveau pour moi : mais pourquoi m'avez-vous fait un mistere de la mort de Laïus ?

JOCASTE.

Je ne vous en ai point fait, Seigneur ; & ce soupçon m'outrage. Je vous ai dit tout ce que j'en ai apris moi-même. Thébe n'en sçait pas davantage, & n'a jamais pû que pleurer la mort de son Roi.

OEDIPE.

Les Dieux pourſuivent un crime, Madame. On vous a trompée ſans doute. Quel témoin vous fit le récit de la mort de Laïus ?

JOCASTE.

Iphicrate, un de ſes Officiers qui l'accompagnoit dans le voïage qu'il faiſoit à Corinthe, & qui, ſeul témoin de ſa mort, m'en raporta les circonſtances que je ne vous ai point diſſimulées.

OEDIPE.

Oüi, Madame, vous m'avez inſtruit de ce qu'il vous fit croire alors; & ſon récit m'eſt encore preſent. Laïus traverſoit un bois épais, quand d'un autre prochain ſort un Lion monſtrueux qui déchira bien-tôt les deux Officiers qui précedoient le Roi. Laïus malgré ſon âge, courut à leur défenſe, & tomba lui-même ſous la fureur du monſtre; voilà ce que vous m'avez dit, & ce que Thébe publioit depuis long-tems.

JOCASTE.

Oüi, Seigneur, Iphicrate échapa ſeul au péril. Il me raporta les lambeaux enſanglan-

tez des vêtemens de mon époux, mourant lui-même de douleur, & me demandant pardon de n'avoir pas expiré avec son Maître.

OEDIPE.

Qu'est devenu cet Iphicrate, Madame ?

JOCASTE.

Ne pouvant plus souffrir la vûë de ce Palais où il avoit servi si long-tems le meilleur des Maîtres, il me demanda en grace qu'il lui fût permis d'aller pleurer, jusqu'au dernier soupir, les malheurs qu'il venoit de m'annoncer.

OEDIPE.

Vit-il encore ?

JOCASTE.

Oüi, Seigneur.

OEDIPE.

Quels lieux habite-t-il ?

JOCASTE.

Je ne perds point un tems précieux. Vous brulez de voir Iphicrate ; & mes ordres ont déja prévenû vôtre prudence. On est allé le chercher de ma part ; il va bien-tôt paroître.

OEDIPE.

Il va donc nous éclairer. L'eſperance rentre déja dans mon cœur. Nous allons connoître le coupable.

JOCASTE.

Plaiſe aux Dieux que ce preſſentiment ne vous trompe pas.

SCENE VI.

OEDIPE, JOCASTE, DIMAS.

JOCASTE.

QUe nous annonces-tu, Dimas? Iphicrate vient-il?

DIMAS.

Iphicrate n'eſt plus.

OEDIPE.

Juſte Ciel! qu'entens-je!

DIMAS.

Il vient d'expirer. Un vieillard qui ſe ſoûtient à peine ſous le poids de l'âge, me ſuit;

& il eſt chargé par Iphicrate d'un ſecret pour la Reine. Il va bien-tôt s'offrir à vos yeux.

OEDIPE.

Eh bien, Madame, voïez cet étranger; & tâchez d'en tirer quelque lumiere dont je n'oſe plus me flater.

SCENE VII.

OEDIPE.

QUe deviendras-tu, malheureux Oedipe! Ah Dieux cruels, ſi vous êtes alterez du ſang d'un de mes fils, frapez, frapez vôtre victime, ſans me la demander. Lancez vous-mêmes vôtre foudre. Je ſouſcris à vos ordres. Ma vertu ne ſçauroit aller plus loin: mais ne pouſſez pas la barbarie juſqu'à m'en rendre moi-même le miniſtre.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ETEOCLE.

CE viellard n'arrive point ! qui peut donc le retarder ſi long-tems ! je brule de.... mais quelqu'un s'aproche. C'eſt lui ſans doute.

SCENE II.

ETEOCLE, POLINICE, PALEMON.

ETEOCLE *à Palemon.*

N'Etes-vous pas ce viellard que nous a annoncé Dimas ?

PALEMON.

Oüi, je le ſuis. L'âge ne m'a pas permis plus de diligence.

ETEOCLE *aux Gardes.*

Faites avertir la Reine. Elle va vous entendre. Mais que devons-nous nous promettre de cet entretien ?

POLINICE.

Pouvons-nous eſperer le ſalut de Thébe ; & venez-vous nous déclarer l'aſſaſſin de Laïus ?

PALEMON.

Il ne m'eſt permis de m'expliquer qu'à la Reine ; & je n'ai point de réponſe pour aucun autre.

ETEOCLE.

Sçavez-vous que vous parlez aux enfans d'Oedipe ?

PALEMON.

Ah, Seigneur, pardonnez-moi donc ſi je ne vous ai point rendu les profonds reſpects que je vous dois. Je ſuis un pauvre Paſteur qui n'ai jamais parû à la Cour ; & je ne ſçavois pas que j'euſſe l'honneur de parler à mes Maîtres.

ETEOCLE.

Vous ne nous avez jamais vûs !

POLINICE.

Vous n'êtes donc pas Thébain !

PALEMON.

Non, Seigneur. Je ſuis un étranger que mes malheurs avoient amené dès long-tems chez Iphicrate. Je m'étois attaché à lui ; il avoit pris lui-même quelque tendreſſe pour moi ; & il m'avoit confié le ſoin de ſes troupeaux & de ſes vergers.

ETEOCLE.

Ah ! ſi vous aportiez quelque ſoulagement à nos maux, nous ſçaurions mieux vous conſoler des vôtres que n'a pû faire Iphicrate ; & vous n'auriez pas lieu de regreter vôtre patrie.

POLEMON.

Hélas ! Seigneur, tout puiſſant que vous êtes, que pouvez-vous pour un malheureux qui n'a plus d'autre plaiſir que ſa douleur ? La fortune & les Dieux m'avoient donné un fils à qui j'avois donné toute ma tendreſſe. Il m'étonna bien-tôt par ſes inclinations héroïques : il bruloit, encore enfant, du déſir d'acquerir de la gloire : ſi l'on parloit quelquefois devant lui des exploits d'Hercule, je lui voïois

répandre des larmes de joïe : ſon audace naiſſante lui attiroit le reſpect de ſes compagnons : il ſe plaiſoit lui même à ſe nommer leur Roi ; & ils ſe faiſoient un plaiſir de s'avoüer ſes ſujets. Mais que fais-je ! où m'emporte le penchant de l'âge ! pourquoi vous faire des récits qui renouvellent mes maux & qui vous doivent être ſi indifferens !

POLINICE.

Ah ! nos malheurs ne nous ont que trop apris à plaindre les malheureux. Nous eſperons pourtant que le Ciel ne vous envoïe point en vain.

PALEMON.

Je renoncerois à la vie avec plaiſir, ſi le Ciel m'accordoit le bonheur de ſauver les Thébains, de retrouver mon fils & de mourir entre ſes bras.

ETEOCLE.

Puiſſe le Ciel exaucer vos déſirs & les nôtres !

PALEMON.

Il m'abandonna dans ſa premiere jeuneſſe ; & le cruel me plaignit juſqu'à la douceur de ſes

derniers adieux. Je l'ai cherché depuis, mais en vain, dans toutes les contrées de la Grece: je n'en ai jamais apris d'autres nouvelles que quelques exploits dont je le reconnoissois le Héros, à la peinture qu'on m'en faisoit. Enfin après mille courses, & sans aucune esperance de le retrouver jamais, j'arrivai chez Iphicrate: il fut touché de ma douleur: il passoit lui-même ses jours dans une tristesse profonde qui l'interessa à la mienne; & c'est avec lui que j'ai vecu depuis le moment qu'il daigna me recevoir.

ETEOCLE.

Puisque vous avez sa confiance, vous êtes instruit sans doute de ses secrets. Ah! s'il vous avoit révelé quel fut le meurtrier de Laïus! ne balancez point à me l'aprendre; vous parlez à des Princes interessez à le venger.

SCENE III.

ETEOCLE, POLINICE, PALEMON, JOCASTE.

JOCASTE.

EST-ce là ce viellard ?

ETEOCLE.

Oüi, Madame.

JOCASTE.

Laiſſez-nous.

SCENE IV.

JOCASTE, PALEMON.

JOCASTE.

NOus ſommes ſeuls ; parlez ; je brule d'aprendre ce que vous avez à nous reveler.

PALEMON.

J'obéis, Madame. Iphicrate frapé du fleau qui déſole les Thébains, vient d'expirer entre mes bras. A peine, Madame, a-t-il ſenti les premieres atteintes du feu mortel qui le devoroit, qu'il eſt tombé dans un trouble & dans des terreurs qui ne lui laiſſoient point d'intervale. Il ſembloit qu'il fût perſecuté de toutes les Furies. Il détournoit les yeux avec horreur des objets qui ſe préſentoient à lui; & il en rencontroit d'autres auſſi funeſtes. Tantôt il demandoit grace aux Juges des enfers; tantôt il vouloit fléchir l'ombre ſanglante de Laïus qui le menaçoit. Quelquefois il croïoit voir un peuple d'ombres qui l'accuſoient de leur avoir arraché la vie. Dimas l'a trouvé dans ces agitations: mais à peine l'a-t-il inſtruit de l'Oracle que ſon déſordre a ceſſé: ſon viſage s'eſt couvert de larmes; & reprenant l'uſage de ſa raiſon, il m'a fait apeller auprès de ſon lit, pour me parler ſans témoins. Je ne doute point, cher ami, me dit-il, que le malheur de Thébe, & le mien ne ſoient le châtiment du miſtere que j'ai fait à la Reine de la mort de ſon époux. Je ſuis cauſe qu'elle n'a point été vengée.

JOCASTE.

Parlez. Que m'a-t-il donc caché ?

PALEMON.

J'ai fait croire à Jocaſte, pourſuivoit-il, que Laïus a péri en combatant un monſtre terrible; mais ce n'étoit que pour cacher ma honte d'avoir ſi mal défendu mon Maître.

JOCASTE.

Eh bien ! quelle eſt donc la vérité de cette avanture ?

PALEMON

Il m'a dit que Laïus & ſa ſuite avoient été tuez par un jeune homme ſeul dans un chemin étroit qui ſepare vos Etats de ceux de Corinthe. Iphicrate ne put ſoutenir la valeur ſurprenante de ce jeune homme. Il fut frapé, malgré lui, de la plus vive terreur; & il prit la fuite par une lâcheté qu'il ne m'avoüoit qu'avec un torrent de pleurs. Il crut que ce ſeroit un crime, & un oprobre éternel pour lui que de revenir ſans bleſſure vous annoncer une pareille infortune; & il ne vous conta qu'une fable, imaginée pour ſauver ſon honneur : mais

il

il n'en a pû soûtenir les remords ; & je l'ai vû passer sa vie dans les soupirs & dans les larmes.

JOCASTE.

Eh, quoi ! n'avez-vous point d'autre éclaircissement à me donner ?

PALEMON.

Non, Madame. Iphicrate lui-même est mort, desesperé de n'en pouvoir dire davantage : mais il a crû, en mourant, vous devoir la verité. J'espere, m'a-t-il dit en expirant ; & les Dieux me le font pressentir, que ces circonstances, toutes legeres qu'elles sont, aideront la Reine à découvrir le coupable.

JOCASTE.

C'est assez ; retirez-vous : mais ne sortez point de Thébes ; & demeurez chez Dimas. O Ciel ! où pourra nous conduire une si foible lumiere ?

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

VOus avez vû l'étranger, Madame : vous a-t-il révelé quelque ſecret ſur la mort de Laïus ?

JOCASTE.

J'ai ſçu ſeulement, Seigneur, qu'Iphicrate m'abuſoit, & que Laïus a été tué.

OEDIPE.

Et quelles circonſtances avez-vous apriſes de ce meurtre ?

JOCASTE.

Une ſeule, Seigneur, & ſi legere qu'elle ne peut être d'aucun uſage.

OEDIPE.

Parlez, Madame ; il ne faut rien negliger.

JOCASTE.

Plût aux Dieux qu'elle pût contribuer à nous éclaircir : Laïus avec sa suite a péri par un jeune homme seul, dans un chemin qui separe Corinthe de nos Etats.

OEDIPE.

Un homme seul entre Thébe & Corinthe ! quel trouble me saisit tout à coup ! quel funeste raport j'entrevoi ! Je tremble ; & je n'ose plus chercher de nouvelles lumieres.

JOCASTE.

Vous m'effraïez, Seigneur. Quelle pensée vous agite ! pourquoi me dérober les paroles qui vous échapent ?

OEDIPE.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, que vous perdîtes Laïus une année avant que vous m'eussiez élevé sur son trône ?

JOCASTE.

Il est vrai, Seigneur.

OEDIPE.

Grands Dieux ! tout m'épouvante. Ce que je penſe, ce que je demande, ce que j'aprends, tout eſt horreur & deſeſpoir.

JOCASTE.

Calmez-vous un moment, Oedipe ; laiſſez-moi voir de grace ce qui ſe paſſe dans vôtre cœur.

OEDIPE.

Eh bien, aprenez donc, Madame, ce qui m'eſt arrivé dans les lieux & dans les tems qui vous ont été ſi funeſtes. J'obſerve vos yeux ; & j'y lirai mon ſort.

JOCASTE.

A quoi me préparez-vous par un ſi grand trouble !

OEDIPE.

Je paſſois de Corinthe dans les terres des Thébains, lorſqu'en un chemin étroit deux hommes s'offrirent au-devant de mes pas, & me repouſſerent avec dedain, pour faire place à un char qui les ſuivoit. Je ne pûs ſoutenir l'injure ; & bien-tôt les armes à la main, je

voulus laver mon affront dans le sang de celui qui m'avoit frapé. Il prit la fuite à mes premiers efforts, tandis que l'autre m'opoſa un ennemi plus digne de mon couroux. Déja ſon ſang couloit, quand le Maître du char, malgré le poids de l'âge qui l'accabloit, ſe précipita à terre avec ſon guide, & vint prêter ſon ſecours au malheureux. Chaque mot vous fait frémir, Madame; je me crois déja criminel.

JOCASTE.

Pardonnez mes terreurs: mais pourſuivez, Oedipe; & ne me laiſſez pas plus long-tems dans ces horribles doutes.

OEDIPE.

Je reſpectai ce vieillard. Son âge & plus encore la Majeſté dont brilloit ſon front me rendit ſa perſonne ſacrée. Je m'expoſois à ſes coups, plûtôt que d'attenter à ſa vie. Mais le deſtin barbare l'offrit, malgré moi, au-devant de mon épée, dans le tems qu'elle cherchoit un des ſiens, déja bleſſé. Il tomba lui-même, expirant de ce coup malheureux que la fortune avoit conduit: mais loin de me reprocher ſa mort, il daigna loüer mon courage, & pria les Dieux de ne m'imputer jamais un trépas où le crime n'avoit point eu de part. Vos ſou-

plus se redoublent ; vous êtes toute noïée de vos larmes. Eh bien vous reste-t-il encore quelque doute ? faut-il vous peindre ce vieillard venerable ? Sa taille étoit au-dessus de la mienne ; ses cheveux blanchissans descendoient jusques sur ses épaules ; son teint, malgré les rides de l'âge, conservoit encore de l'éclat ; il portoit une robe de pourpre....

JOCASTE.

Arrêtez, Oedipe. Je ne reconnois que trop le malheureux Laïus.

OEDIPE.

Affreuse vérité ! me voilà donc devenu l'objet de la haine de Jocaste ! elle ne verra plus dans Oedipe que le coupable meurtrier de son époux.

JOCASTE.

Que dites-vous, Oedipe ! ces noms odieux sont-ils faits pour la vertu ? je gémis, je suis accablée de mon infortune : mais elle ne me rend pas injuste. Vous êtes toujours ce Héros à qui j'ai donné mon cœur ; & je vous dois encore & mon amour & mes larmes.

OEDIPE.

Et moi je ne me pardonne pas mon malheur. Je ne puis soutenir l'idée de vous avoir été funeste. Je sçais que je ne suis pas coupable ; & cependant une horreur secrete me défend de me croire innocent. Il me semble que je vois l'Ombre de Laïus retracter la priere qu'il faisoit aux Dieux de ne me point imputer sa mort. Eh bien, Ombre sacrée, vous serez satisfaite. Je ne vous refuserai point vôtre victime.

JOCASTE.

Seigneur, l'amour de Jocaste vous est-il cher encore ?

OEDIPE.

S'il m'est cher ! c'est le seul bien que j'aïe jamais craint de perdre.

JOCASTE.

Ne le blessez donc plus par un desespoir qui m'outrage. Non, vous n'êtes point le meurtrier de Laïus : Vous avez vaincu des ennemis. La fortune seule a fait tomber mon époux sous vos mains innocentes. Les dernieres paroles de Laïus ne m'aprennent que trop mon devoir. Il a loüé vôtre courage ; mais c'est assez pour moi de vous le pardonner.

OEDIPE.

Je connois vôtre vertu, Madame, vous vous faites un devoir de me cacher l'impreſſion que ce malheur vous cauſe : mais vous l'éprouvez malgré tous vos efforts. Non, vous ne me verrez plus des mêmes yeux. L'horreur & la tendreſſe vont ſe confondre dans vôtre ame ; & vos larmes ne m'avertiſſent que trop que je vous ſuis devenu moins cher. Trop malheureuſe Jocaſte ! à quel point vos ſentimens m'intereſſent, puiſque je m'en occupe encore au milieu des horreurs qui m'environnent ! Voilà le coupable découvert. Voilà du moins l'auteur de cette mort dont les Dieux pourſuivent la vangeance. Allons, c'eſt trop leur refuſer le ſacrifice qu'ils demandent.

JOCASTE.

Ah, Seigneur, s'il faut ſubir un arrêt ſi cruel, attendons du moins que le Ciel s'explique clairement ; il a demandé la mort d'un de mes fils ; peut-être la vôtre ne les ſauveroit pas. Attendez....

OEDIPE.

Qu'attendre, Madame ? & c'eſt le ſang d'un de mes fils qu'ils demandent ! ah, Dieux cruels,

vous ſçavez trop que la mort ne peut m'allarmer ; & vous voulez que je ſente le coup que vous me portez ! que devenir ! que réſoudre ! mon incertitude même eſt un crime. A combien de mes ſujets mes délais coutent-ils la vie ! juſte Ciel, faut-il que je porte, malgré moi, le coup mortel à tout ce que je veux ſauver !

JOCASTE.

Je ſens que, je me meurs, Oedipe, ſi vôtre fermeté ne ſoutient la mienne. Suportez vos malheurs par pitié pour vôtre épouſe. Allons encore implorer les Dieux. Vôtre innocence m'en fait eſperer des ordres plus favorables.

OEDIPE.

Allons, Madame : mais, pour prix de cette innocence, je ne leur demande que la mort.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, PHOEDIME.

JOCASTE.

OUi, Phœdime, la main des Dieux demeure apéſantie ſur nous. Nos vœux & nos larmes ont imploré en vain leur clemence. Le Pontife nous a déclaré, en frémiſſant; que le Ciel ne rétractoit point ſon Oracle; que nous en avions l'interpréte dans l'étranger qui nous eſt venu de la part d'Iphicrate; & que malgré tous nos efforts, l'Oracle s'accompliroit avant la fin du jour.

PHOEDIME.

Hélas, Madame, quelle terrible réponſe!

JOCASTE.

J'attens donc le coup mortel: ſur quelque tête qu'il tombe, j'en périrai ſans doute: mais, je te l'avoüe, le deſeſpoir me tient lieu

de fermeté. Oüi, le moindre raïon d'eſperance me rendroit tout mon trouble : mais je ſçais braver des maux inévitables. Te dirai-je plus ! le ſouvenir terrible de la deſtinée que mon courage & ma prudence ont prévenuë, efface preſque l'horreur des maux qui m'attendent. Je ſerai toujours la plus malheureuſe femme qui ait vû le jour ; mais je pouvois l'être encore davantage ; & cette idée me conſole. Du moins, Dieux impitoïables, mon fils n'entrera point dans le lit de ſa mere ! du moins mon fils ne ſera point le meurtrier de ſon pere ! Que je ſuis heureuſe, Phœdime, de ne m'en être fiée qu'à toi ! un autre m'auroit peut-être trompée : mais tu m'as été fidelle. Tu l'as ſacrifié cet enfant malheureux que je pleure encore, en m'applaudiſſant de ſa mort. Tu l'as vû expirer toi-même ; & je ſuis réduite aujourd'hui à rapeler ce ſouvenir affreux, pour pouvoir ſoutenir de moindres maux.

PHOEDIME.

Hélas, Madame, de quoi vous ſert que je vous aïe été fidelle, ſi vous n'en êtes pas moins accablée ſous d'autres diſgraces ?

JOCASTE.

Que n'ai-je eu le même courage pour me

garder encore du piége que me marquoit l'Oracle ! je ne ſerois pas la femme du meurtrier de mon époux. Pourquoi Oedipe vint-il a Thébes ! pourquoi triompha-t-il de ce monſtre échapé à tant de Héros ! pourquoi me laiſſai-je vaincre à la tendreſſe & à la gloire du plus grand des mortels ! tout autre l'auroit aimé comme moi, Phœdime ! tout autre l'auroit dû ! C'eſt un hommage que lui devoient tous les cœurs. Ce n'eſt que pour moi qu'un tribut ſi juſte, pouvoit devenir un crime ! par-là j'ai trempé mes mains dans le ſang de mon époux; par-là j'ai apellé les fleaux du Ciel ſur mon Peuple; par-là j'expoſe Oedipe lui-même & mes enfans. Sans ma foibleſſe les Dieux n'auroient rien à vanger ; & pour comble elle m'eſt chere encore ; & il n'eſt pas en mon pouvoir de m'en repentir.

PHOEDIME.

Le Roi paroît, Madame ; faites-vous quelque effort ; & cachez-lui du moins vôtre trouble.

SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, PHOEDIME.

OEDIPE.

ON va me l'amener, Madame, cet étranger que les Dieux désignent pour leur interprète. M'auriez-vous caché quelque circonstance de ce qu'il vous a apris ? ou vous auroit-il encore abusée vous même ?

JOCASTE.

Vous n'ignorez rien, Seigneur, de ce que j'ai sçû ; & je ne comprends pas quels nouveaux éclaircissemens vous en pouvez esperer.

OEDIPE.

Que les Dieux sçavent bien humilier l'orgueil des hommes ! que nous sommes foibles devant eux ! nous voilà devenus les miserables joüets de leur puissance. Ils nous promenent de trouble en trouble, & d'horreur en horreur : mais consolons-nous, Jocaste ; ils ne peuvent rien au moins sur nôtre

vertu. Qu'ils nous rendent malheureux, s'ils le veulent : mais il ne dépend pas d'eux de nous rendre coupables.

JOCASTE.

Voilà l'étranger.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHOEDIME, PALEMON.

PALEMON.

PArdonnez à mon saisissement, Seigneur. Je suis pénétré de respect & de crainte à l'aproche de mon Maître. Ah ! rassurez-vous. C'est à nous de trembler ; & si nous en croïons les Dieux, vous allez nous instruire de leurs decrets.

PALEMON.

Je ne puis rien concevoir, Seigneur, au discours qu'il vous plaît de me tenir.

OEDIPE.

O Ciel ! quelle voix me frape ; & quels

traits se presentent à mes yeux ! n'avez-vous rien déguisé à la Reine de ce que vous aviez à lui aprendre ?

PALEMON.

Non, Seigneur. Je lui ai rendu fidellement tout ce que j'étois chargé de lui dire.

OEDIPE.

Chaque mot me pénétre. Je ne sui pas le maître de mon agitation. C'est lui. Quel est vôtre païs ?

PALEMON.

La Thrace.

OEDIPE.

Quel est vôtre état ?

PALEMON.

Je suis Pasteur.

OEDIPE.

Et comment vous nommez-vous ? dites ; ne craignez rien.

PALEMON.

Palemon.

OEDIPE.

Ah mon pere ! c'eſt donc vous que je revois ! tous mes malheurs ſont ſuſpendus, puiſque j'ai la conſolation de vous embraſſer encore. Hélas ! je ne l'eſperois plus ce bonheur ! je vous ai fait chercher en Theſſalie ; vous en étiez parti depuis long-tems ; mais puiſque vous vivez, je rends graces aux Dieux ; ils peuvent diſpoſer de mon ſort.

PALEMON.

Quoi, Seigneur, ce ſeroit vous ! oüi ; je rapelle vos traits. Je n'en doute plus. Vous êtes cet enfant que j'ai élevé avec tant de tendreſſe. Hélas, qui m'eût dit que je ne devois vous revoir que ſur le Trône !

JOCASTE.

Quels étranges évenemens !

OEDIPE.

Oüi, Madame, voilà l'auteur de ma naiſſance. Interrompez vos ſoupirs ; & qu'il joüiſſe un moment de l'accueil de mon épouſe. S'il faut que vous me perdiez, je vous priois de vivre pour mes enfans ; je vous prie encore de vivre pour mon pere. Etendez ſur lui ces ſentimens

timens tant promis à Oedipe ; & daignez ne pas rougir de ſa baſſeſſe.

JOCASTE.

Moi, Seigneur, rougir de vôtre pere ! quand vous-même ne m'avez jamais paru ſi grand ni ſi reſpectable ! n'en doutez point, Oedipe : mon amour & mon admiration pour vous lui répondent des ſentimens que je lui dois.

OEDIPE.

Je goûte donc encore un moment de joïe ! C'eſt avec lui, Jocaſte, que j'aurois paſſé mes jours, ſi mon ambition m'en avoit laiſſé croire les Dieux ; c'eſt avec lui que j'aurois dû vivre, plus obſcur, mais plus innocent.

PALEMON.

C'en eſt trop, Seigneur, je ne ſuis plus le maître de mon trouble. Il eſt tems que la vérité éclate ; & je ne ſçaurois ſoutenir le poids de tant de gloire.

OEDIPE.

Que dites-vous, Palemon ? & que dois-je penſer ! oubliez-vous donc que je ſuis vôtre fils !

PALEMON.

Vous, mon fils ! non, Seigneur. Vous êtes le sang des Rois ou des Dieux mêmes. Je me croirois un sacrilege, si je me prêtois davantage à vôtre erreur.

OEDIPE.

Je ne suis point vôtre fils, Palemon ! eh ! qui puis-je donc être ?

PALEMON.

Un enfant abandonné que la fortune a remis en mes mains, presqu'au moment de vôtre naissance ; un enfant que j'ai élevé avec tout l'amour & tous les soins paternels. Je pouvois bien me dire vôtre pere, tant que je conservois vôtre vie & que j'élevois vôtre enfance. Il m'étoit permis de joüir de cet honneur, tant que je vous étois utile : mais aujourd'hui que je vous retrouve sur le trône, ce seroit un crime pour moi de vous laisser penser que vous soïez sorti d'une si basse origine. Vous apprendrez quelque jour vos destins. Vous êtes sans doute le fils des Dieux à qui vous ressemblez.

OEDIPE.

Je ne suis point vôtre fils ! ô sincerité trop

généreuſe, mais trop cruelle ! n'importe, Palemon, je vous en dois les ſentimens. Comptez toujours ſur toute l'amitié d'Oedipe.

JOCASTE.

Que viens-je d'entendre ! quelles affreuſes idées rempliſſent mon eſprit ! Oedipe, un enfant abandonné !

OEDIPE.

D'ou viennent ces frémiſſemens, Madame ? vos yeux s'égarent ! vous ne vous poſſedez plus !

JOCASTE.

Je ne vous diſſimule point mes agitations, Seigneur ; mais pour me conſoler, remettez-vous vous-même des vôtres ; & laiſſez-moi ſeule avec cet étranger. J'ai à l'interroger ſur des ſecrets qui ne ſouffrent point d'autres témoins que lui.

OEDIPE.

Quoi ! vous ne ſçauriez vous éclaircir en ma preſence ?

JOCASTE.

Non, Seigneur. Reſpectez ce que m'inſpirent les Dieux ; & ſi vous avez quelque pitié de mes maux, accordez-moi la grace que je vous demande.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, PHOEDIME, PALEMON, DIMAS.

DIMAS.

AH Seigneur ! on assiege l'entrée de vôtre Palais. Thébe s'abandonne au dernier desespoir. Un peuple de mourans s'est traîné au milieu de la place. Ils accusent tous la lenteur de vôtre obéissance. Les peres vous redemandent leurs enfans ; & les enfans, leurs peres ; & ils réclament tous à grands cris le secours d'Oedipe, & celui des Dieux.

OEDIPE.

Terribles extrémitez ! allons ; je cours les assurer qu'avant la fin du jour, ils connoîtront que je suis encore leur pere. Vous, Madame, éclairciſſez, s'il se peut, nos destins ; écoutez Palemon. Tout me le fait pressentir, c'est par lui sans doute que le Ciel va s'expliquer.

SCENE V.

JOCASTE, PALEMON, PHOEDIME.

JOCASTE.

J'Attens de vous, Palemon, l'exacte vérité. Je dois me la promettre après le généreux aveu que vous venez de nous faire. Oedipe eſt un enfant abandonné. Comment donc la fortune l'a-t-elle remis entre vos mains ?

PALEMON.

C'eſt aux pieds du Citheron, Madame, que les Dieux me l'ont envoïé.

JOCASTE.

Aux pieds du Citheron ! je friſſonne ! & dans quel tems, Palemon ?

PALEMON.

Il n'y a gueres plus de trente ans.

JOCASTE.

Le trouvâtez-vous expoſé ?

PALEMON.

Non, Madame. Je l'ai reçû d'une autre main.

JOCASTE.

D'une autre main ! juſte Ciel ! aprenez-moi toutes les circonſtances de cet événement.

PALEMON.

Je vois, Madame, que je vous perce le cœur ; & je n'ai pas la force de continuer.

JOCASTE.

Parlez, je meurs, ſi vous n'achevez.

PALEMON.

Je revenois de Thébe où j'avois été par l'ordre de mon Maître ; & je repaſſois par le Citheron aux premiers raïons de l'aurore, quand je vis une femme prête d'expoſer un enfant qu'elle baignoit de ſes larmes. J'eus horreur de ſon action. Elle parut en frémir elle-même. Je la conjurai de me remettre ce malheureux ; elle s'en défendit long-tems : mais quand elle eut apris que j'allois vivre loin de Thébe, elle ceda à ma priere ; & j'ai tenu lieu depuis à cet enfant des parens cruels qui l'avoient abandonné.

JOCASTE.

Tous mes ſens ſe glacent. J'ai peine à trouver quelque voix. Phœdime, aprochez. Palemon, enviſagez, examinez cette femme. Seroit-ce de ſa main que vous auriez reçû Oedipe ?

PALEMON.

Oüi, Madame, je la reconnois.

JOCASTE.

Vous la reconnoiſſez. *A Phœdime* ! ah ! perfide, tu m'as donc trompée !

PHOEDIME.

J'embraſſe vos genoux, Madame : pardonnez-moi ma faute. Quelque terrible ſuite qu'elle puiſſe avoir, je ne ſuis coupable que d'une pitié trop naturelle. N'ai-je pas dû croire que l'éloignement d'Oedipe le déroboit aſſez à ſa deſtinée !

JOCASTE.

Eh pourquoi donc vins-tu m'aſſurer de ſa mort ?

PHOEDIME.

Il falloit vous épargner des craintes éternelles.

JOCASTE.

Eh bien, barbare, joüis donc de l'affreux ſuccès de ta pitié ! Sortez Palemon ; & ne révelez ce ſecret à perſonne.

SCENE VI.

JOCASTE, PHOEDIME.

JOCASTE.

VA, fatale furie ; ſors de ma preſence. Tu nous as tous perdus ; tu nous as tous aſſaſſinez. Etoit-ce à toi, perfide, de te permettre plus de pitié qu'une mere ! va ; laiſſe-moi ſans témoins m'abandonner au deſeſpoir qu'aigrit encore ta preſence.

PHOEDIME.

Je ne vous quitte point ; & je ne vous demande plus d'autre grace que la mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, OEDIPE.

OEDIPE.

O Ciel! Jocaſte, dans quel déſordre je vous retrouve! je vous laiſſe avec Palemon; vous le renvoïez; vous rentrez dans vôtre apartement ſans me voir; je vous y cherche avec impatience; mon aſpect vous en fait ſortir avec horreur. Aucun diſcours ne vous échape. Vos regards craignent de tomber ſur moi. O Ciel! qu'eſt donc devenu Oedipe aux yeux de Jocaſte!

JOCASTE.

Que voulez-vous d'une infortunée qui a perdu l'uſage de ſa raiſon? laiſſez-moi ſeule m'abandonner au ſentiment de mes maux: vôtre preſence les irrite; & jugez de mon deſeſpoir par l'aveu qu'il m'arrache.

OEDIPE.

Juſte Ciel ! que dites-vous ? ma preſence eſt un malheur pour Jocaſte ! je ſuis déſormais le ſuplice de vos yeux ! quoi, cet Oedipe, ſi long-tems l'objet de tant d'amour.... cet Oedipe, cet époux.....

JOCASTE.

Oedipe, mon époux ! ah vous me faites frémir ! laiſſez-moi de grace, s'il vous reſte encore quelque pitié pour les malheureux.

OEDIPE.

O changement funeſte ! le voilà donc ce malheur que je craignois ! vôtre amour pour Oedipe !

JOCASTE.

Trop fatal amour !

JOCASTE.

Vous ne ſçauriez ſouffrir le meurtrier de Laïus ! vous ne me voïez déſormais que couvert de ſon ſang ! que vous a-t-on pû dire ! auriez-vous ſoupçonné d'impoſture le récit que je vous ai fait ! pourquoi me traitez-vous comme un ſacrilege aſſaſſin !

JOCASTE.

Non, Seigneur, vous n'êtes point coupable ; mais je n'en ſuis pas moins malheureuſe.

OEDIPE.

Je ne ſuis point coupable ! Pourquoi donc vous livrer contre moi à toute vôtre haine ?

JOCASTE.

Non, Oedipe, je ne vous haïs point.

OEDIPE.

Vous ne me haïſſez point ; & au moment que vous me le dites, je vous vois friſſonner d'épouvante.

JOCASTE.

Non, vous dis-je, je ne vous haïs point. Hélas ! vous ne m'êtes que trop cher !

OEDIPE.

O égarement inconcevable ! vos yeux effraïez, vôtre voix démentent tout ce que vous dites. Il ſemble que vous me juriez l'execration & l'horreur ! rapellez vos ſens, Jocaſte : ſongez qu'Oedipe eſt devant vous.

JOCASTE.

Ah! laiſſez-moi l'éviter.

OEDIPE.

Non, n'eſperez pas que je vous abandonne. Vous avez des ſecrets que vous me cachez: mais il faut que je vous les arrache; ou tout mon ſang va couler à vos yeux.

JOCASTE.

Il eſt vrai, Seigneur; j'ai des ſecrets que vous ignorez; ils me dechirent le cœur; ils me tiennent lieu des furies; mais ils deviendroient encore plus cruels, ſi je vous les avois révelez. Ne me les arrachez point de grace; laiſſez-les mourir dans le fonds de mon cœur; & c'eſt par amour pour vous; grands Dieux, pardonnez-moi ce mot; oüi c'eſt par amour pour vous que je vous en conjure.

OEDIPE.

Non, Madame, je ne me rends à rien; il faut que vous m'ouvriez ce cœur ſi cruellement agité; parlez je n'ai rien à craindre de plus horrible que le déſordre où je ſuis.

JOCASTE.

Vous me connoiſſez, Oedipe. Comptez ſur ma réſolution. Si vous ne m'accordez les momens que je vous demande, je mourrai plûtôt mille fois que de laiſſer échaper mon ſecret: mais ſi vous cédez à ma priere, je vous promets la vérité.

OEDIPE.

Je l'attens donc.

SCENE II.

OEDIPE.

DAns quelle attente affreuſe elle me laiſſe: qu'ai-je à préſager! que puis-je craindre encore! Mon eſprit ſe confond, & mon cœur eſt déchiré. Ah! malheureux Thébains, j'ignore ſi je ſuis la cauſe de vos maux: mais du moins je les expie bien par ceux que j'éprouve. J'étois prêt à me dévoüer pour vous; je fais mille fois davantage, en ſuportant la vie. Oüi vôtre intérêt ſeul retient mon bras, tout prêt à m'affranchir de tant de miſeres. Je voudrois que

ma mort vous fût utile. Je ne vis que pour ſçavoir ce que les Dieux exigent, réſolu, s'il le faut, de vous ſacrifier juſques à mes enfans, & d'expirer moi-même après eux. Ah! fatal amour de la gloire! ambition inſenſée du trône, dans quel abîme m'avez-vous jetté! joüis donc, malheureux Oedipe, joüis donc du fruit de tes travaux. Tu voulois occuper l'Univers; tu voulois remplir l'avenir du bruit de tes exploits; il ne s'entretiendra que de tes miſeres; & ton nom ſera la terreur du genre humain!

SCENE III.

OEDIPE, ETEOCLE,

ETEOCLE.

AH, Seigneur! ah mon pere! où ſera déſormais nôtre azile!

OEDIPE.

Quel nouvel effroi!

ETEOCLE.

Jocaſte nous repouſſe comme des ennemis.

La plus tendre des meres ne voit plus ſes enfans qu'avec horreur. Nous étions pénétrez de ſon deſeſpoir. Tout baignez de ſes larmes, nous embraſſions ſes genoux pour la conſoler. Sa douleur redoubloit à nos embraſſemens ; & nous la ſentions frémir entre nos bras. Elle nous a conjurez par le nom de mere, qu'elle ne proferoit qu'à regret, de nous éloigner un moment. Il a fallu reſpecter ſes ordres. Alors elle s'eſt armée d'un poignard ; & nous a menacez, ſi nous ne ſortions, de s'en percer le cœur. Phœdime ſeule eſt auprès d'elle qui ne s'opoſe point à ſon deſſein. Nous avons tremblé ; & voilà l'état cruel où nous avons laiſſé nôtre mere.

OEDIPE.

Qu'entens-je ! ah courons à ſon ſecours.

SCENE IV.

OEDIPE, ETEOCLE, POLINICE.

POLINICE.

IL n'eſt plus tems, Seigneur, Jocaſte n'eſt plus.

OEDIPE.

Jocaſte n'eſt plus !

POLINICE.

Le trouble que m'avoient laiſſé ſes ordres ne m'a pas permis de m'éloigner. Je me ſuis arrêté à ſa porte; je n'entendois plus ni ſoupirs ni plaintes; & ce ſilence redoubloit mes fraïeurs, quand ſoudain un cri de Phœdime m'a fait rentrer. Quel affreux ſpectacle ! la Reine baignée dans ſon ſang, n'oſant preſque me regarder. Tenez, dit-elle; portez au Roi le ſecret qu'il attend. Cet écrit dégage ma parole; & j'emporte chez les morts toute l'horreur que je lui laiſſe.

Oedipe lit le Billet de Jocaſte.

L'Oracle d'Apollon m'avoit prédit qu'un fils que j'ai eu de Laïus, ſeroit le meurtrier de ſon pere, & le mari de ſa mere. J'ai voulu le dérober à ces horreurs, en l'expoſant dès qu'il a vû le jour; Phœdime a trompé ma prudence, & l'a remis à Palemon. Ce fils a rempli ſa deſtinée. Il reſpire; & je meurs.

Il reſpire & je meurs ! ah ! Reine malheureuſe, vôtre mort m'aprend tout. Je le ſuis donc ce

ce fils abandonné ! je suis le fils de Jocaste. *Se frapant.* Grands Dieux, voilà vôtre victime.

ETEOCLE.

Ah mon pere !

OEDIPE.

Ne me plaignez point, mes enfans ; j'étois coupable ; & les Dieux sont justes. Oüi, j'ai mérité mon sort, puisque j'ai mépriſé leurs menaces ; & j'en subis le châtiment avec joïe. Adieu, chers Princes ; recevez l'un & l'autre mes derniers embrassemens. Je vous laisse le trône ; & je vous sauve vôtre peuple ; regnez ensemble & vivez unis. Que mes prieres vous touchent. Que mon exemple vous effraïe. Aprenez, aux dépens d'un pere, qu'un seul crime nous rend coupables de tous les malheurs qu'il entraîne ; & vous, justes Dieux, faites grace à la race d'Oedipe ; & ne poursuivez pas sur eux un crime que tout mon sang vient d'expier.

SCENE V.

OEDIPE, ETEOCLE, POLINICE, DIMAS.

DIMAS.

SEigneur, nos maux sont finis. La contagion fuit de Thébes; & déja de tous côtez les mourans se sentent rapeller à la vie.

OEDIPE.

Tu vois les fruits de ma mort. Justice du Ciel, je vous rends graces. Vous avez puni mon crime; mais vous récompensez encore mieux mes vertus.

ETEOCLE, POLINICE.

O Ciel!

Fin de la Tragedie d'Oedipe.

HARANGUE

FAITE

AU ROY

A Versailles le 11. Septembre 1729.

Sa Majesté, prévenuë de mon état, avoit bien voulu permettre que j'arrivasse en sa presence, soutenu par deux Academiciens.

AU ROY.

SIRE,

QUELQUE grande que soit la joïe de VOTRE MAJESTE', elle doit redoubler encore à la vûë de celle de vos Peuples. Heureux

les Princes dont les prospéritez sont des biens publics !

Oüi, SIRE, ce que la joïe fait aujourd'hui sur moi, elle le fait sur tous vos Sujets : Toutes les douleurs sont soulagées. Les actions de Graces sont dans toutes les bouches & dans tous les cœurs ; & les signes de l'allegresse, tout éclatans qu'ils paroissent, sont encore loin d'en égaler le sentiment.

Jugez-en, SIRE, par les avantages que rassemble pour nous un événement si désiré. Nous voïons dans le Prince qui vient de naître, la satisfaction d'un Roy qui nous aime, & qui ne veut de félicité que pour nous ; les délices d'une Reine, qui regarde ce don du Ciel comme un gage nouveau de vôtre cœur ; le plus cher intérêt de la Nation qui va voir vôtre sagesse se multiplier dans un autre Vous-même ; la tranquillité constante de l'Europe, qui sera vôtre gloire & son heritage.

Puissions-nous, SIRE, n'avoir à célébrer que cette tranquillité dans le plus long & le plus heureux de tous les Regnes ! Puisse l'Ange de la Paix éclairer toujours vos conseils ! Puissiez-vous, nouveau Salomon, plein de ses vertus, exempt de ses foiblesses, & couvert de la gloire la plus solide, désabuser les hommes de cette gloire militaire qui fait toûjours

le malheur des Nations, & qui par le prix qu'elle coûte, devroit faire la douleur des Héros mêmes qu'elle couronne. Voilà quels ſont les ſentimens, quels ſont les vœux de l'Académie Françoiſe pour VOTRE MAJESTE'; & pour moi, SIRE, pardonnez-moi mon tranſport (dans quelle occaſion ſeroit-il plus pardonnable de s'oublier) malgré toutes mes privations, toutes mes douleurs, ce jour eſt ſans doute le plus beau de ma vie, puiſque j'ai pû mêler, en preſence de mon Roy, le témoignage de ma propre joïe à celui de l'allégreſſe univerſelle.

Après la Harangue, je dis les Vers suivans à SA MAJESTÉ.

Aujourd'hui la bonté suprême,
De LOUIS a comblé les vœux.
Quels vœux ferions-nous pour nous-même?
Rien ne nous manque; il est heureux.

Joïe ingénuë, aimable guide,
Viens regler ma lyre & mon chant.
Tout ornement est insipide,
Où le vrai seul est si touchant.

Eh! pourquoi du Dieu du Permesse
Irions-nous emprunter la voix?
Le Peuple en ses cris d'allégresse
Est le Pindare des bons Rois.

Vive le Roy! douce harmonie!
Quels accords seroient plus flateurs?
Efforts concertez du génie,
Cédez au langage des cœurs.

Dans un don seul, nôtre espérance
Voit mille autres dons réünis:
Les Peres y goûtent d'avance
Le bonheur de leurs Petits-Fils.

Harangue pour LA REINE.

MADAME,

Goûtez aujourd'hui le prix de vos vertus : Elles ont obtenu du Ciel ce que nous lui demandions par tous nos vœux.

Ces Vertus qui vous ont élevée à la premiere Place du monde, qui vous ont associée au sort d'un Epoux aussi digne de tout vôtre Amour, que VÔTRE MAJESTE' l'est de tout le sien ; ces Vertus méritoient que le Ciel consommât son ouvrage, & qu'il vous accordât ce Prince, dont la naissance est aujourd'hui la fête de toute l'Europe. Oüi, MADAME, au milieu de nôtre joïe, nous en félicitons nos voisins, c'est pour eux & pour nous le lien d'une paix durable, & la conciliation de tous nos intérêts. Qu'il croisse sous vos yeux, pour aprendre à vous imiter ; Jettez dans son cœur les fondemens solides des vertus Roïales, & des qualitez heroïques, en le formant à cette pieté, qui ne connoît rien de grand que la Justice ; qu'au milieu de la douceur de vos caresses, il recüeille le fruit de vos exemples ; & que par ses heureux progrès la joïe de sa naissance se renouvelle pour vous tous les jours.

Harangue faite à MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, *le même jour.*

MONSEIGNEUR,

Vous êtes l'objet de nôtre joïe, ſans la comprendre, & ſans pouvoir la partager. Nous ne ſçaurions encore vous faire entendre nos ſentimens; il ne nous reſte que des vœux à faire en Vôtre Préſence. Puiſſiez-vous tenir à la France, à l'Europe, à l'Univers, tout ce que vôtre Naiſſance lui promet. Nous l'eſpérons, non ſur des préſages frivoles, mais ſur les fondemens les plus ſolides. Le Sang des Héros qui coule dans vos veines, les vertus d'une Mere, qui par la force de l'exemple deviendront bientôt les Vôtres; l'habileté des mains chargées de Vôtre éducation, & accoûtumées à former des Rois; Voilà pour nous, MONSEIGNEUR, les garants fidéles de vos progrès & de nôtre bonheur.

ODE

A LA LOUANGE

DE MADAME DACIER.

Prononcée à l'Academie dans une Seance publique.

IL eſt un Sexe plein de charmes
A qui, pour étendre ſes droits,
La Nature a donné des armes,
Souveraines même des Rois.
Mais par quelle loi témeraire
Au ſeul avantage de plaire
Réduit-on ce Sexe adoré,
De qui ſouvent l'eſprit ſolide
Enleve à nôtre orgueil avide
L'honneur d'être plus éclairé?

Dignes objets des jalouſies
Des plus redoutables Rivaux,
Les tems comptent des Aſpaſies,
Des Corinnes & des Saphos.
Peu content d'un mirthe frivole,
A nos côtez ce Sexe vole
Moiſonner de nobles lauriers:
Sans interroger la mémoire,
Nôtre Siécle compte à ſa gloire,
Des Scuderis & des Daciers.

Célébre Dacier, ta naiſſance
Te donnoit un droit ſolemnel
A t'orner d'un ſçavoir immenſe,
Puiſé dans le ſein paternel:
Avare de cet héritage,
Au mépris des ſoins du jeune âge,
Tes veilles l'accrurent encor;
Et de cette dot litteraire
L'Illuſtre Epoux qui ſçut te plaire
Vit croître ſon propre tréſor.

Ce Miniſtre dont les Ouvrages
Egaleront le cours des ans,
Fonda, pour éclairer les Ages,
Ce ſanctuaire des Scavans;
A ce Sexe qui ſur ſes traces
Veut moins de Muſes que de Graces,
Il ferma cet auguſte lieu;
Mais il t'eût réſervé ta place,
Si les Oracles du Parnaſſe
T'avoient prédite à Richelieu.

Témeraire, au moment que j'oſe
Condamner l'oubli d'Apollon,
Je vois pour ton Apotheoſe
S'embellir le Sacré Vallon.
Déja pour l'immortelle fête
Les neuf Sœurs ont paré leur tête
De fleurs qui bravent les hyvers;
Et ces filles de Mnemoſine
Déja ſur la Lyre divine
Préludent leurs plus doux concerts.

Tous ces demi-Dieux qu'au Parnaſſe
Plaça la Sage Antiquité
S'empreſſent de t'offrir leur place,
Hommage trop bien mérité.
A l'envi la troupe ſçavante
Jure qu'à ta plume élegante
Elle doit un éclat nouveau;
Et que le bruit de ſes merveilles
Secouru de tes doctes veilles,
En craint moins la nuit du tombeau.

Ce Sage de qui la vieilleſſe
Aux jeunes Graces fit ſa cour,
Dont la Philoſophique yvreſſe
Célébra Bacchus & l'Amour;
Anacreon t'offre ſa Lyre:
L'enfant aîlé vient de ſourire,
Charmé de la voir ſous tes doits:
Tu la touches; tu lui fais rendre
Un ſon plus flateur & plus tendre
Qu'elle ne rendit autrefois.

Ce Cenſeur avec qui Thalie
Contre Socrate conſpira ; Ariſtophane.
L'Affricain aimé de Lelie
Que mille fois Rome admira ; Terence.
Celui qui fit voir ſur la Scene
De l'adultere & ſage Alcmene Plaute.
La pudique infidelité ;
Tous trois, embellis par ta plume,
Sentent à la fois qu'elle allume
Leur envie & leur vanité.

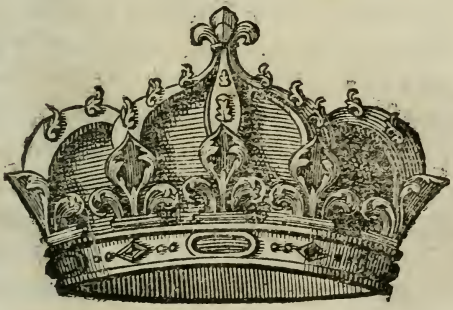
Mais arrête : à l'aſpect d'Homere,
Pourquoi fléchis-tu les genoux ?
Que l'eſtime & l'accueil ſincere
Soient réciproques entre vous.
C'eſt trop, généreuſe Interprête,
Que ſouvent ta plume lui prête
Des beautez pour d'informes traits.
Faut-il que ton art trop modeſte,
Même en l'embelliſſant, proteſte
Que tu ne l'égales jamais.

Pardonne-moi, nouvelle Muſe.
Dans le nouveau jour qui te luit,
Tu vois que ſi l'erreur m'abuſe,
C'eſt pour toi qu'elle me ſéduit.
Dans nôtre lutte Poëtique
Du ſeul vrai, le zéle héroïque
Avoit enflamé nôtre cœur.
Eh ! qu'importoit à nôtre gloire
Qui de nous deux eût la victoire,
Pourvû que le vrai fût vainqueur?

SUITE DES RÉFLEXIONS SUR LA TRAGÉDIE;

OÙ L'ON RÉPOND A Mr DE VOLTAIRE.

Par Monsieur DE LA MOTTE, *de l'Academie Françoise.*



A PARIS,
Chez GREGOIRE DUPUIS, ruë saint Jacques, à la Couronne d'or.

M. DCC. XXX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

A MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

JE ſuis ravi, Monſieur, de vous voir ſi allarmé de ce que j'ai pû dire contre les Vers. Je ſonge d'abord à ce que nous promet cette chaleur à les défendre. Vous nous donnerez ſans doute encore beaucoup d'Ouvrages dans ce genre ; & j'oſe le dire, j'y gagnerai moi-même autant que perſonne : car quoique je n'eſtime pas la verſification plus qu'elle ne vaut, quand j'y réflechis ; je l'aime, dès que je lis de beaux Vers, autant que ſi la raiſon ne m'avoit pas éclairé ſur ſon vrai mérite. Vôtre délicateſſe ſur cette matiére vous a fait illuſion. Vous avez crû la Poëſie enveloppée dans les reproches que je fais aux Vers. On eſt ſoupçonneux à l'égard de ce qu'on aime. Vôtre titre déclare que vous combattez mes ſentimens ſur la Poëſie : mais prenez-y garde, je n'ai

pas dit un mot contre elle : j'ait fait seulement quelques réflexions sur les Vers. Ce sont deux choses bien distinguées, quoiqu'elles soient assez souvent unies : j'ai vû même bien des gens s'étonner que je perdisse du tems à en prouver la distinction, parce qu'ils ne comprenoient pas que personne pût la nier : mais vous voïez bien que je n'avois pas tant de tort, puisque vous-même, tout versé que vous êtes dans la matiere, vous paroissez les confondre l'une avec l'autre. Ne craignez rien, Monsieur ; quand on interdiroit les Vers aux Génies poëtiques, ils trouveroient bien encore l'occasion & les moïens d'être Poëtes en Prose.

Venons à la maniere dont vous combattez mes sentimens. Vôtre précipitation à me répondre, & vôtre facilité à dire avec grace ce qui se présente à vôtre esprit, ont fait que vous ne vous êtes pas mis en peine de m'entendre, & que vous avez crû pouvoir vous passer d'exactitude. Il en arrive que vous réfutez tout ce que je n'ai pas dit, & que vous ne répondez presque pas un mot à ce que j'ai dit ; mépriſe qui vous divertiroit vous-même, si

vous la pouviez voir d'un œil indifférent. Suivons l'ordre de vôtre Préface ; & s'il eſt vrai, comme je n'en doute point, que vous ne cherchiez que la vérité, tâchons de la découvrir enſemble.

Après avoir parlé de vôtre Oedipe du ton du monde le plus modeſte, en y reconnoiſſant des défauts, & ſans en relever les beautez, vous ajoûtez que vous êtes bien loin de faire une Poëtique à l'occaſion de vôtre Tragédie, & de là, ce qui n'eſt plus ſi modeſte, vous parlez avec dedain de ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, & inutiles aux progrès de l'art. Il ſemble, & j'aime à croire que c'eſt contre vôtre intention, que vous vouliez jetter ſur mon Ouvrage ce double reproche de répétition & d'inutilité.

Pour la répétition, je crois n'en être pas coupable. J'ai tâché de dire des choſes neuves, non pas abſolument ignorées ; mais peu traitées, & confuſes du moins dans la plûpart des eſprits. C'eſt une nouveauté aſſez grande que de démêler des principes dont bien des gens ſe ſont douté quelquefois, mais qu'ils n'ont fait qu'en-

trevoir ; & ce ne seroient plus des véritez, si le fond en étoit absolument étranger à de bons esprits.

A l'égard de l'inutilité : j'ai dit moi-même que mes réflexions, en les supposant judicieuses, ne seroient que d'un foible secours à ceux qui voudroient se donner au Théatre ; & je les renvoïe à une école plus sûre, au Théatre même, pour y étudier ce qui plaît & ce qui doit plaire. Mais vous, Monsieur, au lieu de rendre justice à ma franchise, vous abusez de ma pensée ; & elle devient fausse entre vos mains.

Les réflexions sur les arts, & sur tout, des arts aussi compliquez & aussi étendus que celui de la Tragédie, ne sont pas d'aussi peu d'usage que vous le pensez ; & les vrais principes n'en sont pas si simples que vous le dites. Les Pradons & les Boïers les ont connus, dites-vous, aussi-bien que les Racines & les Corneilles : Oüi, Monsieur, les Pradons & les Boïers ont connu les grandes regles, les unitez, la liaison des scenes, l'exposition, le nœud, le dénoüement, & jusqu'à un certain point, la nécessité de soutenir les caracteres, & d'i-

miter les paſſions : mais ils n'ont pas connu dans tout cela le meilleur choix ; en un mot, les ſources immédiates du plaiſir. Ce qu'ils obſervoient ne le produiſoit pas néceſſairement. Les réflexions importantes ſont celles dont l'exécution entraîneroit par elle-même l'émotion & l'intérêt ; & ce ſont celles-là qui abregeroient ſouvent bien du chemin à des genies qui s'égareroient long-tems, s'ils ne les faiſoient, ou ſi on ne les leur faiſoit faire.

Corneille lui-même, ce Reſtaurateur du Théatre, n'a-t-il pas long-tems chancelé ſur les principes ? Et depuis qu'il eut pris ſon eſſor dans le Cid, n'apprit-il rien de la Critique de l'Academie ? Cinna & Polieucte ne prouvent-ils pas bien l'utilité des réflexions ? Racine n'apprit-il rien depuis Alexandre juſqu'à Andromaque. Il apperçut ſans doute, ou quelqu'un lui fit appercevoir, que dans Alexandre ſes perſonnages étoient trop raiſonneurs ; & que la beauté des Vers ſans la vivacité des paſſions n'intéreſſe que foiblement le Spectateur. Il prit une nouvelle route dans Andromaque : il mit ſes Acteurs dans des ſituations plus vives ; & par la chaleur des

passions il atteignit le vrai but de la Tragédie, il arracha des larmes. Quand un Auteur de quelque ressource a fait une piece malheureuse au Théatre, il étudie les raisons de sa chute ; & il reconnoît, malgré qu'il en ait, qu'il avoit ignoré quelque chose: car s'il avoit vû qu'il devoit déplaire, il n'auroit sûrement pas hazardé un Ouvrage qu'il ne donne que pour sa gloire. Le fruit qu'il tire de son examen sert bien-tôt à le relever de sa chute ; & si ce qu'il s'est dit à lui-même étoit écrit, ne pourroit-il pas être pour ses Confreres de la même utilité qu'il l'est pour lui même ?

Pauline & Severe, dites-vous, sont les véritables maîtres du Théatre. Ce discours est d'un homme sensible & qui est frappé vivement des beautez : mais, souffrez que je le dise, on est la dupe de son plaisir, quand on en conclud qu'on est suffisamment instruit. On est échauffé, il est vrai ; on désire de produire de pareilles beautez, & quand on a vos talens, Monsieur, on s'en sent capable. Il reste pourtant à étudier l'art de les amener, ce qui suppose bien des réflexions que l'excès même de la sensibilité empêche souvent de

faire : il faut du sens froid pour refléchir. Ne seroit on pas bien obligé à celui qui nous applaniroit les voïes, & qui mettroit, pour ainsi dire, nos talens à leur aise, en leur donnant leurs sûretez. Enfin, Monsieur, quand les réflexions seroient inutiles aux Poëtes, ce que vous sentez bien qui n'est pas, le seroient-elles aux Spectateurs ? Sont-ils indignes de nôtre attention ? Leur est-il indifférent de connoître un art dont ils s'amusent ? & de savoir justifier leur degoût, ou leur plaisir ? Chacun est jaloux de sa raison, Monsieur : on aime à la perfectionner ; & telle est la dignité de l'homme, on n'acquiert point de lumieres sans plaisir, quand même on y perdroit des illusions agréables.

Je ne cherche donc, Monsieur, en vous répondant, qu'à m'éclairer moi-même, ou à vous donner lieu de m'éclairer. Heureux les combats où le vaincu, s'il est raisonnable, remporte le même avantage que le vainqueur, je veux dire la vérité ! Ce que le vainqueur a de plus n'est souvent qu'un sot orgüeil qui, loin d'ajoûter à son gain, en rabat beaucoup.

Vous dites que je prétens abolir les an-

ciennes regles des unitez ; & vous voulez les défendre. Je vous prie d'obſerver d'abord que, ſi je les attaque, c'eſt du moins ſans intérêt, ce qui fait un préjugé favorable pour mon ſentiment. Quand on établit des principes pour juſtifier ſa conduite, ils ſont ſuſpects, puiſqu'on en a beſoin : mais quand on en établit contre ſa conduite même, il y a lieu de croire qu'on ne conſulte que la raiſon. Je n'ai fait que quatre Tragédies ; & j'oſe me vanter, puiſqu'il le faut, d'y avoir été du moins auſſi fidéle aux unitez que nos plus grands maîtres. On ne ſauroit me reprocher de m'être affranchi d'aucune des contraintes établies. Ce n'eſt donc pas pour moi que je prétens élargir la carriere, c'eſt pour nos ſucceſſeurs, c'eſt pour vous-même, Monſieur, ſi vous en avez le courage, quand des beautez ſupérieures à ces regles arbitraires demanderont que vous les violiez. Je veux, dites-vous, proſcrire ces unitez ; car qui en attaque une les attaque toutes. Voilà deux mépriſes tout à la fois : l'une de m'imputer ce que je n'ai pas dit ; & l'autre, de faire vous-même une propoſition fauſſe.

Pour ce qui me regarde, j'ai trouvé l'unité d'action, fondamentale; & les deux autres, utiles; j'en ai même dit les raisons; & je n'en ai condamné que la superstition, qui coûte quelquefois ce qui vaudroit mieux que ces regles.

Pour ce qui vous regarde, réflechissez-y un moment; & vous préviendrez sans doute mes raisons. Ces trois unitez que vous croïez si étroitement unies, sont au contraire très-indépendantes l'une de l'autre. Il y a unité de tems & de lieu dans les Horaces; & cependant il y a deux actions: Il y a unité d'action dans la Judith de Boïer, car les noms ne font rien ici à nôtre affaire; & cependant il y a deux lieux, Bethulie & le Camp d'Holoferne; & ne croïez pas récuser l'exemple, en disant que la piece est mauvaise d'ailleurs. Quelqu'autre défaut qu'elle puisse avoir, elle n'en prouvera pas moins que l'unité d'action n'est pas détruite par la multiplicité des lieux.

Je ne vous cite pas la Toison d'or de Corneille; vous me diriez peut-être que c'est une piece en machines. La réponse ne seroit pas valable, puisque la différence

des lieux n'y eſt pas l'effet de la machine, mais ſouvent dans la diſpute on n'a pas la force de ceder à la raiſon, dès qu'on peut ſaiſir un prétexte pour s'y dérober.

Je vous dirai plus, Monſieur ; l'Unité d'intérêt eſt encore indépendante des trois autres unitez, puiſque dans le Cid il n'y a unité ni de tems, ni de lieu, ni d'action, & que cependant l'unité d'interêt y ſubſiſte toujours, puiſqu'il n'y tombe jamais que ſur Rodrigue & ſur Chimene, ce qui prouve très-bien en paſſant que l'unité d'intérêt eſt très-diſtinguée de l'unité d'action.

Comment avez-vous pu penſer un moment que l'unité d'action entrainât celle de lieu ? Conſultez la Nature & le Théatre même : tout vous contredit également. Dans la nature il n'eſt jamais arrivé qu'une action auſſi étenduë que celle de nos Tragédies, ſe ſoit paſsée dans le même lieu. Il eût fallu trop de hazards ſinguliers qui ne ſe trouvent jamais enſemble. Il n'appartient qu'à l'art de raſſembler toutes les circonſtances néceſſaires à ſon deſſein par un grand nombre de ſuppoſitions qu'il lui plaît d'appeller vrai-ſemblables, ne

pouvant les appeller vraïes. Au Théatre même, l'action la plus une a plusieurs parties qui se passent dans des lieux différens : il est vrai qu'on en rassemble les récits dans le même lieu : mais ces récits ne sont pas l'action ; & n'est-il pas vrai qu'elle consiste beaucoup plus dans ce qu'on fait, que dans ce qu'on raconte ?

Prouvons tout de suite & par la même raison, que l'unité de tems n'emporte pas celle de lieu : car puisque dans nos Tragédies les différentes parties de l'action se passent dans différens lieux, sans violer l'unité de tems, ne pourroit-on pas me les faire voir où elles se passent, sans la violer davantage ? Quand on me vient dire que Pirrhus est allé au Temple avec Andromaque, & qu'on me raconte ce qui s'y est passé, me faudroit-il plus de tems pour voir l'action, que pour en attendre le récit? Non sans doute : mais on s'est imposé la loi de ne point changer de Scene ; & l'on me dérobe par-là de grands spectacles qui feroient sans doute tout une autre impression que le récit le plus élégant.

Vous appuïez vôtre sentiment d'une comparaison bien riante, mais qui n'en

eſt pas plus ſolide. C'eſt le propre du riant & des graces de dérober aiſément la fauſſeté. Quand l'imagination eſt contente, on ne s'aviſe guéres d'interroger ſa raiſon. Vous dites qu'on ſeroit choqué de voir deux événemens dans un tableau. Oüi ſans doute : car un tableau ne doit repréſenter qu'un inſtant ; & deux événemens, deux lieux ſont évidemment contradictoires à ce deſſein. Il n'en eſt pas de même d'une Tragédie : elle repréſente une action ſucceſſive & qui en renferme pluſieurs autres. Il y auroit vingt tableaux à faire des différens momens & des différentes ſituations d'une Tragédie : donc il ne s'enſuit pas que la multiplicité d'événemens & de lieux qui choqueroit dans un tableau, choquât de même dans une Tragédie ; & vous voïez bien qu'on ne ſauroit être trop en garde contre le ſéduiſant des comparaiſons.

Il eſt à propos à préſent que je parle un peu plus au long de l'unité d'intérêt. C'eſt une eſpece de nouveauté dans mon Ouvrage, & l'endroit qui y mérite le plus d'éclairciſſement : puiſque vous vous y êtes mépris, beaucoup d'autres ne ſauroient

manquer de s'y méprendre. J'ai distingué l'unité d'intérêt de celle d'action. Vous croïez que c'est la même chose ; mais je me flatte que vous en serez bien-tôt désabusé ; & je ne veux que l'Oedipe de Corneille & le vôtre pour la preuve complete de mon sentiment.

Quelle est l'action de l'Oedipe de Corneille ? C'est la recherche du Meurtrier de Laïus L'impunité du crime à irrité les Dieux contre Thebes ; & c'est la punition du Meurtrier qui doit désarmer leur vengeance : c'est donc la recherche, la découverte & le châtiment du coupable qui forment évidemment l'action de la Tragédie. L'action est une. Vous allez voir cependant que dans le cours de cette action unique il y a deux intérêts qui se succedent. Le premier tombe sur Thésée accusé de la mort de Laïus. C'est lui que je vois d'abord en péril ; & quand il en sort, le danger retombe sur Oedipe ; & Thésée n'est plus dans le reste de la Tragédie qu'un personnage insipide. L'action est la même dans vôtre Oedipe. C'est la découverte du Meurtrier de Laïus : mais comme si vous aviez voulu imiter Corneille

dans la duplicité d'intérêt, vous le faites tomber d'abord sur Philoctete qui m'occupe long-tems lui seul ; & quand son péril est passé, vous le faites partir de Thebes avec beaucoup de raison, ce me semble ; car la piece est finie pour lui : elle commence alors pour Oedipe ; & de là jusqu'au dénoüement, c'est à lui seul que je m'intéresse. Je vous avoüe que cela me paroît sans replique. Je ne comprens pas ce que ce peut être qu'unité d'intérêt & unité d'action, si les idées que je viens d'en donner ne sont pas les vraïes ; & n'allez pas dire que ce ne soit là qu'une question de mots ; c'est à la lettre une question d'idées. Autrement ce seroit jetter le langage dans une étrange confusion ; & dès qu'il y a des idées distinctes & constantes attachées aux termes, disputer des termes, c'est disputer des idées mêmes. J'ai profité de la faute de Corneille & de la vôtre. L'action est la même dans ma Tragédie : mais l'intérêt y est un, puisque le péril des enfans d'Oedipe n'est pas distingué du sien. Ce n'est pas la premiere fois qu'on est éclairé par la mépriſe des plus habiles.

Tout

Tout ce que j'ai dit juſqu'ici, Monſieur, doit vous mettre au fait de ce qui m'a fait ſoupçonner que Coriolan, tel que je l'arrange & affranchi des unitez, pourroit plaire à un peuple ſenſé, mais moins ami des regles. Vous vous recriez d'abord qu'un peuple ſenſé ne ſauroit ne pas être ami des regles. Oüi, Monſieur, ſi les regles vouloient dire la raiſon : mais comme elles ne ſignifient là que des inſtitutions arbitraires, on peut fort bien avoir le ſens commun, ſans les exiger. Ma penſée ne va donc en cet endroit qu'à prouver que l'unité ſeule d'un grand intérêt pourroit plaire par elle-même, au lieu que les trois unitez, ſechement obſervées, pourroient encore glacer les Spectateurs. Voilà tout ce que j'ai prétendu inſinuer ; & non pas, comme vous voulez le faire croire, qu'on pût s'accommoder parmi nous d'un arrangement ſi témeraire. Je ſais trop combien nous tenons à nos habitudes, & que qui entreprendroit de nous en faire changer, n'auroit pas moins beſoin d'adreſſe que de courage. Prenez-y garde. Ce n'eſt qu'en me ſuppoſant des deſſeins ſecrets, que vous vous

faites des occaſions de Critique ; & ſi vous m'aviez voulu faire la juſtice de ne donner les choſes que pour ce que je les donne, & dans la préciſion que la vérité me preſcrit, peut-être n'auriez-vous pas entrepris de me combattre.

Permettez-moi, Monſieur, puiſque j'y ſuis, d'ajouter ici ſur l'unité d'intérêt quelques idées qui me paroiſſent utiles : elles ſerviront de ſupplément à ce que j'en ai déja dit dans mon Ouvrage.

Ce n'eſt point aſſez que l'intérêt ſoit un, il faut qu'il ſoit grand, continu, & qu'il croiſſe juſqu'à la fin. Il faut qu'il ſoit grand, parce que ce ne peut être qu'à proportion de ſon importance qu'il émeut : l'on s'en détacheroit bien-tôt, s'il étoit médiocre. L'intérêt, par exemple, eſt trop petit dans Bérenice. Titus l'épouſera-t-il ? Ne l'épouſera-t-il pas ? L'événement eſt des plus familiers ; & c'eſt ſur ce défaut que rouloit la plaiſanterie de ce tems-là.

> Marion pleure, Marion crie ;
> Marion veut qu'on la marie.

Il faut que l'intérêt ſoit continu, par-

ce qu'autrement le Spectateur languiroit dans les intervalles, & qu'il ne reprendroit que foiblement une émotion interrompuë. Il faut qu'il croiſſe juſqu'à la fin, parce que le cœur ne ſauroit demeurer long-tems dans le même état ; & qu'il ſe refroidit, s'il ne s'échauffe.

Voici donc à mon ſens ce qui peut contribuer le plus à la continuité d'intérêt : c'eſt la préſence fréquente des perſonnages pour qui le Spectateur a pris parti. On eſt bien plus touché quand on les voit, que quand on parle d'eux, par la raiſon que les malheurs des abſens ne font qu'une impreſſion bien languiſſante, en comparaiſon de celle qu'on éprouveroit à les voir ſouffrir. Ainſi les Scenes qui ſe paſſent entre les Persécuteurs nous cauſent un ſentiment d'indignation qui par lui-même eſt déſagréable, au lieu que la vûë de ceux qu'on opprime nous cauſe celui de la pitié qui eſt le vrai plaiſir du Théatre.

De là naît une obſervation. Si l'intérêt ne tombe que ſur un perſonnage, il eſt difficile qu'il ſoit continu dans le ſens où je prens ici ce terme : car ce perſon-

nage ne peut pas occuper toujours le Théatre ; & il y aura néceſſairement bien des Scenes foibles, en comparaiſon de celles où il paroîtra. Dans l'Ariane de Thomas Corneille, on ne s'intéreſſe qu'à cette Princeſſe. Tous les autres perſonnages ſont rebutans ou froids ; & la piece n'eſt belle & touchante que parce qu'on y voit preſque toujours cette Amante malheureuſe nous expoſer elle-même ſes ſentimens, tantôt ſa confiance, tantôt ſes allarmes, & enfin ſon déſeſpoir. Ainſi le plus sûr eſt de faire tomber l'intérêt ſur deux perſonnes qui craignent réciproquement l'une pour l'autre, parce qu'alors je puis preſque toujours préſenter aux Spectateurs l'une des deux ; & qu'ainſi la pitié, loin de ſouffrir le moindre affoibliſſement, va croître à meſure que le danger deviendra plus preſſant. Comme vous n'attaquez, Monſieur, dans mes Réflexions ſur la Tragédie que ce que j'ai dit des unitez, j'ai crû devoir m'étendre un peu ſur cette matiére ; & tâcher d'obtenir vôtre approbation pour tout l'Ouvrage, en juſtifiant ce qui vous en avoit paru défectueux.

Mais vous me faites un nouveau repro-

che ; & c'eſt ici que vôtre feu redouble, je dirois preſque vôtre colere, tant vous paroiſſez ſcandalisé de mon audace : mais la paſſion vous a un peu déguisé les choſes. Vous dites que je veux proſcrire la Poëſie du Théatre, & que je veux donner des Tragédies en Proſe : Eſt-ce donc proſcrire la Poëſie du Théatre de n'en admettre que ce que Racine s'en eſt permis, & d'en retrancher ſeulement les expreſſions épiques qui feroient dégénerer les perſonnages en Poëtes de profeſſion ? Eſt-ce vouloir donner des Tragédies en Proſe que de conjecturer ſeulement qu'elles pourroient plaire, & de n'en oſer donner une toute faite ? Je ne demande qu'une ſimple tolerance pour ceux qui avec de grands talens pour la Tragédie, n'auroient pas celui de la verſification. Je ne veux rien ôter au public ; je voudrois au contraire eſſaïer de l'enrichir. Ne croïez pas, par exemple, que je vous permiſſe la Tragédie en Proſe, ſi j'en étois le maître : nous y perdrions sûrement un plaiſir : mais j'oſe croire que, malgré ce plaiſir de moins, quelques Génies heureux pourroient nous toucher en Proſe ;

& que la plus grande vérité de l'imitation jointe à toute l'élégance que le genre comporte, nous consoleroit de l'absence des Vers. Qui prendra ma pensée dans toute sa modération, trouvera peut-être que vous en manquez dans vos reproches. Enfin, Monsieur, qu'arriveroit-il de l'épreuve que je desirerois ? Les Tragédies en Prose plairoient, ou ne plairoient pas. Si elles ne plaisoient pas, quoiqu'aux vers près, elles rassemblassent à un haut degré toutes les beautez du genre, qu'aurions-nous perdu ? Nous n'en saurions que mieux à quoi nous en tenir ; & les Vers demeureroient tranquilles dans leur possession. Si elles plaisoient au contraire, n'aurions-nous pas multiplié nos plaisirs ? Car je suis sûr que vous n'appréhendez pas que la Prose fît tomber les Vers : vous comptez trop sur le pouvoir de la mesure & de la rime pour craindre qu'elles pussent avoir du dessous. Franchement je ne le crains pas non plus, quoique le cas ne me paroisse pas absolument impossible. Trouvez bon, Monsieur, que je vous conte un petit fait qui me tiendra lieu de raisonnement.

Je ne sais quel Voïageur nous parle d'une Nation qui faisoit de la Musique un de ses plus grands plaisirs. Les Vers y étoient nez du chant, comme par tout ailleurs. On mesura des paroles aux airs; & l'on ne faisoit point de Vers qui ne se chantassent. Depuis on inventa des Spectacles où l'on représentoit les actions & les avantures des Heros; en un mot, on fit des Tragédies, mais on n'en fit qu'en Musique; & le peuple, charmé du double plaisir que produisoit l'alliance de l'harmonie & de l'imitation des actions humaines, conciut sans héſiter, sur la foi de son plaisir, que c'étoit-là la forme essentielle de la Tragédie. Cependant un Novateur s'avisa de penser autrement: il s'imagina que des Tragédies en Vers, simplement recitées, pourroient plaire; & il osa avancer en public cet étrange paradoxe. Une grande partie de la Nation se souleva contre lui: on l'accusa de méconnoître les véritables idées des choses. Quoi donc, lui disoit-on de toutes parts, comptez-vous pour rien le charme de l'harmonie si puissant sur les hommes? Ne sentez-vous pas combien les diverses

inflexions de la Musique relevent les choſes indifférentes, & ce qu'elles ajoutent de force aux ſentimens & à la paſſion ? Voudriez-vous réduire nos Tragédies à la nudité des Vers ? Le Novateur convenoit modeſtement qu'il y auroit de la perte du côté de l'oreille ; mais peut-être, repréſentoit-il, y regagneroit-on du côté de l'imitation ; & puiſque les hommes ne parlent point en Muſique, les actions & les ſentimens n'en paroîtroient que plus vrais par les ſeules inflexions du langage ordinaire. Non, lui répondit-on, cela même y devroit nuire : les Heros des Tragédies nous reſſembleroient trop. La majeſté & le pathetique qui réſultent des ſons mariez aux paroles, dégénereroient en une familiarité inſipide dans le ſimple récit. Nous croirions voir des Heros de nos jours ; & autant de rabattu ſur l'admiration. On lui permit cependant, dans l'eſpérance de s'en moquer, d'éprouver ſon nouveau ſyſtême. Il fit une Tragédie ; & comme elle étoit touchante, elle fit, malgré le préjugé, une partie de ſon impreſſion naturelle. On fut touché ; on pleura ; bien des gens ne laiſſerent pas de la con-

damner, tout en pleurant. D'autres moins difficiles furent gré de leurs larmes à l'Auteur, & se contenterent de dire que, malgré la supériorité du Spectacle ordinaire, on pourroit encore se divertir à celui-ci. On fit bien-tôt d'autres Tragédies dans ce genre. Peu à peu la nouvelle habitude balança l'ancienne; & ce nouvel usage, traité d'abord de chimerique, se vit dans la suite plus de partisans que le premier. Le Novateur, enhardi par son succès, ne s'en tint pas là. Il osa faire de nouvelles réflexions. Vous n'avez pas encore assez fait, dit-il au peuple. Pourquoi des Vers dans vos Tragédies? Pourquoi ce reste de Musique dans la représentation des choses ordinaires? Puisque vous faites agir des hommes, faites-les parler comme des hommes. Vous vous êtes rapprochez de la nature; encore un pas, & vous l'atteindrez. Faites parler vos Acteurs en Prose; & vous aurez une imitation parfaite, & dans sa plus grande naïveté. On eut d'abord quelque peine à s'y habituer: mais enfin on sentit la force & le charme de la vérité; & ces peuples s'étonnent aujourd'hui que leurs ancêtres ne

compriſſent pas qu'on pût s'accommoder d'une imitation ſi vraïe.

Il ne reſte plus, Monſieur, que ce que j'ai pû dire contre les Vers ; & d'abord vous vous étonnez comme d'un prodige qu'un homme qui en a tant fait, cherche lui-même à les dégrader. Sur cela je vous avoüerai que ſi je n'avois remarqué en effet que les vrais inconveniens de la verſification, je m'applaudirois d'être là-deſſus plus raiſonnable que ceux qui ne les ſentent pas. Je ſais qu'un peu d'yvreſſe ſur l'Art où l'on s'exerce, a ſouvent ſon avantage : il redouble nôtre courage & nos forces pour en ſurmonter les difficultez ; & l'on n'y feroit pas des progrès ſi grands & ſi rapides, ſi on le croïoit moins digne de l'eſtime des hommes. Ainſi, Monſieur, cachez-vous long-tems les défauts des Vers : j'aime à vous voir encore dans l'yvreſſe : le génie n'en prendra qu'un plus grand eſſor : mais enfin cela ne preſcrit pas contre la raiſon : elle a droit de revenir ſur tout ; & c'eſt toujours une diſpoſition d'eſprit bien eſtimable que d'être prêt à s'y rendre contre ſes propres intérêts. Un Sculpteur peut croire ſon Art au-deſſus

de la Peinture : cette préférence qu'il lui donne l'anime à s'y distinguer : mais l'accuseroit-on de mauvais sens, s'il reconnoissoit que la Peinture a l'avantage d'une imitation plus parfaite ? Je dirai plus : il faut se défier, si j'ose parler ainsi, de cet orgüeil de profession : il peut nous jetter dans le mépris de bien des choses qui valent souvent mieux que celles que nous faisons ; & c'est ce qui arrive dans le Bourgeois Gentilhomme au Maître à danser & au Maître de Musique. Tout ne va mal dans le monde selon eux, que parce qu'on n'y sait pas assez la Musique & la Danse. Enfin, Monsieur, quoique j'aime les Vers autant que personne, je suis pourtant bien-aise de les connoître pour ce qu'ils sont. Il faut conserver un peu de discernement jusques dans la passion. Le Misantrope, tout amoureux qu'il est de Celimene, est pourtant frappé de tous ses défauts, tandis que les Marquis ne s'en doutent pas.

Il s'en faut bien que je sois là-dessus aussi téméraire qu'on le pense. Je vous prie d'abord de remarquer que je n'ai parlé que de la versification Françoise. Il ne

m'appartient pas d'apprecier les agrémens ni les difficultez des autres : or en convenant que le goût des Vers eſt naturel à tous les peuples ; ce que je crois vrai, puiſque les Vers ſont nez du chant & que l'on a chanté par tout ; il faut convenir auſſi que les différens peuples ne ſe ſont pas rencontrez dans les regles qu'ils s'y ſont preſcrites ; quelques-uns même ſe ſont paſſé des Vers, & n'ont fait conſiſter la Poëſie que dans la magnificence & l'audace des figures. Selon le témoignage de Mr Arnaud * telle eſt la Poëſie des Hébreux que nous reconnoiſſons pour la plus ſublime de toutes. Voici ſes paroles. « Ce » n'étoit peut-être que dans le langage » extrêmement figuré que conſiſtoit la » Poëſie hébraïque, n'y aïant guéres d'ap» parence qu'elle conſiſtât en un certain » nombre de pieds & de ſyllabes, les unes » breves, les autres longues, comme la » Poëſie Grecque & Latine «.

Monſieur Arnaud eſt bien éloigné de ſoupçonner la moindre rime. Quoiqu'il en ſoit, les peuples ſe ſont impoſé diffé-

* Réponſe à la Préface de Monſieur Dubois ſur l'Eloquence de la Chaire.

rentes mesures. Quelques-uns ont emploïé la rime ; d'autres ne l'ont pas imaginée, ou l'ont dédaignée. Le caprice y a eu bonne part ; & l'habitude a fait le reste : ce qui prouve qu'aucune de ces institutions ne produit par elle-même un plaisir nécessaire & commun à tous les hommes : or quelques Nations doivent avoir été moins heureuses les unes que les autres dans le choix de leurs Vers. Eh pourquoi ne pourroit-ce pas être les François qui s'y seroient le plus trompez ? Voici ce que M. l'Archevêque de Cambrai qui n'est pas le seul de son avis a dit de nôtre versification. Je cite son témoignage, parce qu'il doit être d'un grand poids. Il étoit grand Poëte lui-même dans le plus beau sens de ce terme : Il étoit infiniment sensible à l'harmonie des Vers Grecs & Latins qu'il citoit fréquemment d'abondance de goût : il avoit une connoissance délicate de nôtre langue ; & d'ailleurs il avoit lû & relû nos grands Versificateurs, les Corneilles, les Despreaux & les Racines : En un mot, il n'avoit aucun des défauts qui pourroient faire recuser un témoin sur le degoût des Vers. Lisez pourtant ce qu'il a dit des nôtres.

» Les Vers de nos Odes où les rimes » ſont entrelacées, ont une varieté, une » grace & une harmonie que nos Vers » héroïques ne peuvent égaler. Ceux-ci fa- « tiguent l'oreille par leur uniformité. Le « Latin a une infinité d'inverſions & de » cadences. Au contraire le François n'ad- » met aucune inverſion de phraſe ; il pro- » cede toujours methodiquement par un » Nominatif, par un Verbe & par ſon re- » gime. La rime gêne plus qu'elle n'orne » les Vers ; elle les charge d'épithetes ; elle » rend ſouvent la diction forcée, & plei- » ne d'une vaine parure ; en allongeant les » diſcours, elle les affoiblit ; ſouvent on a » recours à un Vers inutile, pour en ame- » ner un bon. Il faut avoüer que la sévé- » rité de nos regles a rendu nôtre Verſifi- » cation preſque impoſſible. Les grands » Vers ſont preſque toujours, ou lan- » guiſſans, ou raboteux «.

Je ne ſuis pas à beaucoup près ſi difficile que M. de Cambrai ; & il s'en faut bien que les beaux Vers me paroiſſent auſſi rares qu'à lui. Ce que je ſais cependant, c'eſt que la rime & la meſure entraînent bien des impropriétez de termes, & de

mauvais arrangemens d'idées. Qui examineroit rigoureusement nos plus grands Poëtes, les convaincroit à chaque page de n'être exacts ni pour la langue ni pour le sens. Que l'on y trouveroit de choses aussi mal arrangées que ces quatre Vers de Monsieur Despreaux :

Quoi ! dira-t-on d'abord, un Ver, une Fourmi,
Un Insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un Taureau qui rumine, une Chevre qui broute
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'Homme ? Oüi sans doute.

En laissant à part la petite faute de langue dont on ne peut se prendre qu'à la mesure, *ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme*, quoique la regle demandât que ne l'a l'homme ; la force naturelle de la question consiste à passer du moins absurde au plus absurde. Il falloit dire. Quoi ! dira-t-on, un Taureau qui rumine, une Chevre qui broute, une Fourmi, un Ver, un Insecte rampant qui ne vit qu'à demi : mais la rime, *Oüi sans doute*, a tout dérangé ; & elle a détruit la gradation essentielle de l'objection. Combien dans nos plus grands Poëtes trouveroit-on de cho-

ſes auſſi-mal en ordre ? Or il y a bien des gens pour qui les Vers ſont trop chers à ce prix. Qu'on les plaigne tant qu'on voudra de n'être pas aſſez ſenſibles à l'harmonie, pour pardonner ces petits défauts ; ils plaignent les autres à leur tour d'être aſſez peu ſenſibles à la perfection du ſens ; pour s'en paſſer à ſi bon marché. Ces pitiez reciproques ne concluent rien. C'eſt à la raiſon à décider. Pour vous, Monſieur, vous vantez le charme de la verſification en général : mais vous ne touchez à rien de ce que j'ai dit ; & vous pourriez avoir raiſon dans tout ce que vous alléguez, ſans en avoir moins de tort avec moi.

J'ai traité la matiere dans trois morceaux ſéparez, & dans des vûës toutes différentes. Pour ne rien confondre, vous aviez à combattre dans chaque morceau ce que j'y établis : mais il vous a paru plus commode de vous jetter dans le vague, & de laiſſer ſoupçonner ſeulement que vous me répondiez, en vous gardant bien de le faire.

Dans le premier morceau je veux faire voir les illuſions qui naiſſent des Vers, ce qui, bien loin d'en nier le plaiſir, l'établit formelle-

formellement : car pourquoi des choſes conſervées en leur entier, & juſques dans leurs tours & dans leurs expreſſions, deviendroient-elles en Proſe ſi foibles & ſi languiſſantes, en comparaiſon de ce qu'elles nous paroiſſent en Vers ? ſi ce n'étoit du plaiſir que nous font les Vers par eux-mêmes. Au lieu de prendre ma penſée, je prétens, à ce que vous dites, qu'une Scene de Tragédie, réduite en Proſe, ne perd rien de ſa force & de ſa grace ; pour cela j'y réduits une Scene de Mithridate ; & perſonne, ajoutez-vous, ne la peut lire. Y avez-vous bien ſongé, Monſieur ? Quoi ! nos plus grands Poëtes dépoüillez de la rime & de la meſure, & réduits exactement à leurs penſées, ne pourroient plus ſe lire ! Qui les a jamais dégradez à ce point ? & qui leur fait cet outrage ? Vous, Monſieur, qui voulez les défendre.

Que perſonne ne puiſſe lire la Scene en queſtion, le ſentiment eſt bien exageré : mais n'importe. Plus il l'eſt, plus vous prouvez pour moi, contre vôtre intention : car ne s'enſuit-il pas de là que nous eſtimons beaucoup moins le ſens que la verſification ? Et c'eſt poſitivement ce

que je veux dire : or par une saillie de Philosophe qu'il faut, s'il vous plaît, me passer, je fais quelque honte à des hommes raisonnables, d'estimer plus un bruit mesuré, que des idées qui les éclairent, ou des sentimens qui les touchent ; & je dis que le soin de mesurer ce bruit qu'on appelle si mal-à-propos enthousiasme, n'est en soi qu'un travail aussi pénible que frivole. Je n'en veux d'autre témoin que vous, Monsieur. Combien de fois dans vos sécheresses & dans l'impuissance d'exprimer vos pensées, avez-vous traité de folie la rime & la mesure qui vous arrêtoient ? Combien de fois avez-vous éprouvé comme Despreaux que la rime quinteuse disoit noir, quand vous vouliez dire blanc ? Prenez-y garde, en passant, la Prose dit blanc dès qu'elle le veut ; & voilà son avantage. Despreaux a maudit élegamment l'insensé qui inventa la rime & la mesure, & qui s'avisa d'y enchaîner la raison. Tout son enthousiasme dans cette Satire se réduisoit à rêver long-tems sans succès ; à effacer des pages entieres ; à n'écrire quatre mots que pour en effacer trois ; en un mot, à ne pouvoir se con-

tenter & à s'en plaindre. Vous me direz qu'il a surmonté la difficulté. Il est vrai, Monsieur, mais pour des pensées si communes, qu'à peine les auroit-il jugées dignes d'être dites, si elles lui avoient moins coûté. Ce Suisse si Philosophe, qui a écrit sur les François & les Anglois, a remarqué ce vuide & ce frivole dans plusieurs Ouvrages de nôtre grand Versificateur qui, à son avis, n'a pensé que bien superficiellement: mais, il faut l'avoüer, c'est par cela même qu'avec une grande élegance de détail, il en est plus agréable au grand nombre.

J'ose vous le demander à vous-même: d'où viennent les corrections multipliées que vous faites tous les jours à vos Poëmes? si ce n'est, comme je l'ai dit, que pour un homme difficile les Vers ne sont jamais achevez.

J'ai remarqué une seconde illusion: c'est qu'on s'imagine souvent sentir dans les Vers de la Poësie qui n'y est pas; & la Scene de Mithridate, réduite en Prose, prouve parfaitement ma pensée, puisqu'on est surpris de n'y pas trouver une expression qui ne convienne au stile libre. Cette il-

lusion est d'autant plus dangereuse, que les Auteurs tragiques, s'imaginant qu'il faut toujours de la Poësie dans les Vers, s'abandonnent mal-à-propos à l'excès des figures, & qu'ils sont enflez & recherchez où ils ne devroient être que d'une simplicité élégante. On fait vanité de porter l'Epique dans la Tragédie : en croïant la parer, on la déguise. Les personnages paroissent souvent composer de beaux Vers, plûtôt qu'exposer des sentimens. Au lieu de ne se permettre que des discours naturels, on les surcharge d'expressions poëtiques qui ne sont pas du caractere de la passion, & dont le Misantrope diroit bien.

affectation pure ;
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

J'en conviens pourtant : n'a pas ces défauts qui veut. Je fais estimer le degré d'imagination qui en est la source : mais je fais aussi qu'il faut maîtriser cette imagination dominante, & l'assujettir toujours à la raison & aux convenances. Des beautez déplacées deviennent de véritables fautes. Voilà tout ce que j'établis dans ce premier morceau ; & vous le laissez

dans ſon entier, puiſque vous n'en avez rien combattu.

Le ſecond eſt une Ode, où, ſans verſification, j'eſſaïe poëtiquement tous les genres. J'y reconnois les vrais avantages des Vers, l'admiration qui naît de la difficulté ſurmontée, le plaiſir de l'oreille par les nombres quoiqu'arbitraires, les efforts que la contrainte même des Vers fait faire à l'eſprit, & qui quelquefois lui font trouver mieux qu'il ne cherchoit, l'empire que l'habitude leur a donné ſur nous, & les ſecours qu'ils prêtent à la mémoire; & je concluds ſeulement, malgré tous ces avantages, qu'il reſte à la Proſe celui d'être plus maîtreſſe du diſcours. Vous n'aviez, pour me combattre, à m'objecter que deux choſes, ou l'oubli de quelqu'avantage des Vers, ou la fauſſeté de celui que j'attribuë à la Proſe. Vous n'avez fait ni l'un, ni l'autre; & la raiſon ne vous l'a pas permis. En effet depuis le petit ſoulevement que j'ai causé au Parnaſſe, je n'entens contre moi que mes propres raiſons; & le plaiſant eſt qu'on penſe m'ouvrir les yeux, & qu'en me répétant, on veüille

m'apprendre à moi-même ce que j'ai dit. Ainſi ce ſecond morceau demeure encore ſans réponſe.

Le troiſiéme eſt ma Réponſe à M. de la Faye. Je répons précisément à chacune de ſes raiſons. Il falloit, pour me combattre, me prouver l'inſuffiſance de quelqu'une de mes réponſes; & c'eſt encore ce que vous n'avez pas fait. Monſieur de la Faye, pour la préférence de la verſification, ne m'allegue que des raiſons très-foibles, parce qu'il n'y en a pas d'autres; & il avoit le droit de s'en contenter, puiſqu'il me parle en Vers où le ſpécieux ſuffit de reſte : mais c'eſt en uſurper le privilege que de n'en avoir pas dit de meilleures en Proſe.

Que combattez-vous donc, Monſieur? Vous me direz ſans doute que c'eſt le réſultat de tout ce que j'ai avancé : mais vous allez voir que vous n'y touchez pas plus qu'au détail. Voici ce que j'ai réſumé moi-même.

Il y a bien des gens qui aiment les Vers, malgré tous leurs inconveniens; & malgré toutes mes réflexions, je ſuis moi-même de ce nombre. Aïons donc des Vers, puiſ-

qu'il nous en faut ; encourageons les Verſificateurs ; attachons même la gloire à la peine qu'ils ſe donnent, puiſqu'autrement perſonne ne la prendroit : mais comme il y a auſſi des gens raiſonnables à qui la contrainte & la monotonie des Vers déplaiſent ; & qu'il y a d'ailleurs des Ecrivains qui, n'étant pas Verſificateurs, ont pourtant de quoi réüſſir en Proſe dans tous les genres, comme M. de Fenelon l'a fait dans le Poëme épique, laiſſons la liberté des ſtiles, afin de contenter tous les goûts.

Loin de détruire ce réſultat, vous le confirmez vous-même, ſans le vouloir. Il y a une infinité de gens de bon ſens, dites-vous, qui n'aiment point la Poëſie, faute de la connoître. Eh bien, Monſieur, ces gens de bon ſens ſont-ils indignes de toutes les imitations que les Verſificateurs s'arrogent à eux ſeuls ? Et puiſqu'il y a des Ecrivains qui, aux Vers près, peuvent leur en procurer le plaiſir, ne voilà-t-il pas des Auteurs & des Lecteurs faits les uns pour les autres ? Pourquoi leur interdire l'uſage de leurs talens & de leur goût ? De bonne foi cela ſeroit-il raiſonnable ?

Que combattez-vous donc encore une fois ? Une idée qui n'eſt pas la mienne ; & c'eſt la mépriſe qui regne dans toute vôtre Préface. Vous croïez que je veux aneantir les unitez ; que je veux bannir la Poëſie du Théatre ; & enfin que je veux proſcrire les Vers. Je n'ai rien dit de tout cela ; & ce n'eſt pourtant que cela que vous combattez.

Vous pourriez m'interroger à vôtre tour & me demander d'où vient que vos ſoupçons ſont précisément l'idée que bien des gens ont retenuë de mes réflexions ſur les Vers ? Je vous répondrai naïvement, Monſieur : En voici, ce me ſemble, la raiſon. C'eſt que d'un côté accuſant les Vers de nous ſéduire ſouvent ſur le fond des choſes, remarquant de l'autre beaucoup d'inconveniens qu'entraînent la rime & la meſure, jettant quelquefois du ridicule ſur l'enthouſiaſme prétendu des Verſificateurs, les chargeant encore un peu de la puerilité & du badinage des bouts-rimez qui ne ſe ſentent que trop dans les meilleurs Ouvrages ; & enfin détruiſant la vaine préference qu'ils ſe donnent ſur les autres

tres Ecrivains, j'ai donné lieu de soupçonner que je mépriſois aſſez les Vers, pour en condamner tout-à-fait l'uſage : mais non, Monſieur, je le répéte, ce n'eſt point là ma conséquence ; & vous auriez dû le voir : car un Critique n'en eſt pas quitte, pour ſoupçonner ; il y doit regarder de plus près.

Puiſque les Vers nous plaiſent, malgré ce qu'il en coûte ſouvent à la juſteſſe & aux convenances, je n'ai garde de les proſcrire ; & ſans examiner davantage d'où peut naître le plaiſir qu'ils nous font, ſi c'eſt de l'admiration de la difficulté ſurmontée, ou du pouvoir de l'habitude, preſqu'auſſi puiſſante ſur les hommes que la nature, ou même d'une meſure ſimetrique qui, comme je l'ai dit, ſatisfait en nous un goût naturel, pourvû qu'elle ne dégénere pas en une uniformité continuë, & contraire à un autre goût auſſi naturel qui eſt celui de la variété ; ſans, dis-je, entrer dans ces diſcuſſions, déſormais inutiles & ennuïeuſes, il me ſuffit que les Vers plaiſent, pour ne pas ſouhaiter qu'on s'en prive. Je vous invite moi-

même à nous en donner le plus qu'il sera possible. Vous avez de quoi en éviter les inconveniens mieux que beaucoup d'autres ; & j'ose vous l'assurer, sur la foi de mon goût pour les Vers & de mon estime pour vous, je serai toujours un de vos plus sensibles & de vos plus zélez Approbateurs.

Fin du premier Volume.

2. Coll.